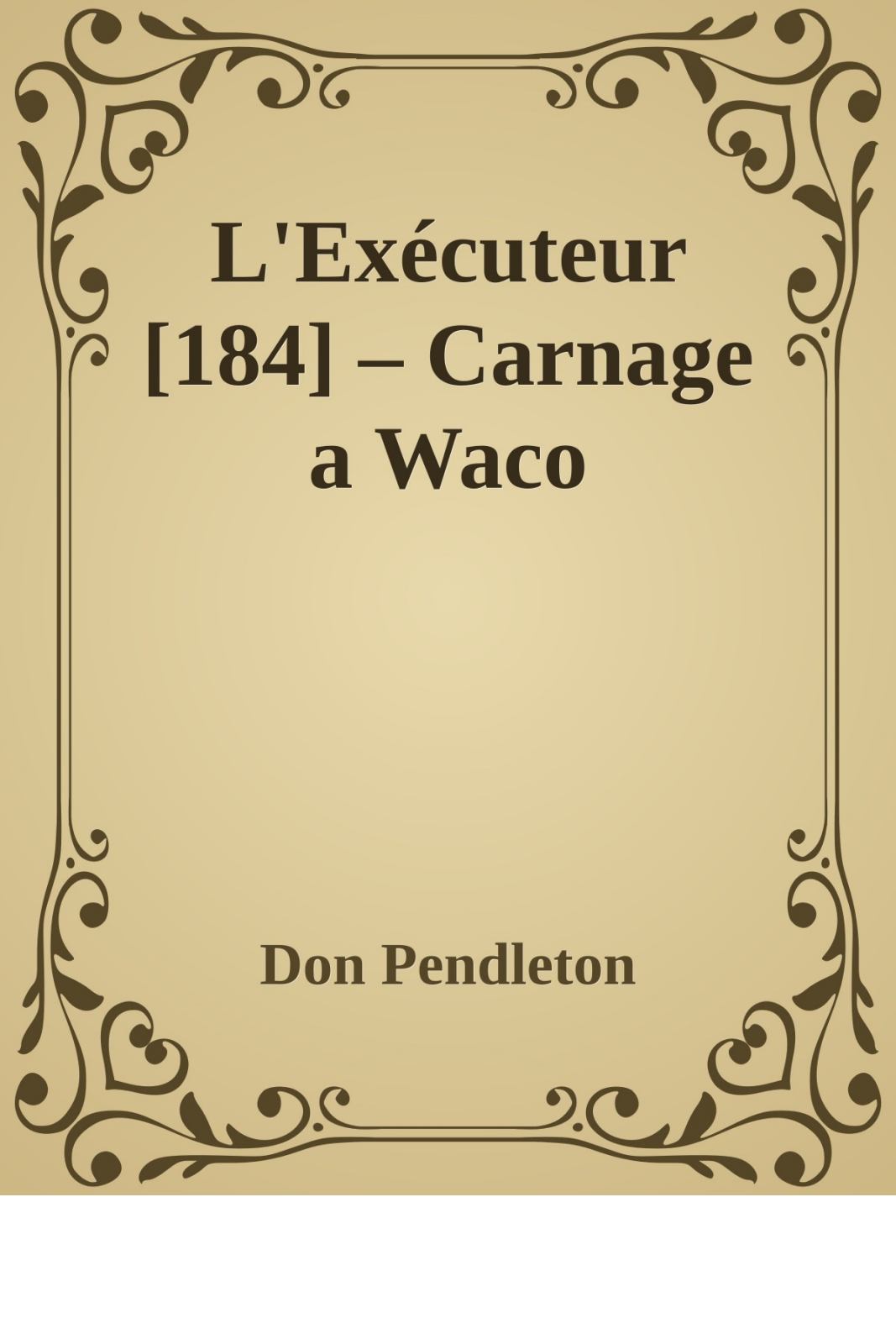


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

L'Exécuteur [184] – Carnage a Waco

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



CARNAGE À WACO

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

CARNAGE À WACO

Vauvenargues

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

©2001, GECEP / HUNTER ISBN 2-280-13187-0

PROLOGUE

Sous la lumière blafarde du lampadaire, le visage de Jack Grimaldi s'efforçait à l'impassibilité, mais l'Exécuteur connaissait depuis trop longtemps son vieux complice, pilote d'hélico émérite et ami de toujours, et ressentait presque physiquement son angoisse. À distance, il vit ses lèvres remuer pour prononcer quelques mots accompagnés de ce qui pouvait passer pour un vague sourire, mais les deux malfrats qui l'encadraient ne lui accordèrent pas la moindre attention. L'un d'eux, à l'expression d'animal stupide, le poussa brutalement dans le dos vers un grand bâtiment délabré en béton d'un gris sale, au fond de la cour qu'ils venaient de parcourir.

Un troisième costaud descendit de la voiture et avança derrière eux, jetant de fréquents regards alentour, tandis qu'un quatrième tueur restait au volant de la Ford sombre qui les avait conduits jusque dans ce coin paumé du Texas.

L'affaire était très très mal embarquée pour le pilote. L'endroit était parfait pour ce que les pourris semblaient avoir dans la tête. L'odeur infecte indiquait qu'on se trouvait très probablement dans un abattoir qui ne devait servir, vu l'état lamentable des lieux, qu'occasionnellement à l'équarrissage de bétail malade ou suspecté de contamination.

Mack Bolan avait retrouvé la piste de Jack Grimaldi in extremis, après l'avoir vainement attendu à Fort Worth où ils devaient se rencontrer. Ce n'était pas dans les habitudes du pilote d'être en retard et encore moins de faire carrément faux bond à un rendez-vous. L'Exécuteur avait remonté la piste depuis l'aéroport où on lui avait appris que deux flics l'avaient pris en charge sous le prétexte de vérifier ses documents de navigation. Un contrôleur de Fort Worth International Airport avait noté machinalement le numéro d'immatriculation de la voiture dans laquelle on l'avait fait monter, comme c'était la règle pour tous les véhicules qui entrent et sortent du tarmac, une Ford noire déjà occupée par deux autres hommes.

Un coup de fil à Harold Brognola, le numéro Un du *Justice Department* et allié secret de l'Exécuteur après l'avoir poursuivi des mois durant, il y avait une éternité de cela, avait aussitôt permis à l'Exécuteur d'identifier le propriétaire du véhicule, un certain Alex Allioti, bien connu pour ses attaches avec le Milieu texan.

Puis un gros coup de chance avait joué. La Ford des soi-disant policiers avait subi un contrôle de routine sur l'Interstate 35 en direction de Hills-boro. Depuis son radio-téléphone satellitaire qu'il avait branché sur le réseau de la police locale, le Guerrier avait saisi l'information et, au volant de sa Corvette de location, il avait foncé à

tombeau ouvert dans cette direction, rattrapant finalement la caisse des mafieux qu'il avait ensuite filée en douce jusqu'à l'abattoir.

Pour l'Exécuteur, même s'il ne comprenait pas comment le pilote était tombé dans ce piège, il n'existait aucune ambiguïté, le sort de Grimaldi était déjà scellé, s'il n'intervenait pas. On allait lui faire subir un interrogatoire mené selon les plus pures traditions mafieuses : une séance de charcutage à la clé précédant une exécution lente et douloureuse et la disparition de son corps. Il devait donc bouger, et vite !

À travers le grillage d'enceinte, dans l'obscurité environnante, il vit le petit groupe atteindre le bâtiment de béton et s'y introduire, par l'entrebâillement d'une grande porte métallique qui fut aussitôt refermée. Celui qui fermait la marche resta dehors, visiblement pour surveiller les abords au cas improbable d'un tour de con dans une affaire qui pourtant était d'une simplicité totale. Ce n'était pas sa première exécution...

Quittant son poste d'observation, le Guerrier solitaire s'avança silencieusement vers la Ford arrêtée devant l'entrée de la cour. Le chauffeur était toujours à son volant. Il avait allumé une cigarette et écoutait la radio de bord en sourdine.

— Ça va ? lui demanda Bolan d'un ton décontracté.

— Ouais, ouais, répliqua machinalement le type en tournant la tête vers la vitre ouverte.

Puis il sursauta violemment en apercevant le flingue sinistre braqué sur son visage, un gros silencieux prolongeant le canon.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que..., bredouilla-t-il, les yeux subitement exorbités.

C'est alors qu'il aperçut dans la pénombre un visage granitique dans lequel brillaient des yeux de glace.

— Oh, merde ! gémit-il.

Eh bien, comme ça, on évitait les présentations, songea le Guerrier.

— Combien sont-ils ? questionna Bolan.

— Je... je sais pas exactement. Y a ceux qu'étaient dans la bagnole, mais je sais pas s'il y en a déjà à l'intérieur.

— Dommage pour toi.

— Bon Dieu ! Vous n'allez pas me buter...

— Tu ne m'es d'aucune utilité.

— Attendez... J crois qu'ils sont deux... là-dedans. Moi, je suis seulement le chauffeur, rien d'autre.

Le mafioso avait la gorge nouée et sa voix était rauque, mais une lueur de ruse passait maintenant dans son regard. La main libre de Bolan se glissa dans l'échancrure de la veste du pourri dont il retira un pistolet automatique Glock 9 mm.

— Seulement le chauffeur, hein ? Rien d'autre...

— Enfin... parfois je donne un coup de main.

— Pas ce soir, répliqua l'Exécuteur en caressant la détente de son Beretta.

Le front du pourri se disloqua avec un affreux bruit d'os brisés et s'affaissa sur le côté dans un jaillissement d'humeurs visqueuses. Alentour, le silence était resté total.

Bolan se redressa et s'introduisit dans la cour, marchant dans une allée jonchée de détritrus de toutes sortes en direction du type qui se tenait debout près de l'entrée du bâtiment, montant la garde avec une réelle décontraction. Mais le Guerrier dut passer dans la lumière du lampadaire et ce fut à cet instant que le gorille se détacha de la façade, lâchant d'un ton rogue :

— Qu'est-ce que tu fous ici, Ernie ? Retourne à la bagnole !

Puis il comprit brusquement mais trop tard qu'il y avait maldonne, plongea la main sous son veston en prenant une position défensive, jambes écartées et buste en avant.

Mais l'Exécuteur ne lui laissa pas le temps de sortir son arme. Sans ralentir, il lui expédia une ogive silencieuse en pleine poitrine, puis une deuxième qui lui fit sauter la tête. Le corps de l'*amici* se recroquevilla dans un curieux pivotement de danseuse avant de s'avachir comme un vieux chiffon sur le sol.

Cela faisait maintenant un peu plus de trois minutes que la porte métallique s'était refermée sur les arrivants. Trois minutes qui comptaient beaucoup pour Jack Grimaldi et qui pouvaient représenter pour lui le début de l'enfer.

Pour Bolan, il n'était pas question de jouer en finesse. Il allait devoir donner l'assaut avec toute la puissance dont il était capable, et sans délai, s'il voulait sauver son ami d'un sort atroce.

CHAPITRE PREMIER

Une petite porte métallique se découpait dans le flanc du bâtiment, totalement rouillée. Une autre, très grande celle-là, barrait la moitié du fronton latéral et laissait passer un rai lumineux. Par le vantail mal joint, l'Exécuteur tenta de couler un regard dans l'abattoir, mais tout ce qu'il put apercevoir se limitait à une rangée de crochets métalliques fixés à un rail, ainsi qu'une partie d'un sol humide et crasseux. Il entendit des bruits diffus de voix et des raclements comme si l'on déplaçait un meuble lourd.

Pas question d'entrer par là. Le mieux était de retourner à la première porte devant laquelle il avait abattu le porte-flingue placé en sentinelle.

Le battant métallique était verrouillé et Bolan, décidé à ne pas travailler en finesse, frappa sans attendre plusieurs coups de poing sur la tôle, se plaçant ensuite légèrement en retrait. Après une brève attente, une voix râpeuse se fit entendre de l'autre côté :

— Qu'est-ce qu'il y a, merde ?

— On a de la visite, répliqua Bolan d'une voix sèche.

— Quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— J'sais pas. Une caisse qui vient de s'arrêter derrière la Ford.

— Bon Dieu ! On n'attend personne !

— Ouais, c'est plutôt suspect. Tu m'ouvres, oui ou merde ? Je vais pas aller voir tout seul !

— Attends...

Dans un grincement de fer rouillé, la porte pivota vers l'extérieur, répandant une lumière jaunâtre dans la cour. L'armoire à glace qui venait de la pousser mit une demi-seconde avant de réaliser qu'il y avait erreur dans un jeu où il se croyait le plus fort. Il ouvrit la bouche, poussa une exclamation et plongea aussitôt la main sous sa veste. Mais le Beretta se cabra sèchement dans la main de Mack Bolan, émettant un bref chuintement, tandis qu'une balle de 9 mm Parabellum s'incrustait entre les yeux ahuris du gorille. L'Exécuteur tira complètement le battant et repoussa brutalement le corps du mastodonte qui s'affaissait un peu trop lentement.

S'élançant comme un félin à travers le petit hall qui s'ouvrait devant lui, il franchit une porte à double battant d'un coup d'épaule et se trouva presque nez à nez avec un type aussi massif que celui qu'il venait d'abattre, copie conforme de l'abruti mafieux. À croire qu'on les clonait. Une ogive silencieuse le cueillit à la mâchoire avant qu'il ait pu émettre le moindre son et son corps se tassa sur lui-même dans un bruit de baudruche percée.

L'intérieur du bâtiment qui s'étalait devant l'Exécuteur tenait du

cauchemar. Des quartiers de viande en décomposition sur des établis répandaient dans le local une odeur infecte capable de faire vomir un vautour. À quelques mètres de la porte qu'il venait de franchir, une carcasse de mouton semblait encore animée d'une vie saccadée. Mais ce n'était qu'une illusion créée par une armée de rats qui s'acharnaient en couinant sur les restes de chair pourrie.

Plus loin, il y avait des palans accrochés à des poutrelles métalliques, encore des crochets suspendus à des rails, et d'autres établis supportant des outils de découpe. Une lumière blafarde tombait de tubes fluorescents fixés sur des poutres, baignant l'endroit d'une atmosphère d'irréalité macabre. Et, tout au fond, deux hommes s'affairaient près d'une table en fer sur laquelle on avait couché un corps. Jack Grimaldi. Ces connards balançaient des commentaires graveleux et s'esclaffaient. Ils n'avaient rien entendu...

Bolan calcula qu'il en manquait un au tableau. Il le localisa en percevant un bruit de chasse d'eau derrière une porte à quelques mètres de lui. Puis un grand type décontracté fit son apparition, reboutonnant sa braguette tout en sifflotant un air à la mode. L'Exécuteur lui coupa le sifflet en pointant sur son visage le mufler sinistre du Beretta.

— Allioti ? questionna-t-il d'une voix glacée.

L'autre le regarda d'un œil atterré, la mâchoire pendante.

— N...non ! déclara-t-il, comme si la méprise lui faisait horreur. Je suis pas Alex Allioti.

— Où est-il ?

D'un geste lent et tremblant de la main, le mafioso désigna le fond du local.

— Il est là-bas avec Davy.

— Précise. Le grand ou le petit ?

— Le petit. Ils s'occupent du dindon.

— Ouais, je vois. D'autres encore ?

— Heu, non... on n'est que cinq en tout.

— Vous n'êtes plus que trois.

Une lueur faite à la fois de panique et de rage flamba dans les yeux du *mobster*.

— Ouais... j'comprends. Plus que trois, hein ?

— Non, je me gourre, en fait. Plus que deux, maintenant, murmura Bolan en caressant la détente du Beretta.

Le front du pourri s'orna d'un troisième œil sanglant d'où s'échappa une humeur visqueuse.

Sans plus accorder d'attention au cadavre qui se tassait sur lui-même, l'Exécuteur marcha rapidement vers le fond du local, entre deux rangées d'établis souillés de détritiques nauséabonds.

Ce fut le grand échalas qui se retourna le premier, comme mû par

un instinct animal, et vit la silhouette en marche. Il n'eut le temps que d'une ébauche de geste pour s'emparer de son arme, encaissa aussitôt dans le nez une balle qui ressortit par l'arrière de son crâne dans un vilain giclement de sang et de débris d'os. Celui qui se tenait de l'autre côté de la table poussa un cri et pivota sur lui-même pour tenter de s'enfuir. Sans ralentir, Bolan lui expédia une balle dans l'épaule qui le déséquilibra et lui arracha un nouveau cri aigu. Le maintenant en joue, il s'approcha de la table sur laquelle Jack Grimaldi était attaché par les chevilles et les poignets à l'aide de lanières en Nylon.

— Ça va, Jack ?

— Encore un peu et ça allait beaucoup plus mal, grimaça le pilote dans un sourire de soulagement.

Son visage portait la trace de coups et sa veste était déchirée au niveau de l'emmanchure. Il avait dû résister mais il n'était pas de taille contre ces gorilles. Sur la partie libre du plateau métallique, les ordures mafieuses avaient disposé plusieurs ustensiles, un couteau à découper la viande, quelques crochets, des tenailles, une petite fiole contenant ce qui devait être de l'acide, et un pot de goudron.

Bolan avait une idée précise de ce qui se serait passé s'il n'était pas arrivé à temps. Le goudron était évidemment prévu pour badigeonner les plaies afin de limiter les hémorragies et garder ainsi le « dindon » le plus longtemps en vie. Il coupa les liens qui retenaient son ami puis s'approcha de l'ordure qui s'était assise par terre et geignait misérablement. L'attrapant par les cheveux, il l'obligea à se relever et l'adossa contre un pilier. Son épaule saignait à travers sa veste. Bolan écarta un à un les pans du vêtement et le délesta d'un automatique PK 7, 65 nickelé qu'il jeta au sol, à quelques mètres.

— Où veux-tu l'autre ? lui dit-il d'une voix lugubre.

Allioti eut un rictus de souffrance.

— De toute façon, vous allez me liquider, hein ?

Le Guerrier n'aurait guère pu le contredire et ne le suivit pas sur ce terrain.

— Ça dépend de toi. Je peux faire ça morceau par morceau, tu vois ce que je veux dire ? Une bastos dans chaque genou, une dans chaque pied et une autre dans le ventre.

— Fumier !

Visiblement, il avait compris à qui il avait affaire. Il savait qu'il n'avait aucune miséricorde à attendre. Et il pigea vite l'échappatoire.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ? Moi je fais seulement ce qu'on me demande.

— Qui ?

L'autre eut l'air sincèrement surpris.

— Vous voulez me faire croire que vous n'êtes pas au courant ?

— Raconte pas ta vie, mec, contente-toi de répondre.

La gueule noire du Beretta se pointa un peu plus sur Allioti.

— C'est Paul La Barbera. Tout le monde est au courant. Je ne vous révèle pas un secret d'État.

Allioti avait prononcé rapidement sa dernière phrase comme s'il voulait justifier son aveu.

— Et Murdock, parle-moi de lui.

— Qui ?

— John Murdock. Dépêche-toi.

— Je connais pas ce type, j'en ai jamais entendu parler.

— Tu gâches tes chances, Alex.

— J'vous jure que je vous baratine pas, Bolan.

Visiblement, il disait la vérité.

— Où trouve-t-on La Barbera ?

— Ben... Il est un peu partout.

— Ça signifie quoi ?

— Un jour il est à droite, le lendemain il est à gauche, quoi !

— Tu veux dire que tu ne sais pas comment le contacter ?

— Je connais juste un numéro de téléphone, je peux vous le passer.

Le pourri tournait en rond, mais le Guerrier fit semblant de le croire.

— Je t'écoute.

Le mafioso émit un gémissement et se mordit la lèvre.

— Putain ! J'ai mal.

— Gagne du temps et, dans deux secondes, tu auras encore plus mal.

— Vous êtes vraiment dégueulasse, Bolan. Bon, voilà...

Il débita un numéro à dix chiffres tout en grimaçant. Bolan eut immédiatement conscience qu'il mentait. Alex Allioti n'avait vraiment plus rien à dire. Exerçant une infime pression sur la détente, il l'envoya rejoindre ses comparses d'une balle dans la tête, puis se tourna vers Grimaldi.

— Ça ira ?

— Oui, répondit le pilote en faisant jouer ses articulations. On en a vu d'autres, non ?

Bolan lui sourit. Durant tout le trajet qu'il avait accompli à un train d'enfer, une crainte affreuse l'avait tenaillé. Ce n'était pas la première fois qu'un de ses amis tombait aux mains des tortionnaires de *Cosa Nostra*. Plusieurs d'entre eux, dont des jeunes femmes adorables, avaient par le passé subi d'abominables tourments lors de parodies d'interrogatoires mafieux. Dieu merci, aujourd'hui, il n'était pas arrivé trop tard !

Un inventaire rapide des poches du pourri lui fit découvrir un trousseau de clés de sécurité ainsi qu'un téléphone portable qu'il glissa

sous son trench-coat. Il n'avait plus rien d'autre à chercher ici.

La voiture de l'Exécuteur, une Corvette noire, était planquée dans un renfoncement de la route, à une centaine de mètres de la Ford des *amici*. Ils la rejoignirent sans attendre et y prirent place, Bolan démarrant immédiatement.

Un peu plus tard, il demanda au pilote :

— Comment c'est arrivé ?

Jack Grimaldi soupira :

— Je me suis fait piéger comme un bleu après avoir quitté le C-130 pour passer au bureau de piste. Deux flics m'attendaient et ont demandé à voir les documents de bord.

— Tu veux dire, des mafieux déguisés en flics ?

— Apparemment, non, c'étaient de vrais poulets. Ils m'ont montré des cartes qui m'ont paru tout à fait authentiques. De plus, un gars du bureau de piste paraissait les connaître un peu. Ils ont jeté un rapide coup d'œil sur mes documents et m'ont ensuite demandé de les suivre pour une vérification. Ils m'ont fait monter dans une bagnole en attente sur le tarmac et nous avons quitté l'aéroport par un portail de service.

Ça ne me paraissait pas catholique et, d'instinct, je me méfiais, mais pas suffisamment. Des putains de flics qui marchent à l'enveloppe !... Un peu plus loin, la caisse s'est arrêtée sur un parking, deux gus sont montés à l'arrière et m'ont serré sur la banquette pendant que les deux salopards à l'avant mettaient pied à terre, tout de suite remplacés par deux balaises. Et la petite promenade s'est continuée jusqu'à cette baraque dégueulasse. Pendant tout ce temps, ils ne m'ont même pas adressé la parole, se contentant de blaguer entre eux ou d'échanger des commentaires sur le trajet à suivre. Quand j'ai eu la certitude de ce qui allait se passer ensuite, je me suis préparé à tenter une sortie. J'ai joué le mec résigné pour endormir leur méfiance, et j'ai ensuite shooté la tronche du gorille qui se tenait à ma gauche. J'avais mis toute la sauce et ça a bien failli réussir. Le chauffeur avait ralenti pour passer un petit pont en dos-d'âne et je comptais m'éjecter de la caisse. Seulement, le gorille de droite m'a attrapé par un pan de ma veste, le chauffeur a fait gueuler les freins et je me suis retrouvé sous une grêle de mandales. Ensuite, ça a été le black-out presque jusqu'à l'arrivée. Paraît qu'ils se servent de cet ancien abattoir pour y faire de l'équarrissage et pour tuer des cochons en vue de barbecue parties. Voilà, quoi... Mais je savais que tu te pointerais à temps.

— C'est ça ! La cavalerie arrive toujours au bon moment. Tu rêves, mon vieux, cette fois il s'en est fallu juste d'un petit coup de pouce du destin. Et tu sais comme je n'aime pas compter sur la chance.

Bolan ralentit pour virer et prendre le highway 35 en direction de Fort Worth.

— As-tu une idée sur ce qui a cloché, Jack ?

— Tu sais que je suis très bon dans le rôle du mec sympa qui s'intéresse au genre humain devant une bonne bière. Mais là, j'ai sans doute un peu trop insisté en posant des questions au sujet de Murdock, et surtout en ce qui concerne David Hartman.

C'était aussi ce que pensait le Guerrier solitaire. Le monde de la mafia n'est pas seulement fait de violence et de cruauté, il est également imprégné d'une méfiance viscérale tout aussi aiguë que celle des bêtes féroces. Il avait compris depuis bien longtemps que les *amici* ne sont que des prédateurs dont le premier souci est de se méfier de tous ceux qui les entourent ou les approchent.

Toujours sur leur garde, ces types suspectent instantanément la moindre anomalie, celle-ci pouvant être constituée par une question un peu trop précise ou un peu trop appuyée. Grimaldi connaissait bien le milieu mafieux, mais il ne faisait pas le poids en face de ces tueurs.

Bolan, lui, était devenu à sa manière un prédateur, il pouvait être infiniment plus féroce que les mafieux et ne se gênait pas pour leur en faire la démonstration. Mais il frémissait chaque fois qu'un ami, un être cher, trempait par mégarde ou pour se renseigner dans le marécage putride du Crime Organisé. Et il s'en voulait d'avoir laissé le pilote s'engager dans cette mission de renseignement, sans couverture suffisante.

Une fois de plus, il se souvint que ce combat était le sien, un combat à mort dans lequel il ne devait entraîner quiconque et surtout pas ses meilleurs amis. Guerrier, oui, mais Guerrier solitaire. Si Jack était mort ce soir-là, il ne se le serait jamais pardonné. Trop de gens, hommes et femmes, étaient déjà morts par sa faute...

CHAPITRE II

Lorsque l'Exécuteur avait rencontré Jack Grimaldi pour la première fois, celui-ci était déjà pilote d'hélicoptère, mais au service de la mafia. Il transportait régulièrement des *capi* de *Cosa Nostra* ou d'importants personnages qui mangeaient au râtelier des *amici*. Il n'avait pourtant rien d'un truand et n'avait aucune affinité particulière avec le Crime Organisé. Mais il rentrait du Vietnam et était sans travail. Personne ne voulait employer un pilote qui avait fait partie de ce que la majorité des civils américains considéraient comme une guerre honteuse. Personne, sauf la mafia. Sans trop se poser de questions, Grimaldi s'était laissé embarquer dans ce milieu pourri. Il était bien payé et ne cherchait pas à savoir qui il transportait dans un hélicoptère ou un avion. Cela, jusqu'au jour où Mack Bolan avait surgi dans son dos, à Las Vegas, et l'avait obligé sous la menace de son arme à le conduire hors de la ville où des *mobsters* et des policiers le cernaient de toutes parts.

Il avait bien failli y laisser sa peau et avait brutalement pris conscience de ce qu'il faisait et des implications macabres que cela impliquait pour lui. Une crise de conscience qui n'avait duré que quelques heures, le temps nécessaire pour conduire l'Exécuteur à Saint Juan, dans les Caraïbes, pour qu'il y accomplisse un nouveau et sanglant blitz.

À l'occasion de ce voyage mouvementé, le Guerrier avait deviné que le pilote était récupérable et lui avait proposé une seconde chance que le jeune homme avait saisie sans hésiter.

Depuis, Grimaldi ne transportait plus par la voie des airs que Mack Bolan et son équipement de guerre. Il n'était pas à la solde de l'Exécuteur et ne le craignait pas. Il avait pour lui une admiration sans bornes et éprouvait pour le grand homme une indéfectible amitié. Mais il avait gardé quelques attaches avec le Milieu au sein duquel personne n'était censé connaître ses relations avec le Guerrier solitaire, et, depuis quelque temps déjà, avec l'équipe montée par Hal Brognola sous le nom de Black Warriors pour des opérations hautement secrètes et, il fallait bien le reconnaître, assez peu souvent légales. L'équipe ne répondait qu'aux ordres du numéro Un du *Justice Department*, qui, lui-même, ne rendait compte qu'au président des États-Unis. Il y avait bien eu quelques frottements avec la nouvelle administration depuis les élections de novembre 2000, mais le nouveau patron du plus puissant pays du monde avait fini par comprendre l'utilité d'une force qui, en soi, n'avait aucune existence...

C'était un peu par hasard que Grimaldi avait eu vent de ce qui se passait au Texas, dans une région comprise entre Fort Worth et Waco.

Bolan, de son côté, avait eu une information par Harold Brognola. Mack eut un demi-sourire en se souvenant de ce flic important qui l'avait longtemps recherché et combattu au début de sa sanglante croisade, avant de devenir lui aussi un ami inconditionnel. Un peu grâce à l'Exécuteur et surtout à son mérite et son efficacité, Brognola en était arrivé à diriger le FBI à Washington.

— Nous avons un problème épineux, avait déclaré Hal au téléphone. Il s'appelle John Murdock. C'est un des plus grands spécialistes en balistique. Cela fait quinze jours qu'il a disparu et l'on pense qu'il est passé dans les rangs des *amici* – de gré ou de force.

En fait, la trace du technicien se perdait à Fort Worth où il s'était rendu dans le cadre d'un congrès sur les armements du futur. Il avait quitté l'aéroport en compagnie de plusieurs autres ingénieurs encadrés par une équipe de protection rapprochée, mais n'était jamais arrivé au Civic Center où devait se tenir la réunion. Personne ne l'avait vu non plus dans l'autocar qui devait les prendre en relais à la sortie de l'aéroport.

C'était une perte inacceptable pour le gouvernement, d'autant plus qu'on imaginait facilement le bénéfice que pouvait tirer *Cosa Nostra* de la collaboration de Murdock. Dans une autre hypothèse, ce dernier pouvait avoir été purement et simplement enlevé par les *amici* et forcé à dévoiler des informations classées confidentiel défense. Les mafieux n'avaient aucun mal à faire parler leurs victimes...

Comme s'il suivait les pensées de l'Exécuteur, Grimaldi lui demanda :

— Qu'est-ce que ce Murdock représente de si important pour la mafia ?

— Beaucoup de choses dans le domaine de la recherche en matière d'armement. Il est à l'origine de plusieurs brevets exploités par les manufactures qui fournissent l'armée, et il paraît qu'il aurait récemment inventé une munition à vitesse hypersonique pour les armes de poing. Jusqu'ici, les vitesses des munitions pour pistolets automatiques ne dépassent pas 450 mètres par seconde, alors que les essais qu'il a présentés à l'état-major semblent montrer des vitesses au moins deux fois plus importantes.

— Aussi vite que les bastos tirées par les fusils d'assaut...

— Plus rapides même.

Jack réfléchit quelques instants puis enchaîna :

— Quel intérêt pour la mafia ? Pour ces types, une balle en vaut une autre, du moment que c'est suffisant pour liquider n'importe qui en une fraction de seconde.

— Bien sûr. Mais dans le cadre d'applications militaires, il y a des tas de pays qui seraient prêts à payer une fortune pour connaître la recette. Un brevet, même international, ne changerait rien à l'affaire.

Le pilote resta un instant songeur, puis :

— Tu as sans doute raison, et ça pourrait recouper quelques renseignements que j'ai glanés à New York. Il paraît que les *amici* ont arrangé une rencontre occulte, des gus qui arrivent d'un peu partout avec des valoches pleines de fric.

— De l'étranger ?

— Je crois, oui, mais je n'ai pas pu obtenir plus de précisions. C'est seulement un bruit qui circule. Ce dont je suis à peu près sûr, c'est que le rassemblement se fait du côté de Waco. Je me suis d'abord demandé de quoi il pouvait s'agir, et, aussi, pourquoi à Waco. Ce n'est qu'une toute petite ville de province, presque un trou où il ne se passe pas grand-chose.

— C'est peut-être à cause de ça qu'ils ont choisi ce coin. Pour la tranquillité. Il se peut aussi qu'ils ne tiennent pas trop à faire voyager Murdock, question de prudence. Qu'as-tu encore appris, Jack ?

— Je connais les noms des principales têtes de l'Organisation à Fort Worth. Paul La Barbera est considéré comme le numéro 3, il touche du pognon sur des tas d'opérations locales, distribue des enveloppes aux flics et à des fonctionnaires bien placés.

— Il met de l'huile dans les engrenages ?

— C'est ça, oui. Il s'occupe aussi de veiller au grain pour que le business texan se déroule sans à-coups. Il paraît qu'il a des informateurs partout et aussi des troupes de *malacarni* toujours prêtes à accourir, le couteau entre les dents. Une sorte de juge de paix, en somme. Il y a trois autres grands chefs : Genny Corallo, Tony Langella et Rusty Rothman. Celui-là, d'après ce que j'ai pigé, fait partie de la *Cashera Nostra* et il a le bras très, très long. Autre chose... J'ai entendu parler d'une sorte de complexe qui aurait été implanté depuis peu dans la région de Waco, où les *amici* disposeraient de moyens techniques avancés, informatique, radio-communications, et le toutim. Une espèce de camp secret gardé par toute une armée de flingueurs...

Grimaldi s'interrompt et toussota.

— T'as pas une cigarette ? demanda-t-il.

Bolan lui tendit son paquet et son briquet.

Après avoir lâché un nuage de fumée, le pilote poursuivit :

— Ils contrôlent aussi des boîtes à spectacle et une société de production de films. Tu sais pas la meilleure ? Le gros Rusty se serait amouraché d'une vedette de cinéma à qui il a confié la direction d'un tournage à grand spectacle en même temps que le premier rôle. Jessica Jones, ça te dit quelque chose ?

L'Exécuteur hocha négativement la tête.

— Il y a un peu plus d'un an qu'elle a fait sa percée à l'écran, elle marche très fort et sa cote n'arrête pas de monter.

— Qu'est-ce qu'elle fait avec Rusty Rothman ?

— C'est ce que tout le monde se demande. Ça fait des gorges chaudes dans le Milieu. Il y aurait eu un investissement de plus de vingt millions de dollars pour le tournage, que Rusty aurait placés dans des banques internationales. Le film serait du genre *Autant en emporte le vent*. Le tournage devrait bientôt débiter dans la région d'Abilene. Marrant, non ? La mafia fait vraiment feu de tout bois pour se remplir les poches. On n'avait pas vu ça depuis les années 40, lorsque les pourris avaient lancé la carrière de Franck Sinatra.

— Il se pourrait aussi que ce soit de la poudre aux yeux pour planquer des affaires plus sérieuses.

— Tu penses à une diversion ?

— Pourquoi pas ?

— Ça paraît gros.

— Ça pourrait pourtant bien être ça. Allez voir là-bas si j'y suis. Pendant ce temps, je fais tranquillement mon marché.

— C'est vrai que ces mecs sont vachement machiavéliques. Bon, je peux aussi te parler des *sotto-capi* et des responsables de secteurs qui bossent pour les grosses légumes. Il y a ici tout un grouillamini d'individus qui touchent à toute sorte d'affaires, aussi bien les stupés que le proxénétisme, le trafic immobilier et le banking véreux. Le Texas est une affaire qui tourne, mon vieux !

Et Jack Grimaldi fit un exposé rapide et concis de ce qu'il avait appris à New York concernant le business occulte de l'État du sud.

Lorsqu'il en eut terminé, la Corvette commençait à rouler dans les faubourgs de Fort Worth.

Quelques instants plus tard, Bolan freina doucement et gara le véhicule sur un parking longeant un petit centre commercial. Après avoir pianoté plusieurs chiffres sur son téléphone portable, il attendit pendant que retentissait une sonnerie, puis une voix synthétique lui arriva dans l'oreille, annonçant que le centre local des télécommunications était fermé jusqu'au lendemain à 9 heures. Comme il s'y était attendu, le numéro fourni par Alex Allioti était bidon. Mais il pensait avoir plus de chance avec le portable piqué au petit *mobster*, qui comportait sûrement des noms et des numéros à la mémoire.

Sortant l'appareil de sa poche, il s'assura qu'il était toujours en fonction. Oui. La chance, en effet, lui souriait.

Il était 21 h 45. Il avait suffisamment de temps devant lui pour obliger la vermine texane à sortir de ses égouts.

CHAPITRE III

Harold Brognola répondit à la seconde sonnerie.

— Alors ? fit-il dès qu'il eut identifié son correspondant.

— Il me faut plusieurs localisations, annonça Bolan. Je branche mon scramble.

— O.K. Idem pour moi.

Le Guerrier avait déjà connecté le petit boîtier du codeur-décodeur à son portable et n'eut qu'à appuyer sur une touche pour le mettre en fonction. Ainsi, en cas d'écoute pirate, un éventuel indiscret ne pouvait entendre qu'une cacophonie de sons incompréhensibles.

Après quelques petits couinements électroniques et un bip, la voix du superflic de Washington lui parvint clairement :

— As-tu trouvé une piste ?

— Affirmatif. Plusieurs, même. Tu es à ton bureau ?

— Non, chez moi.

— Tu as un PC ?

— Il est déjà branché.

— J'ai besoin que tu diligentes une recherche pour affiner l'opération. Tu es prêt ?

— Vas-y.

L'Exécuteur égreña distinctement une série de numéros correspondant à des noms mis à la mémoire dans le portable d'Alex Allioti. Brognola grogna :

— Donne-moi un instant, Striker, le temps que je rentre la liste sur mon écran.

Il s'écoula une trentaine de secondes durant lesquelles Bolan alluma une cigarette tout en réfléchissant. Grimaldi était immobile à côté de lui sur le siège passager de la Corvette.

— Voilà, j'ai tes renseignements, annonça bientôt Brognola.

— Déjà ?

— Nous avons une liaison directe avec tous les fichiers des télécommunications. Ton truc, c'est rien d'autre qu'une routine. T'as rien de plus compliqué ?

— Balance-moi ça dans la foulée, j'enregistre.

Bolan enfonça la touche de mémorisation de son portable tandis le chef du *Justice Department* commençait à énoncer les renseignements apparaissant sur l'écran de son ordinateur. Cela dura un peu plus d'une minute au terme de laquelle l'Exécuteur eut un petit rire :

— Merci, Hal, ça va nous faire quelques très belles cibles. Joli cadeau !

— Tu vas les attaquer de front ?

— Je ne sais pas encore, ça va dépendre de ce que je vais rencontrer. J'ai également besoin de renseignements sur une certaine Jessica Jones.

— Qui est-ce ?

— Une vedette de cinéma, paraît-il. Elle doit tenir le premier rôle dans un film parrainé par les *amici*.

Il y eut un court silence au bout de la ligne, puis :

— Attends, ça me dit quelque chose... Ouais, j'y suis. Une fresque historique au temps de la guerre de Sécession, c'est ça ?

— Oui, avec de grandes envolées et du romantisme à la clé. Une sorte de remake de *Autant en emporte le vent*, semble-t-il.

— Je vois. Il y a déjà eu un battage médiatique à ce sujet. Le tournage est prévu dans la région d'Abilene, non ?

— C'est ce qui m'a été dit.

— Bon, maintenant, je vois aussi qui est cette Jessica Jones. J'ai eu une note d'information confidentielle à son sujet sur mon ordinateur. Je te la lis : elle s'appelle réellement Ruth Tordjman. Age : 31 ans. Née à Tel-Aviv, elle a fait son service militaire en Israël, puis a vécu dans des kiboutz avant de débarquer à New York, il y a un peu moins de dix ans de ça. Elle a sûrement dû être fortement appuyée, car elle a tout de suite été prise en charge et formée par une agence de mannequins de Manhattan. En fait, elle a surtout été call-girl durant au moins trois ans, à cinq ou six cents dollars la nuit. Une pute de luxe, quoi. Arrangée par la chirurgie esthétique, une remise en forme de son nez, plusieurs séances de liposuccion et une bonne dose de silicone dans les mamelles, elle est devenue ce qu'on peut appeler un sex-symbol. Ça fait environ quatre ans qu'elle tourne. D'abord dans des téléfilms, puis dans deux longs métrages ou, paraît-il, elle s'est révélée d'un grand talent.

Brognola fit une courte pause avant de reprendre :

— Si je me souviens bien, le projet de film à Abilene a déjà un nom : *La Déesse du Rio Grande*. Plutôt pompeux, tu trouves pas ?

— Les *amici* sont des gens pompeux, Hal.

Brognola s'esclaffa.

— Pourquoi t'intéresses-tu à cette fille ?

— On dit qu'un certain Rusty en pince pour elle.

— Rusty Rothman ?

— Ouais.

— Ça m'étonnerait.

— Moi aussi. Mais c'est un bruit qui court.

— Le gros Rusty en pince seulement pour le gros fric. En revanche, il est pote avec des personnages très importants à New York et Washington, des politicards, des investisseurs, etc, des gens proches de la *Cashera Nostra*, si tu vois ce que je veux dire. Ce qui pourrait

expliquer qu'on lui ait recommandé ta Jessica Machin. Tu as entendu parler de ce gus au Texas ?

— Il est en ce moment à Forth Worth, et depuis pas mal de temps.

— Bizarre ! C'est pas son genre d'aller passer ses vacances chez les ploucs. Il préfère les endroits où on parle d'investissements confidentiels et de coups à grands rendements.

— Il a sans doute misé sur une grosse affaire locale.

— Que veux-tu dire ?

— On raconte que des investisseurs internationaux sont en train de débarquer dans le coin, les poches bien remplies.

Le numéro Un du *Justice Department* eut un sifflement admiratif.

— Tu en sais plus que moi !

— Disons que tes informations concordent avec les miennes.

— Qu'est-ce que les *amici* auraient à leur vendre ? Pas le pétrole texan, tout est tranquille et bien huilé de ce côté.

— Pas le pétrole, non. Quelque chose de beaucoup plus pointu.

— Je ne te suis pas.

— Murdock.

— John Murdock ?

— Bien sûr, Hal. Ce type représente des monceaux de dollars pour la mafia.

— Bon Dieu ! Tu crois qu'ils ont l'intention de le monnayer auprès d'un pays étranger ?

— Non, pas seulement un pays, ce serait gâcher la marchandise. À ton avis, combien de nations sont prêtes à payer les petits secrets de Murdock ?

— Tu veux dire que la mafia a l'intention de proposer la même camelote ou plutôt les mêmes renseignements technologiques à tous les acheteurs qui se pointent ?

— Pourquoi pas ? Ça me paraît tout à fait logique dans le raisonnement des mafieux. Il faut se mettre aussi dans les pensées des acheteurs potentiels. Imagine qu'un acheteur sache qu'un autre investisseur a déjà conclu l'affaire avec ces pourris. Crois-tu que cela le fera reculer ? Sûrement pas. Au contraire, il fera tout pour s'approprier la même chose, c'est une question d'équilibre. Prends l'exemple de La Bombe... L'Amérique était la seule à la posséder. Et tout le monde a voulu l'avoir.

— Ça n'a pas vraiment de rapport.

— Pour moi, si. C'est la même démarche. Si on te braque avec un P.M., tu ne vas pas chercher une fronde pour te défendre. Réponds-moi franchement : à quoi d'autre que les armes de poing cette invention peut-elle s'appliquer ?

Bolan entendit un gros soupir dans l'écouteur.

— Techniquement, le facteur de multiplication est applicable à

toutes les armes balistiques.

— Même les fusils d'assaut, les flingues de snipers, les obus ?

— Eh bien... oui. D'après ce qu'on a bien voulu me confier, ça va même beaucoup plus loin.

— Jusqu'où, Hal ?

— En poussant les recherches, on pourra améliorer la force de pénétration dans l'air des missiles intercontinentaux.

Bolan eut un petit rire.

— Je me doutais que tu ne m'avais pas tout dit.

— Bordel ! J'essayais surtout de ne pas regarder la merde de trop près.

— Mieux vaut la voir avant de marcher dedans.

— Ça fait des années que j'y patauge, Mack. Et toi aussi, d'ailleurs.

— Je sais.

— Ma femme pince le nez quand il m'arrive de rentrer à la maison.

— Embrasse-la de ma part.

Brognola ricana.

— Je le ferai après avoir pris une douche. Bon, tu penses sérieusement que ces types ont monté un supermarché international des armes du futur ?

— Oui. Une foire aux renseignements avec un tiroir-caisse grand ouvert. Tu n'as toujours pas eu de nouvelles de ce Murdock ?

— Non. Et toi ?

— Aucune. Pour moi, ça signifie bien qu'ils le tiennent, soit en otage, soit de son plein gré. Et les acheteurs qui débarquent ici ne viennent pas pour rien.

Hal Brognola eut un soupir d'homme fatigué et conclut :

— Tiens-moi au courant.

— Bien sûr.

— Et ne va pas prendre de risques à la con.

— Tu me connais, ami, je suis d'une prudence de Sioux.

— Te fous pas de moi, Striker. Chaque fois que tu t'apprêtes à lancer un de tes blitz de dingue, j'attrape un zona.

— Prends un bon cognac, il paraît que ça marche.

— N'en rajoute pas, merde !

Bolan rigola.

— Au fait, as-tu quelqu'un sur cette opération ?

— Pourquoi aurais-je mis quelqu'un dessus ? Je suis toujours le dernier informé...

— Je ne voudrais pas te trouver en travers de ma route.

— Pas de problème, il n'y a personne.

— Une dernière chose, Hal. Renseigne-toi pour savoir s'il n'y

aurait pas un centre de communication radio récemment déclaré dans la région de Waco. Ça ou quelque chose de semblable.

— Pourquoi Waco ?

— Il se pourrait bien que ce soit l'endroit choisi par les *amici* pour leur foire aux cochons.

— Ce sera un peu plus complexe. Tu me donnes dix minutes ?

— O.K., rappelle-moi sur le baladeur.

Bolan posa l'appareil sur la console centrale et se tourna vers Grimaldi. Le pilote avait repris du poil de la bête. Seule une ecchymose sur sa pommette gauche témoignait des mauvais coups qu'il avait encaissés.

— C'était intéressant ? s'enquit-il.

— Très. Si tout continue comme ça, on aura sans doute une première excursion à opérer avec l'hélico. Les instruments IFR fonctionnent correctement ?

— Je les ai fait vérifier, tout est O.K. La caméra à infrarouge aussi... Au fait, j'ai cru comprendre que la nouvelle star du cinéma américain n'a pas spécialement froid aux yeux.

— Tu sais ce qu'on dit dans le milieu du cinéma : sois prêt à tout pour réussir. Dans tous les sens.

— À ton avis, elle est mouillée dans les affaires mafieuses ?

— J'espère pour elle que non.

— Elle est pourtant maquée avec le gros Rusty.

— C'est son problème, répondit doucement Bolan.

Mais ses pensées étaient déjà tendues vers l'action qu'il sentait venir et qui serait sans aucun doute autre chose qu'un film à vingt millions de dollars...

CHAPITRE IV

L'appel de Brognola arriva avec une minute d'avance.

— Tu as mis en plein dans le mille ! s'exclama-t-il. Il y a effectivement une boîte de radio-communications qui a été enregistrée le mois dernier à la Chambre de commerce d'Austin. La Waco 803. Comment étais-tu au courant ?

— J'ai tendu l'oreille, sourit Bolan. Le montage te semble légal ?

Il brancha un petit ampli pour que Grimaldi puisse suivre la conversation.

— Tout ce qu'il y a de légal. Avec la libre concurrence, on peut tout faire dans ce domaine.

— Ça permet donc aux *amici* d'éviter d'être inquiétés.

— Sans problème. C'est une filiale de la Marlin 803 Company, une société nationale dont le siège est à Philadelphie. L'activité principale déclarée est l'exploitation de réseaux hertziens pour les téléphones mobiles, mais ça s'étend beaucoup plus loin. La mise en place de serveurs Internet, de boîtes de messagerie, de vidéo-conférences, de merchandising avec paiements sécurisés, et je t'en passe... Apparemment, les membres du conseil d'administration sont clairs, mais l'un des détenteurs des parts l'est beaucoup moins. On retrouve l'ami Rusty Rothman, qui d'évidence a la mainmise sur l'opération. Je parle de la WACO 803. On le découvre également comme actionnaire de la Marlin 803 Company, sous le nom de Victor Monroe, ainsi qu'un certain Dave Langman qui n'est autre que Tony Langella.

— La boucle se referme.

— Eh oui ! On pourrait se poser une question : pourquoi un nouveau réseau GSM vient-il de s'implanter au Texas, principalement dans la zone concernant Waco ? Alors que la région est déjà desservie par deux autres réseaux...

— Sans être parano, on peut penser qu'il y a un rapport direct avec la foire aux cochons, il leur fallait une couverture officielle pour opérer ça tranquillement. Et le timing concorde.

— Bien sûr. Les installations techniques sont implantées entre Thornton et Newby, tout près du lac Limestone. C'est à environ soixante-dix kilomètres à l'est de Waco. D'après la carte sur laquelle je viens de jeter un coup d'œil, c'est un coin plutôt pénard. Enfin, c'était. Je suppose que tu vas y mettre de l'animation.

— Merci, Hal.

— Ne me remercie pas, la gueule du loup est sûrement grande ouverte, là-bas. Heu, je ne sais pas si l'on peut établir une relation avec tout ça, mais je viens d'avoir une autre information pendant que je faisais ta recherche. Je l'ai sous les yeux. La NASA signale la

disparition de deux techniciens de haute volée, l'un à Cap Kennedy, l'autre à Houston. Le premier est un spécialiste des systèmes de propulsion, l'autre s'occupe de mettre au point de nouveaux dispositifs électroniques de guidage.

— Depuis combien de temps ces types se sont-ils évaporés ?

— Une douzaine de jours.

— À peine moins que pour Murdock.

— Oui. La NASA a son propre département de sécurité, et nous n'avons été avertis que lorsque les recherches de leur côté ont fait chou blanc. Parallèlement, une société privée, mais sous contrat avec le Pentagone, nous signale une fuite d'informations confidentielles à travers le réseau Internet. Ils auraient été victimes d'un piratage électronique malgré le cryptage de leurs documents. Ces types eux aussi ont mis du temps avant de nous alerter. Évidemment, ils ne tenaient pas trop à ce que le Ministère de la Défense soit mis au courant.

— Et ça concerne quoi ?

Brognola ricana :

— Tu ne t'en doutes pas ?

— Le domaine tactique et stratégique ?

— Tout juste. La société travaille depuis trois ans sur la formule chimique d'un explosif cinquante fois plus puissant que le C-4. Il y a eu bon nombre d'essais, c'est au point. Avec seulement cent grammes de ce truc, on pourrait faire sauter le Capitole. Si ces diverses informations convergent vers le Texas, il y a du mouton à se faire !

— Ce n'est pas la première fois que l'*Honorata Societa* essaie de revendre ce genre de marchandise ou de renseignements.

— Bien sûr. Je commence sérieusement à croire à ton idée de foire internationale.

— Le grand souk.

— Quelle merde, oui !

— Rien de nouveau sous le soleil, ami.

— Ouais. Tu as un plan ?

— Plutôt une idée.

— Ne me fais pas mourir de curiosité.

Mais le Guerrier le laissa sur sa faim.

— Je te rappelle dès que j'ai du nouveau, Hal.

— Fais gaffe à tes fesses.

Un petit déclic marqua la fin de la communication. Bolan rangea le portable et se tourna vers le pilote :

— On retourne à l'aéroport, Jack. Le coin me paraît malsain pour y laisser le gros veau en stationnement.

— Tout à fait d'accord avec toi ! Ensuite ?

— Tu vas pouvoir faire une petite balade avec le Bell. Tu vois où

est le lac Limestone ?

— Pas vraiment, mais je ferai le point sur une carte de navigation.

L'Exécuteur relança la Corvette en direction de Sycamore Strip Airport. Ce n'était qu'à quelques kilomètres et il ne leur fallut que dix minutes pour y arriver.

Une carte Air-Crew leur permit de franchir sans problème le passage réservé aux équipages et ils se dirigèrent à travers le parking vers le gros transporteur que Grimaldi avait fait atterrir quelques heures plus tôt.

Prudemment, Bolan inspecta les abords, mais il n'y avait pas âme qui vive dans cette zone du tarmac, à peine éclairée par les lumières des bâtiments de l'aérogare. Il s'installa en place droite dans la cabine du C-130 tandis que Grimaldi s'asseyait sur le siège du commandant de bord. Les gros moteurs démarrèrent tour à tour et ronflèrent dans un bruit rassurant.

— Où va-t-on ?

— Contacte d'abord la tour, il vaut mieux faire les choses en règle. On avisera ensuite.

— O.K.

Branchant la radio sur la fréquence locale, il lança un appel :

— Sycamore Strip Airport de Fox-Yankee !

Après une bonne dizaine de secondes, il reçut une réponse ambiguë :

— Bonsoir, Fox-Yankee ! Vous aviez prévu une escale de 48 heures. Voulez-vous changer ces dispositions ?

Le pilote relâcha le bouton d'émission et lança à travers l'intercom de bord :

— Ça ne colle pas, je ne leur ai jamais dit que je resterai deux jours sur place.

L'Exécuteur battit des paupières :

— Annonce-leur que nous partons pour Oklahoma City.

— De Fox-Yankee, reprit Grimaldi, après avoir acquiescé d'un mouvement de la tête. Dispositions initiales abandonnées. C'est un départ pour Oklahoma City. Demande roulage.

— Vol IFR ?

— Négatif. VFR de nuit.

— VFR de nuit ? Confirmez.

— Je confirme.

— Sans plan de vol ?

— Affirmatif, sans plan de vol.

— Roger, Fox-Yankee. Transpondeur 7 052, mode Charly.

— 7 052, O.K.

— Roulez piste 34. Rappel point d'arrêt.

— Roger ! répliqua Grimaldi en poussant un peu la manette des

gaz pour faire rouler le C-130 jusqu'à l'amorce de la piste.

Après un temps d'arrêt pour effectuer les essais moteur et les vérifications d'usage, il reçut l'autorisation de décollage.

— Un drôle de bavardage de la part de ces gars, commenta-t-il dès qu'ils furent en l'air. Ils ne m'ont même pas demandé notre indicatif complet. Curieux, non ?

— Ils avaient des consignes. Ne te fais pas d'illusions là-dessus.

— Tu crois que ces types de la tour...

— Probablement pas eux, mais ils ont été contactés.

Après un moment de silence, le pilote questionna :

— On ne va quand même pas en Oklahoma ?

— Tiens ton cap jusqu'à la frontière de l'État, ensuite tu feras un cent quatre-vingts degrés comme si tu allais à Shreveport. Le plus bas possible après avoir fait le black-out radio. Destination : Tyler. Il y a un terrain d'atterrissage à une quinzaine de kilomètres au sud du patelin. Ils doivent voir un avion par semaine, là-bas. On devrait être pénards. Tu auras une piste de 900 mètres seulement, ça ira ?

— Ça marche. Cinq cents mètres me suffiraient.

Bolan brancha l'écran du GPS de bord, faisant apparaître la carte déroulante de la région. Une dizaine de minutes plus tard, le mastodonte aérien mit le cap au sud-est, transpondeur coupé de façon qu'il ne puisse pas être pris en charge par un radar.

La petite ville de Tyler était à moins de deux cents kilomètres en ligne droite, ce qui représentait au maximum une vingtaine de minutes de vol.

Au début de l'approche, à cinq cents mètres d'altitude, Grimaldi contacta la tour de contrôle :

— Tango-Yankee-Delta de Bravo-Lima !

Un type à la voix traînante s'annonça sur la fréquence :

— Je vous écoute, Bravo-Lima.

— Identification : Novembre-Unité-Six-Huit – Bravo-Lima. Pour intégration et atterrissage.

— O.K. C'est quoi, votre chariot ?

— Un gros-cul, répondit le pilote avec un petit rire. Je comptais rejoindre Houston, mais j'ai un problème de pression d'huile.

— Bon, je vais éclairer la piste. C'est la 05/23, vous pouvez la prendre par n'importe quel bout, y a pas un poil de vent.

— Roger ! C'est relax chez vous !

— Ouais. Tellement relax qu'on s'y emmerde.

— Je ne resterai pas longtemps, juste ce qu'il faut pour vérifier les tuyaux et les pompes.

— Vous pouvez rester aussi longtemps que vous voulez, mon vieux. Quelle est votre position ?

— À environ deux nautiques de la 05. Je vois maintenant vos feux

de balisage.

— O.K., allez-y. Vous plantez pas, c'est court.

— Merci du conseil, à tout de suite.

Quelques instants plus tard, l'avion-cargo entama la phase finale et se posa dans un lourd chuintement de pneus. Un type se tenait sur l'herbe et regardait l'appareil en train de rouler vers une aire de dégagement. Il enfourcha une moto pour le rejoindre.

Lorsque Grimaldi quitta la cabine, le gars vint à sa rencontre, un grand dégingandé rouquin.

— Ben, dites donc, vous avez l'air de savoir tenir un manche ! Vous auriez pu vous poser en travers de la piste.

— Pas tout à fait ! Vous voulez voir les papiers du taxi ?

L'autre hocha la tête.

— Vous me prenez pour un flic ? Ici, c'est pas un terrain national. Tout le monde peut s'y poser sans problème. Enfin, quand je dis tout le monde... Au max, huit ou dix avions par semaine. Moi, c'est Tommy, je suis le gardien.

— Jack, fit Grimaldi en lui tendant la main.

— Bon, faut que je retourne au bureau de piste, des fois qu'un autre gars aurait aussi des ennuis de tuyauteries. Heu, vous voulez téléphoner quelque part ?

— Pas la peine, Tommy, je suis équipé.

— Je serai là jusqu'à 23 heures, si vous avez besoin de moi.

— Merci.

Le type remonta sur sa moto et s'éloigna dans une grosse pétarade.

Bolan avait déjà commencé à faire coulisser quelques plaques de la carlingue pour changer le numéro d'identification du C-130. Grimaldi lui donna un coup de main pour terminer le travail.

— Comme planque, on ne pouvait pas trouver mieux, commenta-t-il.

L'Exécuteur consulta sa montre. 22 h 30.

— On a une demi-heure pour faire le point avant de sortir l'hélico. Le gars ne fait sûrement pas des heures supplémentaires.

Ils montèrent dans la carlingue pour vérifier le Bell G-47 solidement attaché derrière le char de guerre de l'Exécuteur, ouvrirent la porte de déchargement du gros appareil, puis déplièrent une carte de la région.

— Voilà l'objectif, dit Bolan en pointant son doigt sur le lac Limestone. C'est à un peu plus de cent kilomètres. Ta mission sera de repérer un camp possédant des installations techniques, ou quelque chose qui y ressemble. Fais-en des photos et un bout de film vidéo avec la caméra thermique. Ne descends pas trop bas, utilise au maximum le télé-objectif et pousse à fond la définition.

— Je me débrouillerai pour pas me faire repérer. Le plafond nuageux est à environ deux mille pieds et il fait suffisamment sombre.

Deux, trois passages à quinze cents pieds, ça devrait suffire.

Ils attendirent de voir le gardien quitter les lieux sur sa moto pétaradante. Lorsque la lumière de son phare disparut sur la petite route longeant le terrain d'aviation, ils se retrouvèrent dans une obscurité quasi complète.

Après avoir déchargé le Bell, ils déplièrent les pales spéciales du rotor et le poussèrent à bonne distance du C-130. Grimaldi s'installa dans la cabine du Bell.

— Ne prends aucun risque, lui dit Bolan.

— T'inquiète pas, Striker.

Le bruit du démarreur rompit le silence de la nuit, puis le rotor se mit à tourner de plus en plus vite dans un vacarme croissant. Quelques instants plus tard, la machine prit son envol tandis que l'Exécuteur s'insérait dans le module technique de son char de guerre, le gros GMC camouflé en innocent mobil-home. Après avoir établi les branchements avec les antennes extérieures, il alluma un ordinateur couplé à un système radio et se connecta avec une première banque informatique de données.

En attendant le résultat de la reconnaissance aérienne de son ami Jack, il voulait en savoir un peu plus sur les activités de la mafia au Texas. Ce n'était pas bien difficile. À partir des renseignements déjà en sa possession, il pouvait orienter aisément ses recherches, préciser ses cibles et tenter de comprendre de quelle façon les *amici* opéraient dans le coin.

Waco ne représentait rien de bien juteux pour la racaille de l'Organisation. Ce n'était certainement qu'une plate-forme à partir de laquelle ils pensaient pouvoir réaliser en toute tranquillité leurs tractations pourries.

Bolan eut un froid sourire en commençant à voir défiler sur son écran des noms et des fonctions dans l'organigramme du business texan. Il avait déjà localisé pas mal de requins naviguant en eaux troubles, les avait identifiés sans erreur. Bientôt, il pourrait entamer leur anéantissement.

Un par un ou en groupe, il allait les faire danser, mais ce serait une danse vers l'enfer. Tous ses nerfs à vif, il sentait monter en lui l'adrénaline. La guerre était déjà commencée...

CHAPITRE V

— Est-ce que le représentant du Caire est arrivé ? demanda le gros homme aux joues flasques avachi sur son canapé.

— Pas encore, Rusty, fit son correspondant dans le téléphone. En principe, il est dans l'avion qui doit se poser à minuit à Fort Worth. Doug ira le chercher avec deux de nos gars.

— J'ai entendu dire qu'il y aurait des manquants.

— Ouais. Ankara ne sera pas représenté. On peut comprendre qu'ils aient les foies à cause de la présence de l'OTAN chez eux.

— Hé ! Donne pas trop de précision.

— Tu sais bien que cette ligne est sécurisée.

— On sait jamais. Et les autres ?

— Ceux de Bangkok et de Jakarta ne viendront pas non plus. De toute façon, c'est rien que des petits mange-merde qui achètent au rabais et payent avec des clous. Par contre, les bouffeurs de grenouilles nous ont expédié quelqu'un, un ancien ministre, pas moins, si j'ai bien compris. Et les Français, quand ils achètent, ils payent cash, eux !

— Bon. Ça s'annonce pas trop mal, hein ?

Un gros rire fit vibrer la membrane de l'écouteur.

— C'est sûr. Faudra quand même faire gaffe à pas mélanger ces mecs, si tu vois ce que je veux dire. Ce serait con qu'ils commencent à se bouffer la gueule entre eux. On va pas déclencher la Troisième Guerre mondiale, dans notre salon !

— Évidemment. Au fait, Paul, comment ça s'est passé avec le fouineur ?

— Le mec de l'aéroport ?

— J'en vois pas d'autre.

— Normalement, tout s'est bien passé, ils l'ont conduit là où tu sais.

— T'as toujours pas eu de nouvelles de ce côté ? Ça devrait être fini depuis longtemps.

— Non. Mais ça peut prendre du temps pour qu'il jacte, le dindon !

— Tu devrais faire contacter l'équipe. J'aime pas les surprises.

— Bon, si ça peut te rassurer, je vais appeler Allioti.

— J'ai pas besoin d'être rassuré, répliqua Rusty Rothman d'une voix fluette. J'voudrais seulement savoir pourquoi ce connard posait plein de questions sur nous à Manhattan et pourquoi il a rappliqué ici avec son gros bahut. Je veux ces infos et tout de suite, merde !

— O.K., O.K. Je te rappelle dès que j'ai du nouveau. Tu seras sur place, demain matin ?

— Bien sûr. Où tu veux que je sois ?

Il y eut une petite pause, puis :

— Et la miss ?

— Je l'emmène aussi.

— Franchement, je trouve ça un peu con. Qu'est-ce qu'elle vient foutre dans tout ça ?

— Elle occupera un peu l'attention de tous ces mecs. Ça détendra l'atmosphère, quoi !

— L'idée vient de qui, de toi ou d'elle ?

— Disons que ça l'amuse de jouer les hôteses.

— Tu aurais pu éviter de lui parler de ça. On mêle pas les histoires de cul aux affaires. Enfin c'est ce que je croyais...

— Te casse pas la tête, Paul, je sais ce que je fais et tout se passera bien. J'ai toujours su mettre de l'huile là où il faut, non ?

Il y eut un petit silence dans l'écouteur qui n'annonçait rien de bon.

— Cette fois, je suis pas d'accord. Genny et Tony non plus.

— J'en ai rien à foutre de votre accord. Qui a eu l'idée de cette énorme magouille, hein ?

— Tout le monde sait bien que c'est toi. C'est pas pour autant que tu dois nous coller une pisseuse dans les pattes.

— Jessica n'est pas une pisseuse, Paul. Fais attention à ce que tu dis. Et je l'ai à ma main.

— Si c'est toi qui le dis ! Mais tu endosseras la responsabilité si tout ce montage foire à cause d'elle.

— J'endosse tout ce que tu veux, mais j'veux pas qu'on m'emmerde à ce sujet. C'est clair ?

— Ouais ! Réfléchis quand même. Nous avons tous discuté de...

— Écoute, me fais pas chier, Polo ! Occupe-toi plutôt de voir où en est l'équipe avec le petit emmerdeur. Rappelle-moi dès que tu as du nouveau.

— J'te rappelle, ouais, fit sèchement Paul La Barbera en raccrochant.

Rusty reposa le téléphone portable en grognant. Polo croyait pouvoir lui donner des leçons, lui dire comment on organise une opération de cette envergure. Le con ! Lui qui ne s'était jamais occupé d'autres choses que de contrôler le trafic de came au Texas ainsi que de monter ses minables affaires de racket...

Il alla se verser quelques centimètres de whisky dans un grand verre, s'empara d'un sachet de chips et alluma la télévision avant de s'asseoir sur le canapé.

La vidéo-cassette qu'il lança contenait un enregistrement du dernier film de Jessica Jones. Elle y tenait le rôle d'une amazone combattant des envahisseurs extraterrestres, dévoilant volontiers ses

charmes et jouant du clin d'œil enjôleur. Une vraie merde, aurait dit Polo, mais Rusty, lui, bavait de plaisir, le visage extatique, l'air du parfait abruti.

Il but une petite gorgée d'alcool, se fourra une poignée de chips dans la bouche tout en portant toute son attention sur l'écran où la belle Jessica se baignait au pied d'une cascade, sans se douter que les envahisseurs commençaient à cerner la position. L'assaut dramatique allait se déclencher, quand le portable de Rothman se mit à chanter la Traviata sur le guéridon où il l'avait déposé. Une moue contrariée sur ses grosses lèvres, il attrapa la télécommande pour mettre l'appareil sur pause avant d'étendre le bras vers le téléphone.

— Rusty ?

C'était encore ce con de Paul La Barbera.

— Ouais. Quoi de neuf ? questionna le *capo* d'un ton rogue.

— On n'arrive pas à joindre Allioti, ni aucun des mecs de son équipe.

La réponse tinta désagréablement à l'oreille du gros homme.

— Comment ça ? grommela-t-il, la bouche pleine.

— Habituellement, ils sont toujours branchés, surtout dans ce genre de coup. J'aime pas ça.

— Qu'est-ce que tu aimes pas, Polo ?

— Merde ! Je viens de te dire qu'ils ne répondent pas. Tu comprends ce que ça pourrait vouloir dire ?

— C'est quand même pas un mec tout seul qui aurait pu se débarrasser de toute une équipe de professionnels !

— Non, bien sûr, mais il se peut qu'il soit venu avec des copains. Un renfort, par exemple. Et puis, il y a autre chose. Le gros zinc du fouineur a redécollé de Fort Worth en direction de l'Oklahoma.

— Quoi ?

— Personne ne sait qui était aux commandes de ce taxi, il est parti sans déposer un plan de vol...

— Putain de merde ! C'est quoi encore cette entourloupe ?

— J'ai l'impression que c'est pas une connerie...

— Je croyais que le nécessaire avait été fait auprès de la tour de contrôle et qu'on les avait à la botte...

— Bien sûr qu'on s'en est occupé ! Seulement, ces gars n'ont eu aucune raison valable pour empêcher ce taxi de décoller, surtout que le pilote a dit qu'il partait en vol VRF de nuit.

— Ils n'ont pas vérifié qui était à bord ?

— Ça n'aurait pas été réglementaire. Pour ça, il aurait fallu un plan de vol IFR déposé au moins une demi-heure à l'avance.

— Je comprends rien à ces trucs d'IFR et de VFR.

— Je te répète simplement ce qu'on m'a raconté. Bon, on sait pas qui pilotait cette merde de zinc, ça pourrait être n'importe qui. Tout

ce qu'on sait, c'est qu'il a bien pris la direction d'Oklahoma City, il a été suivi par les radars de l'aéroport jusqu'à ce qu'on perde sa trace. Ça s'est produit une douzaine de minutes après le décollage.

— Putain de bordel ! Et pourquoi ces connards ont-ils perdu sa trace ?

— Va leur demander ! Tu me gonfles, à la fin !

— Hé ! Tu me parles pas comme ça, mec. C'est pas moi qui me suis renseigné, alors accouche.

— J'crois qu'il faut qu'un des appareils de bord soit branché pour que les radars aient le contact. Peut-être que le gars a fait ce qu'il fallait pour qu'on le repère pas, à moins qu'il soit passé derrière une montagne.

— Tu racontes vraiment que des conneries ! Y a pas de montagne en direction de l'Oklahoma. Même pas un tas de cailloux, rien que du plat de chiotte ! Ça veut dire que maintenant ce type peut être n'importe où !

— Je ne te le fais pas dire.

— Bordel de merde ! T'as intérêt à mettre des gus après le cul de cet enfoiré, Polo, qu'ils le retrouvent et vite !

— Tu crois que j'ai attendu ton conseil ?

— Moi qui pensais que tu tenais l'affaire en main ! C'est pas croyable... On nous appelle depuis New York pour nous avertir qu'un mec est en train de se renseigner sur nous à tout-va, on se démerde pour savoir qu'il va débarquer dans le coin, on le coince à l'arrivée, on le met en boîte, et maintenant tu viens me raconter qu'il se balade n'importe où dans la nature ! C'est quoi ton problème, Polo ?

— T'excite pas, Rusty. C'est rien qu'un impondérable. Et puis, on n'est pas sûr que c'est ce mec qui est dans l'avion. Dès qu'on aura joint l'équipe, on apprendra sans doute que le dindon est tout prêt pour les fêtes de Noël !

Manifestement, Paul La Barbara se contenait vis-à-vis de Rothman. On le sentait pourtant prêt à aboyer. Mais l'autre, lui, était au bord de l'explosion.

— T'appelles ça un impondérable ? Mon cul !

— Prends ça comme tu veux, je m'en fous ! Tout ce que je peux te dire, c'est que le zing ne pourra pas se transformer en courant d'air. On va vérifier s'il se pose bien à Oklahoma City ou dans n'importe quel aéroport dans un rayon de trois cents kilomètres. J'ai aussi envoyé une équipe à l'abattoir pour voir ce que fout Allioti et ses gars. Je te tiendrai au courant.

— J'espère ! Est-ce qu'on sait au moins qui est ce gus ?

— Ouais. Il avait déposé un plan de vol pour venir de JFK Airport jusqu'à Fort Worth. Il s'appelle Grimaldi.

— Un Rital ?

Un grognement passa dans l'écouteur.

— T'aurais quelque chose contre les Ritals, Rusty ? Ce serait le comble pour un mec de *Cosa Nostra*.

— J'm'en fous. Je m' renseigne, c'est tout. Et je commence à avoir l'impression que tu veux me le mettre profond ! On dirait qu'il y a quelque chose qui tourne pas rond. Tu planquerais pas quelque chose, des fois ?

— Merde ! Si tu me laissais finir ?

— Je t'écoute, Polo. Son blaze, c'est Grimaldi comment ?

— Jack. Jack Grimaldi.

— Et alors ?

— Il a bossé pour l'Organisation, il y a pas mal d'années.

— Tiens donc !

— C'est pas un mec de chez nous, les amis de Californie et du Nevada l'avaient embauché pour trimballer des VIPs en hélico ou en avion. C'est un ancien pilote du Vietnam. Tu sais, sans vouloir me rassurer, j'me demande s'il serait pas en train d'essayer de se refaire une place chez nous.

— Ça fait combien de temps qu'il a décroché ?

— Une sacrée paye. On croit qu'il a bossé à droite, à gauche, en indépendant. Mais il a toujours des potes dans l'Organisation.

— Ça me plaît pas, cette histoire, Polo. Ça pue la merde.

— Ça me plaît pas trop non plus. Bon, te casse pas la tronche, on fait ce qu'il faut. Tu devrais pioncer un brin pour avoir l'esprit clair demain matin.

— J'ai pas envie de pioncer. Je voudrais d'abord être sûr qu'on nous a pas balancé une saloperie dans les pattes. Cet ex-mafieux pourrait bien être une avant-garde d'une Famille de New York qui voudrait brouter sur nos terres.

— Pense plutôt à la grosse galette qu'on va ramasser. Un milliard de dollars en cinq jours, ça fait oublier les soucis, pas vrai ?

La main de Rusty plongea dans le paquet de chips tandis qu'il répliquait :

— Fais le nécessaire pour que ça nous passe pas sous le nez, Polo. Oublie pas qu'on a chacun notre part du boulot. Alors fais la tienne, et t'fissa !

Raccrochant aussi sec, il se bourra la bouche de chips puis siffla un peu d'alcool pour faire passer le tout. Il adorait le mélange, ça l'aidait lorsqu'il se sentait contrarié ou quand il avait un problème à résoudre. Il pensa ensuite que ce n'était pas à lui de s'occuper de ce bordel imprévu. Ils avaient tous conclu un accord avant de mettre au point l'affaire de Waco. Polo et les autres n'avaient qu'à faire leur boulot s'ils voulaient toucher leur part de bénéfices.

Un sale pressentiment, pourtant, lui embrumait la tête, comme

une mouche tournant en rond dans un bocal. Qu'est-ce que cette enflure de pilote venait foutre par ici, à la veille d'une si belle opération ? La grande Famille de *Cosa Nostra* était unie tant qu'il n'y avait pas de grosse galette à bouffer sur la tête d'un type trop malin et pas partageux. Et Rusty n'était pas partageux...

CHAPITRE VI

Mack Bolan avait été vraiment surpris d'entendre un bruit d'hélico dans ce coin perdu, et, un instant, avait cru que les *mobsters* de la mafia les avaient déjà repérés. Mais son inquiétude avait été de courte durée, car il connaissait trop bien le bruit caractéristique du Bell et la façon très particulière de piloter de Jack. Celui-ci avait donc conduit sa mission plus rapidement que prévu, ce qui était plutôt bon signe.

En effet, lorsque le Bell s'était posé sur le petit terrain d'aviation désert et sombre, Grimaldi avait remis au Guerrier une vidéo-cassette et une petite boîte plate, commentant :

— Aucun problème pour repérer la planque des *amici*, je suis tombé presque tout de suite dessus. On peut même dire que ça a été du gâteau. Il ne m'a fallu que trois passages pour filmer avec la caméra thermique. J'ai fait aussi une vingtaine de prises de vue fixes. Ces salauds sont très sûrs d'eux et ne se cachent même pas.

À présent, les deux hommes visualisaient le résultat sur l'écran d'un PC, dans le module technique du TACOM, le char de combat de l'Exécuteur. Des images numériques défilaient au ralenti, légèrement teintées de rouge, mais suffisamment nettes pour permettre un examen du sol.

— Les installations sont à moins de cinq cents mètres au sud du lac, commenta le pilote. Là, tu peux voir cinq grands chalets au milieu de la clairière. À l'est, c'est une forêt de pins ou de sapins, et il y a quelques collines à l'ouest.

Les images mouvantes montraient l'amorce d'une piste qui partait vers l'ouest, ainsi qu'une étendue marquée de trois grandes croix blanches à l'écart des bâtiments.

— C'est vraisemblablement un emplacement pour faire atterrir des hélicos, dit Grimaldi. Je ne vois pas à quoi d'autre ça pourrait servir. Un coin sacrément tranquille, en tout cas, le plus proche village est à vingt bornes.

L'Exécuteur sélectionna une vue fixe qu'il agrandit plusieurs fois sur l'écran. Ainsi, on pouvait distinguer quelques silhouettes immobiles ou en mouvement entre les bungalows, ainsi que plusieurs voitures et ce qui ressemblait à un minibus.

Sur une autre vue, il put observer une tourelle métallique sur laquelle étaient fixées des antennes paraboliques et, un peu plus loin, il y avait une grande coupole installée sur un petit bâtiment à armatures également métalliques.

— Ils ont une liaison satellite à haut débit, commenta Bolan. Une antenne de cette importance doit pouvoir laisser passer quelques

centaines de communications en même temps.

— C'est impressionnant, confirma Grimaldi. Vise à droite, on voit une baraque d'où sort tout un réseau de câbles. On dirait une petite centrale électrique. Bon Dieu ! Et tout ça avec la bénédiction du gouvernement...

Bolan observait silencieusement les installations implantées par la mafia. Sans nul doute, il ne s'agissait pas seulement d'un simple relais pour les téléphones portables, ni même d'un centre régional. L'Exécuteur était certain que tout cela avait été monté en vue de l'opération en cours, afin de permettre des tractations internationales en toute sécurité.

Peut-être même les gros requins avaient-ils touché des subventions gouvernementales pour monter leur micmac, aidés par leurs relations politiques pourries.

— Mais pourquoi ce coin perdu du Texas ? marmonna Grimaldi.

Bolan avait son idée sur la question.

— Si on regarde une carte des États-Unis, répondit-il sans quitter l'écran des yeux, on voit que Fort Worth est pratiquement à égale distance de la côte Ouest et de la côte Est. C'est également en portée directe de l'Amérique latine, on peut y venir facilement de ces trois côtés.

— Oui, je vois. Et, en plus, un point situé à peu près à la même distance de l'Europe que de l'Asie, parfait pour une rencontre internationale.

— Exact. Quant à l'implantation de cette base, la région de Lake Limestone présente le double intérêt d'être suffisamment éloignée des grandes villes mais facilement joignable par voie aérienne.

— Tu crois vraiment qu'ils vont entasser tous ces acheteurs là-bas pour discuter le bout de gras avec eux ?

— Sûrement pas tous ensemble. À mon sens, ils vont les faire venir par affinités politiques, sur plusieurs jours d'affilée. Avec les moyens dont ils disposent, ils pourront facilement opérer des vidéo-conférences en direct, expédier et recevoir des messages cryptés, de même que lancer des ordres de virements bancaires confidentiels. Il est évident que tous ces types ne viendront pas avec les poches bourrées de fric.

— Ce serait amusant de connaître la banque sur laquelle le pognon sera déposé.

— Oh ! Ils n'ont certainement pas envisagé de mettre tous leurs œufs dans le même panier.

— Oui, bien sûr. Les Bahamas, Genève, Guernesey, le Liechtenstein...

L'Exécuteur consacra encore une dizaine de minutes à l'examen des clichés, en fit des tirages sur papier, les plia et les mit dans une

poche de sa combinaison. Puis il appela de nouveau Harold Brognola. Celui-ci ne dormait pas, bien au contraire. Il décrocha aussitôt et annonça d'une voix excitée, sans même prendre le temps des politesses d'usage :

— On a la preuve que Tony Langella et Genny Corallo font partie de la combine au Texas. Tant qu'il n'était question que de Rusty Rothman, on ne pouvait rien tenter officiellement. Aussi curieux que ça paraisse, son casier aux États-Unis est vierge, bien qu'il n'arrête pas de magouiller de tous côtés. C'est le genre de type qui ne fait pas un pas en avant sans avoir demandé conseil à ses avocats, et, s'il trébuche, ils accourent tous pour le tenir debout. En revanche, Corallo et Langella ont chacun plus de gamelles aux fesses que tous les jeunes mariés du pays.

— Bizarre pour des gus aussi retors. Ils apparaissent sans couverture dans ce business ?

— Ils en ont une, mais pas suffisamment solide pour des services comme les nôtres. Les ordinateurs de l'ami Gadgets et de son pote du Black Warriors Ranch n'ont pas mis longtemps avant de les trouver. Les *mobsters* ont sans doute dû faire vite pour monter ce coup, et ils n'ont pas assez ficelé le paquet, trop sûrs de leurs protections. Bon, ce que je voulais te dire, c'est de laisser tomber, Striker. Nous prenons l'affaire en mains. Deux équipes de G'Men vont partir pour le Texas demain matin à l'aube.

— Je ne laisse rien tomber, Hal, répliqua sèchement Bolan. Tes gars feront à coup sûr assez de bruit pour que la mafia les entende débarquer dans le coin. Ils ont sûrement envisagé quelque chose dans le genre.

— Ce sont des équipes spéciales, des gars bien entraînés.

— Je suis sur place, tout près d'eux. J'attaquerai à l'aube.

— C'est de la folie.

— Non, je suis simplement réaliste. Je ne veux pas leur laisser la moindre chance de s'évaporer dans la nature après avoir différé le grand rassemblement. Pas envie de devoir remonter une nouvelle filière. C'est déjà un grand coup de chance d'être tombé dessus sans presque chercher. Donne-moi un délai avant d'envoyer la cavalerie.

Brognola demeura silencieux durant quelques secondes.

— De combien de temps as-tu besoin ?

— Quelques heures, je ne peux pas être plus précis.

— Demain midi, ça ira ?

Bolan partit d'un petit rire bref.

— Pour le déjeuner ? Ça devrait coller. Ne les laisse pas partir plus tôt et, s'ils débarquent sur place avant que j'aie fini, qu'ils restent à distance. C'est une opération kamikaze, Hal, je vais devoir mettre le paquet au maximum et je ne souhaite pas spécialement que tes gus

prennent des éclaboussures.

— Bon, je vais voir ce que je peux faire.

— J'espère que tu m'as bien compris ?

— Heu, ouais. Une guerre totale et sans sommations, c'est bien ça ?

— Affirmatif.

— O.K. Je vais retenir tant que je peux mes chiens de chasse.

— Merci. Laisse ton PC branché, je vais t'envoyer quelques photos et un bout de film en numérique, des prises de vue aériennes. Si je rate mon coup, tu pourras les remettre à tes équipes.

— Je n'aime pas t'entendre parler comme ça, Mack.

— C'est juste pour te rassurer, ricana Bolan. J'ai pas l'intention de mourir dans le coin. Bon, je vais être assez occupé, ne me rappelle que s'il y a une urgence.

— O.K. Bye.

— *Ciao.*

Bolan coupa la communication et envoya une bourrade amicale à Grimaldi.

— On va essayer de nettoyer le terrain avant l'arrivée des petits soldats de notre ami. Combien as-tu d'essence dans l'hélico ?

— Assez pour voler deux heures.

— Ça ira.

— Tu veux que je te débarque du côté de Limestone ?

— Pas tout de suite. Je veux d'abord les inquiéter un peu par la bande. On va rendre une petite visite à une demoiselle, à Dallas.

— Pas de problème. L'aéroport international ?

L'Exécuteur éclata de rire.

— À éviter, mec. On ne serait pas reçu comme des personnalités, avec tapis rouge et tout le toutim. On se posera plus modestement à Redbird Airport, au sud-est de la ville. C'est beaucoup plus tranquille.

L'Exécuteur avait un nom en tête. Un nom et un visage sophistiqué de femme. Le numéro de téléphone correspondant était celui d'une suite au Ramada Inn, un hôtel de luxe du centre-ville.

D'un coup d'ailes, le déplacement ne lui prendrait pas longtemps, et il n'envisageait pas de s'attarder sur place. Ce n'était ni une visite de courtoisie, ni une mission de renseignement, encore moins une romance. Seulement un coup porté à un point équivoque de l'Organisation.

S'il ne s'était pas trompé, Rusty n'allait pas se sentir très bien dans les heures à venir.

CHAPITRE VII

— Je souhaite voir Ruth Tordjman, s'enquit Bolan au réceptionniste de l'hôtel.

Il était persuadé que Jessica Jones était descendue au Ramada Inn sous son nom patronymique pour protéger son anonymat, et il ne s'était pas trompé.

— Suite 521, indiqua le réceptionniste dans un sourire parfaitement mis au point en dix ans de carrière. Vous désirez voir cette personne ? Cela me paraît peu raisonnable, au vu de l'heure qu'il est.

Il y avait plus que de la désapprobation dans sa voix. Une pendule au-dessus de sa tête indiquait près de 2 heures du matin.

— Pourtant, je souhaite la voir. Maintenant. J'arrive de loin pour ça.

En même temps qu'il finissait sa phrase, il déposait sur le comptoir un billet de cinquante dollars.

— Qui dois-je annoncer ?

— Bertie Reynolds. Dites-lui que je viens de New York. Starline Productions.

— Un instant.

Tandis que l'employé en uniforme s'emparait d'un téléphone, l'Exécuteur parcourut le hall du regard. C'était un établissement de grand standing pour clients fortunés, richement décoré mais avec le plus parfait mauvais goût. Deux hommes et une femme prenaient un verre dans un espace aménagé en petit salon au fond de la vaste salle, près d'un bar en acajou derrière lequel un serveur désœuvré faisait semblant de nettoyer les verres.

Avant de se présenter à la réception, le Guerrier avait rapidement exploré l'extérieur de l'hôtel, noté l'entrée de service ainsi que l'accès au parking souterrain et les éventuels points faibles du lieu. Apparemment, il n'y en avait aucun. Sur le parking extérieur, un vigile montait la garde dans une petite cabine vitrée et il en avait aperçu un autre faisant une ronde, accompagné de deux dobermans.

Le réceptionniste toussota.

— Je suis désolé, monsieur, mais Mme Tordjman n'accepte pas de vous recevoir. Elle suggère que vous preniez contact avec son agent à une heure plus correcte.

Bolan prit un air désolé.

— J'attendrai donc demain. Vous avez une chambre libre ?

Considérant l'élégant costume d'alpaga que portait son interlocuteur et se souvenant des cinquante dollars, l'autre parut se déridier.

— Pour cette nuit ?

— De préférence, sourit Bolan.

L'employé consulta un registre et releva la tête.

— La 382. C'est un single avec salle de bains.

— O.K. Va pour la 382.

— C'est au troisième étage. Quatre-vingts dollars payables d'avance. Vous prendrez un petit déjeuner ?

— Oui. Café noir, bacon et pain grillé.

— Ça fera quinze dollars de plus.

Bolan sortit deux billets de cinquante dollars qu'il déposa sur le comptoir, en échange de la clé.

— Vous avez des bagages ?

— Juste ça, fit-il en montrant l'attaché-case qu'il tenait à la main.

— Le service commence à 8 heures du matin. Heu, monsieur Reynolds...

— Oui ?

— Je suppose que... enfin, il se pourrait que vous ne puissiez voir Jessica Jo... je veux dire Mme Tordjman, demain matin.

— Ah ! Et pourquoi donc ? demanda l'Exécuteur en sortant ostensiblement un nouveau billet de cinquante dollars qu'il déposa sur les autres.

— Elle a demandé à être réveillée à 5 heures du matin. Un hélicoptère viendra la prendre sur le parking de l'hôtel.

— Merci, mon vieux. Je crois que je ne vais pas dormir beaucoup. Faites-moi réveiller aussi à 5 heures, et laissez tomber le petit déjeuner.

— Ce sera comme vous voulez, monsieur Reynolds. Puis-je vous conseiller, si vous ne changez pas d'avis, d'éviter de l'aborder avant sa sortie de l'établissement ?

— Ne vous en faites pas, je ne vais pas me ruer sur elle. Je suis en affaire avec ses agents.

— L'approcher n'est jamais facile, sourit l'employé. Son garde du corps n'a pas l'air commode.

Bolan lui renvoya brièvement son sourire et gagna l'ascenseur. Il monta au troisième étage, alla ouvrir la chambre 382 qu'il inspecta d'un coup d'œil, balança sur le lit l'attaché-case et ressortit pour se lancer dans l'escalier jusqu'au cinquième.

La 521 se trouvait au bout d'un couloir désert et feutré, le numéro figurant sur le chambranle de la porte en chiffres dorés. Il y frappa quelques coups secs et attendit. Au moins dix secondes s'écoulèrent avant qu'un bruit de cliquetis indique qu'on manipulait la serrure, puis le battant s'entrouvrit prudemment, laissant entrevoir un homme costaud en bras de chemise. La bretelle d'un holster pendait à son épaule et la crosse d'un automatique était visible sur son côté gauche.

— Qu'est-ce que c'est ? grogna le gars, l'air pas content du tout.

— Il faut que je la voie tout de suite, ça urge. Mon nom est Bertie Reynolds.

— Ah ouais ? C'est vous qui êtes venu l'emmerder tout à l'heure ? Vous ne comprenez pas qu'elle ne veut pas vous recevoir ? C'est vraiment pas une heure pour demander des autographes !

Le gros con avait réellement l'air de se foutre de sa gueule.

— C'est moi, oui. Mais je vous répète que c'est urgent, répondit l'Exécuteur, gardant un calme méritoire.

Le porte-flingue eut un rictus dédaigneux et cracha avec une hargne soudaine :

— Dégage, connard ! Va te payer une pute ! Fous la paix à...

Il n'eut pas le temps d'en rajouter. La porte lui heurta violemment la tête sous une brutale poussée et il partit en arrière dans un petit cri de goret. Repoussant un peu plus le battant, Bolan le cueillit d'un coup de coude à la gorge puis doubla d'un monumental direct à la mâchoire qui l'étendit pour le compte. Deux garrots de Nylon suffirent pour lui immobiliser les poignets et les chevilles et une bande d'adhésif médical lui cloua le bec.

Le Guerrier le traîna ensuite au fond du couloir d'entrée et referma soigneusement la porte.

Une lumière tamisée éclairait les lieux, lui permettant de s'orienter ensuite dans un couloir moqueté, tandis qu'une voix féminine se faisait entendre :

— Qu'est-ce que c'était, Bobby ? Encore ce type ?

Une lumière s'alluma au fond du couloir, visible par le cadre d'une porte.

— Viens te recoucher, Bobby, on a encore du temps avant de partir.

Voilà qui éclaircissait les relations de Jessica Jones avec son garde du corps.

— Oh ! Tu viens ?

Il s'avança carrément dans la chambre et s'arrêta à deux mètres du lit où elle était étendue, nue, les jambes croisées et la mine furieuse.

Harold Brognola ne s'était pas trompé dans la description qu'il en avait faite à l'Exécuteur. La fille, d'évidence, avait été retravaillée par des spécialistes en esthétique. Ses seins trop gonflés et trop fermes ne pouvaient être l'œuvre de la nature, et des traces rondes et rosâtres sur les cuisses et les hanches témoignaient d'une récente séance de liposuccion.

En le voyant, elle eut un brusque sursaut et ses yeux s'agrandirent. Un silence s'installa, plein de tension. Puis elle se redressa, eut un vilain rictus et cracha comme un serpent :

— Qu'est-ce que c'est que cette merde ? Qu'est-ce que vous foutez dans ma chambre ?

Bolan lui renvoya d'un ton volontairement vulgaire :

— C'est Rusty qui va être heureux quand il apprendra que tu t'envoies en l'air avec un de ses petits gars.

— Allez-vous faire foutre, pauvre con ! J'ai pas de comptes à vous rendre.

— À moi, non, mais à lui si. Habille-toi.

Elle le défia du regard.

— Et si j'ai pas envie ? Vous avez un problème de libido, ou quoi ?

— Habille-toi ou il va t'arriver des ennuis, répéta le Guerrier d'une voix désagréable. Je suis pas venu de Manhattan pour regarder une pute à poil.

Après un coup d'œil mauvais sur l'intrus, elle se leva nerveusement pour attraper une chemise qu'elle enfila en maugréant. Puis elle piocha une cigarette dans un paquet posé sur la table de chevet et fit claquer un briquet en or.

— Bon, et maintenant ? lança-t-elle. À quoi joue-t-on ?

Elle n'avait plus rien de la Jessica angélique et pleine de charme que les spectateurs avaient l'habitude de voir dans ses films. Ses yeux jetaient des éclairs et ses mâchoires étaient résolument serrées.

Sans aucun maquillage, Ruth Tordjman donnait l'apparence de ce qu'elle était réellement : une arriviste prête à tout et à n'importe quoi pour réussir. Ses lèvres minces, sans artifice pour les rendre pulpeuses, restaient serrées dans un rictus haineux. Tout dans son apparence et son attitude révélait une vulgarité profondément ancrée.

— On ne joue pas, lui dit Bolan. Les amis de Manhattan veulent que tu te retires du circuit.

— Quoi ? siffla-t-elle.

— Tu remets ta petite culotte et ton sous-tif, et tu te casses. C'est pas assez clair ?

Il écarta un pan de sa veste et laissa voir la crosse du Beretta. Le regard de la fille se riva un instant dessus, comme celui d'une vipère, puis elle baissa les yeux en tirant avidement sur sa cigarette.

— Je comprends rien à ce que vous dites, renvoya-t-elle d'un ton déjà plus hésitant.

Mack Bolan prit son air de dur, genre mafieux de base, pour enchaîner :

— T'as pourtant intérêt à piger, Ruth. On n'en a pas spécialement après toi, mais, si tu déconnes, il t'arrivera un sale turbin.

— Mais pourquoi ? s'exclama-t-elle.

— Mes amis sont en compte avec Rusty. Il ne respecte pas ses engagements.

— Et alors, qu'est-ce que j'ai à voir dans ses affaires ?

Bolan, à cet instant, sentit qu'il pouvait lancer une carte, pour voir, comme on dit au poker.

— Ne joue pas les naïves, nous sommes au courant au sujet de tes amis juifs. Ils doivent absolument s'écarter de la combine, s'ils ne veulent pas la guerre.

Elle baissa les yeux et se mordilla les lèvres. Bolan comprit qu'il venait de marquer un point. Il bluffait, mais se doutait qu'il n'était pas tombé loin de la vérité.

Hochant la tête, elle rétorqua :

— Je vois ce que vous voulez dire, mais c'est pas ce que vous croyez. Ceux avec qui il est en affaires sont au courant, y a pas d'embrouilles.

— À New York, on se fout des arrangements locaux, ma belle. C'est l'Organisation qui compte avant tout et qui décide. Alors, tu vas te tirer sur la pointe des pieds et passer le message à ceux de la *Cashera Nostra*. On ne veut plus d'eux dans cette combine. Le deal est rompu. Tu as pigé ?

— Et si je vous dis que j'en ai rien à cirer de vos salades ?

— Ce serait très mauvais pour toi. Tu as le choix : disparais avant qu'ils viennent te chercher avec l'hélico, ou tu auras du mouron à te faire pour ta carrière.

Ruth Tordjman resta de longues secondes silencieuse, réfléchissant, la bouche crispée, le regard bas. Puis elle se cambra et demanda abruptement :

— Qui vous envoie ?

— Je te l'ai déjà dit : les patrons de *Cosa Nostra*, les big boss de Manhattan. Ils veulent que Genny, Paul et Tony lâchent le gros Rusty et remettent la situation d'équerre.

— Bertie je ne sais pas trop quoi, c'est votre vrai nom ?

— Tu poses trop de questions. Cela ne te regarde pas et tu ferais aussi bien de m'oublier dès que j'aurai tourné le dos. Si tu me revois, ce sera très mauvais pour toi...

— Merde ! Vous débarquez en pleine nuit dans ma chambre pour me dire que je dois déguerpir, je ne sais même pas qui vous êtes exactement, et vous voulez que je vous dise : O.K., ça va, je me casse. Y a pas d'erreur ?

— Y a pas d'erreur, c'est exactement ça et tu es sans doute moins conne que tu en as l'air.

Jessica faillit s'étouffer devant l'insulte.

— Salaud ! Et d'abord, qu'est-ce que vous insinuez au sujet de mes amis juifs ?

Bolan reprit de la distance, son bluff risquait de pas tenir la route très longtemps devant une teigneuse de cet acabit :

— Vous le savez bien, Ruth, je n'ai pas le temps d'en discuter plus longtemps. Vous croyez peut-être qu'il est possible de se payer notre tête aussi facilement ? Nous sommes au courant de ce qui se passe au Texas, et de la façon dont on veut nous baiser. On sait aussi ce que vos amis pensent de nous, les Ritals.

— Je ne pense rien. Tout ce qui compte pour moi, c'est ma carrière.

Le Guerrier éclata de rire, dans l'espoir de la déstabiliser.

— Dans quoi, le cinéma ou les marchés de dupes ?

Haussant les épaules, elle demanda, après un court silence :

— Je peux aller me rafraîchir ?

— Si vous voulez, mais ne vous approchez pas de votre gorille.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

— Juste le nez un peu écrasé, le reste pourra encore servir.

L'air plus furieuse que dépitée, elle écrasa sa cigarette dans un cendrier de cristal et se leva pour se diriger vers la salle de bains. Bolan attendit qu'elle eût verrouillé la porte sur elle, puis alla fouiller un petit sac à main posé sur une table, trouva tout de suite ce qu'il cherchait, un téléphone portable allumé en mode réception. Sortant un petit scanner de sa poche, il le plaça contre l'appareil et attendit que celui-ci émette une impulsion de localisation destinée au réémetteur régional. Quinze secondes plus tard, la fréquence codée fut enregistrée dans la mémoire du scanner.

Par précaution, il colla aussi un minuscule retransmetteur électronique à sensor sous le poste téléphonique de la chambre, puis quitta silencieusement les lieux. Le garde du corps était en train de reprendre connaissance dans l'entrée. Il arc-boutait son grand corps pour tenter de se remettre debout en grognant.

— Te fatigue pas, lui dit Bolan, ta copine va venir te libérer dans quelques minutes, don Juan.

Repasant la porte d'entrée qu'il referma consciencieusement, il franchit rapidement le couloir feutré, gagna le troisième étage et alla récupérer l'attaché-case dans la chambre 382.

En bas, le réceptionniste n'était plus le même. Il n'accorda qu'un regard de routine à Bolan lorsque ce dernier traversa le hall vers la grande porte vitrée à tambour.

Une Ford qu'il avait louée à l'aéroport l'attendait un peu à l'écart. Il s'y installa et ouvrit l'attaché-case, allumant aussitôt le récepteur UHF qu'il contenait et le connecta au scanner. Son attente ne fut pas longue : moins de deux minutes plus tard la voix hystérique de Jessica Jones se faisait entendre dans le petit haut-parleur.

CHAPITRE VIII

— Abie ? C'est toi, Abie ?

— Bien sûr, c'est moi, Ruth, pourquoi tu hurles comme ça ? fit une voix à l'accent oriental prononcé.

— Il vient de se passer un truc, je n'aime pas ça du tout. Tu étais au courant au sujet de ce type ?

— Quel type ? Je ne comprends rien à ton histoire. Tu ne pourrais pas commencer par le début ?

— J'espère que tu ne me racontes pas d'histoires. Un grand fumier vient de se pointer dans ma suite après avoir assommé Bobby. Il m'a dit qu'il venait de Manhattan.

— Quoi ?

— Il paraît que les Latinos veulent que vous laissiez tomber les affaires en cours. Je voudrais bien que tu me dises ce qui se passe.

Il y eut un grand silence au bout du fil avant que son interlocuteur parvienne à retrouver sa voix.

— Je pige pas.

— Moi non plus. Pourquoi ont-ils envoyé ce type ici ? Enfin, bon Dieu ! Tu as bien quelque chose à me dire ?

— Tu es sûre que...

— Oui ! Crois-moi, j'ai pas rêvé. Ce mec plaisantait pas du tout. C'est un dur, et drôlement sûr de lui. Qu'est-ce qui se passe avec Rusty ?

— Rien. Tout baigne.

— Alors quoi ? Joue pas à l'idiot, Abie, j'ai le droit de savoir ce qui ne tourne pas rond.

Un soupir passa dans l'appareil.

— Eh bien, disons qu'il y a eu quelque tirage concernant la répartition du bénéf. Tony et ses deux potes prétendent qu'on n'a pas à revendiquer une part, sous prétexte qu'ils nous fileront le matériel gratos. Mais ça n'a rien à voir avec ton gus !

— Et puis ?

— On y a réfléchi, ce ne serait pas logique. Alors, on s'est arrangé avec quelqu'un.

— Qui ? Rusty ?

— Heu, oui... Qui t'a parlé de ça ?

— Ce type. Tu vois que tu me racontes des cracs. Il m'a laissé entendre qu'à New York ils sont au courant de tout.

— C'est ennuyeux, mais je ne vois rien de dramatique. Dans quelques jours, tout sera terminé.

— Et mon film, Abie, tu penses à mon film ?

— Ça n'a rien à voir.

— Tu parles ! Si ces types de New York se font baiser, tu t'imagines qu'ils vont rester les bras croisés ? Ils auront vite fait de s'en prendre à qui tu sais, et c'est la production qui devra payer l'arnaque. Merde ! C'est toute ma carrière qui est en jeu...

— Ne dis pas n'importe quoi, Ruth. Cette histoire de film, c'est un plus, il n'en était pas question au début de cette affaire, alors ne viens pas m'emmerder avec ça.

— C'est toi qui dis n'importe quoi, Abie ! D'accord, j'ai accepté de m'introduire dans le circuit de ces mecs pour favoriser vos affaires avec eux. J'ai pas trop mal réussi, tu crois pas ? Et en même temps, je me suis arrangée pour faire ma motte de beurre.

— Ouais. Avec notre fric !

— Le fric de plusieurs banques, grâce à Rusty.

— C'est pareil. Mets-toi bien ça dans la tête, Ruth. Ce que tu as pu gratter, c'est grâce à nous, alors n'essaie pas maintenant de te tirer des pattes sous le prétexte que tu pourrais y perdre quelque chose qui n'était pas prévu.

— Donc, tu te fous complètement que je me retrouve comme une conne. Tu voudrais peut-être que je laisse tomber ? C'est bizarre, tu parles comme ce salaud qui a débarqué chez moi tout à l'heure.

— Écoute bien, Ruth, je m'en balance de ton cinéma à la con. Y a des choses beaucoup plus importantes. Ce que tu as gratté, comme tu dis, tu l'as obtenu avec ton cul, rien d'autre !

— Espèce de sale fumier !

— Tu peux m'insulter, ça ne changera rien. Dis-toi que tu ne représentes qu'un simple pion pour nous. Tu sais comment on appelle notre organisation ?

— La *Cashera Nos*...

— La ferme ! clama le type dans le téléphone. Prononce jamais ces mots. Je voulais simplement te dire que nous sommes aussi puissants que les autres, si tu comprends de quoi je te parle.

— Dois-je comprendre que tu me menaces ?

— Prends ça comme tu veux, mais fais gaffe à ton cul.

— Ah, bravo !

— Ouais, c'est comme ça.

— Si tu m'avais parlé de cette façon au début, jamais je n'aurais marché dans vos combines de merde.

— Et où en serais-tu maintenant, pauvre pétasse ? Tu tournerais du porno avec des petits seins ridicules et ta cellulite...

Un bruit sec retentit dans le haut-parleur, puis ce fut le silence. La fille avait raccroché, plus que probablement dans une rage folle. L'Exécuteur se demanda un instant qui pouvait être Abie. Quelques mois plus tôt, il avait entendu parler d'un certain Abie Katz, un requin de la mafia juive qui avait des accointances avec les services secrets de

Tel-Aviv. S'agissait-il du même personnage ?

Mais le silence fut de courte durée. Bientôt, la voix de Jessica Jones retentit de nouveau :

— Dave ? C'est Ruth.

— Ah ! Ma petite caille, tu ne dors pas ? N'oublie pas qu'on part très tôt ce matin.

Bolan reconnut la voix à la voix aiguë et éraillée de David « Rusty » Rothman. Il y eut un soupir excédé avant que la fille enchaîne d'un ton cassant :

— Écoute, Dave, rien ne va plus. Tu peux me faire prendre maintenant ?

— Qu'est-ce qui ne va plus, ma poulette ?

— J'ai eu de la visite. Un mec qui prétend que je dois quitter la région à cause d'un... disons, un désaccord entre toi et les types de New York.

— Hein ?

— Il a dit que, sans ça, il y aurait de la casse.

Il y eut un juron sur la ligne.

— Qui est ce mec ? cracha Rothman.

— J'en sais rien. Je crois que son prénom c'est Bertie. Attends, je me renseigne... Bobby, comment s'appelle ce type ?

Une voix éloignée de l'appareil se fit entendre :

— Rinald ou Reynolds, je crois. Ouais, Bertie Reynolds...

— Tu as entendu ? reprit Jessica Jones dans l'appareil.

— Ouais, renvoya Rothman d'un ton coincé. Bobby est avec toi ?

— Bien sûr. Tu m'as bien recommandé de me faire accompagner par Bobby, hein, Doudou ?

— M'appelle pas comme ça, Ruth ! Qu'est-ce qu'il fout dans ta chambre ?

— Il vient juste de monter. Rassure-toi, il a une chambre en bas. Tu sais, heureusement qu'il était avec moi hier soir à cette réception, pour empêcher tous ces emmerdeurs de me serrer de près.

— Ouais, bon... Bouge pas, Ruth, je t'envoie l'hélico.

— Quand ?

— Dans un quart d'heure, au max, sois prête.

— Écoute, ce mec m'a foutu le blues. Je ne voudrais pas être la cause d'ennuis pour toi et tes affaires, Dave. Si tu le veux, je laisse tout tomber. Pour que tu n'aies pas d'emmerde.

— Il n'y aura pas d'ennuis, conclut Rothman avant de raccrocher.

L'Exécuteur laissa le radio-scanner en veille, mais il n'y eut plus aucune communication jusqu'à ce qu'un bourdonnement de gros insecte se fasse entendre dans la nuit, une douzaine de minutes plus tard. Un hélicoptère déboucha soudain dans la zone éclairée, un Augusta à turbine qui produisit un vacarme d'enfer en se posant sur

l'aire réservée, au fond du parking.

Le gros mafioso de la *Cashera Nostra* n'avait pas traîné. Sans doute avait-il en permanence un pilote à sa disposition pour les cas d'urgence, ainsi que des passe-droits pour pouvoir faire atterrir l'engin en pleine nuit à quelques dizaines de mètres d'un hôtel de grand standing. Rusty avait sûrement le bras très long sur son terrain de jeu pour se permettre de telles fantaisies.

Il fallait croire aussi que l'appel téléphonique de sa protégée lui causait bien des tracas. Était-elle son talon d'Achille ou se servait-il d'elle pour mettre de l'huile dans les engrenages ? Sans doute les deux, songea Bolan en observant la vedette sortir du Ramada Inn accompagnée de son chien de garde.

Il attendit qu'ils soient tous deux installés dans l'hélico, regarda l'appareil s'éloigner et se fondre dans la nuit, puis lança le moteur de la Ford.

Il espérait que le coup de pied qu'il venait de donner dans la fourmilière allait provoquer quelques remous au sein de la racaille mafieuse installée au Texas. Intoxiquer et diviser l'adversaire était une technique qu'il maniait fréquemment avant de lancer un blitz. Presque chaque fois, il en avait retiré un bénéfice, sachant très bien que l'effet ne pouvait durer longtemps. Mais l'Exécuteur n'allait pas tarder à lancer son offensive. Il l'avait dit à Brognola, ce serait une guerre totale, un blitz à outrance dans lequel il n'y aurait pas de place pour les atermoiements.

Tout de suite après, il lui faudrait se retirer et disparaître, sous peine de se heurter aux troupes fédérales qui allaient débarquer dans le périmètre sensible.

Le Guerrier ne voulait surtout pas avoir à rendre le feu aux forces de l'ordre qu'il considérait comme des soldats du même bord que lui. Mais il n'était pas question de se laisser coincer, car les flics, eux, avaient des consignes à son sujet. Il était toujours considéré comme le criminel le plus recherché dans le pays et, bien qu'il soit son ami, Hal Brognola ne pourrait pas le sauver s'il se faisait prendre vivant. Ce serait un événement extraordinaire et un procès médiatique de grande envergure qui passionnerait les foules, mais cela n'arriverait jamais, car le Guerrier, lorsque l'heure serait venue, mourrait l'arme à la main.

D'un côté, il y avait la mafia, de l'autre les flics. C'était un jeu à la con dont Bolan, pourtant, avait l'habitude. À Waco, s'il jouait bien, il devait s'en tirer sans trop de casse. S'il jouait bien, oui, et si son gros bluff avait l'effet escompté.

CHAPITRE IX

David Rothman était nerveux comme une puce, ce qui n'allait guère avec son allure de mastodonte plein de mauvaise graisse. Assis dans un fauteuil du salon, Genny Corallo le regardait d'un air désapprobateur.

Ils se planquaient dans une grande maison louée pour une petite fortune, près de Duncanville, à l'est de Fort Worth.

— T'énerve pas, Dusty, c'est rien qu'une maldonne qui va s'arranger vite fait.

— Je voudrais bien. M'appelle pas Rusty, tu veux ?

— Tout le monde t'appelle Rusty. Ça te chagrine ?

— J'aime pas ça, c'est tout. Pourquoi ce mec de la *Commissione* à Manhattan ne rappelle-t-il pas ?

— Y a pas trois minutes que je lui ai fait passer le message, faut pas s'exciter.

Le téléphone sonna sur un meuble. Rothman se rua sur l'appareil qu'il plaqua contre l'oreille.

— Oui, j'écoute. C'est, heu, Johnny ?

— Non, c'est pas Johnny, entendit-il dans l'appareil.

La voix était basse et inquiète.

— Qui est-ce, alors ?

— Ça n'a pas d'importance. Gennaro est là ?

— Heu, oui.

— Passez-le-moi.

Il tendit le combiné à Corallo qui se leva pour prendre l'appel. D'autorité, Rothman appuya sur le bouton de l'ampli pour suivre la conversation.

— Ouais, je vous écoute. Qui est à l'appareil ?

— Disons que je suis le porte-parole de quelques-uns de tes amis, Genny. Appelle-moi Frank, si tu veux.

— O.K., Frank. Qu'est-ce que tu as à me dire ?

— Rusty est à l'écoute ?

— Oui. Tu veux que je m'isole ?

— Pas la peine, il peut entendre. Le torchon brûle d'un certain côté, ici. Je ne peux pas te citer de noms au téléphone, mais tu devrais comprendre de qui il s'agit, je veux parler de ceux qui n'étaient pas très partants au départ pour conclure cette affaire avec la mafia juive. Tu comprends ?

Rothman étouffa un juron et son visage flasque s'empourpra.

— Je comprends, oui. Tu disais que le torchon brûle...

— Ils veulent que toi et les deux autres vous lâchiez Rusty ainsi que ses amis. Ils pensent qu'il y a une grosse arnaque et qu'ils ne

toucheront pas le paquet comme prévu. Dis-moi qu'ils se trompent...

— Eh ben, oui, bien sûr, ils se gourent complètement. Ce business est clair pour tout le monde.

— C'est pas exactement ce qu'ils disent entre eux. Le bol, c'est qu'on a quelqu'un à nous chez eux, c'est comme ça qu'on est au courant de leurs bavardages. Ils ont l'intention de t'envoyer du monde pour te faire passer le message, quelques gus avec lesquels on ne peut pas causer amicalement. Tu piges ?

— Je vois. Je crois bien qu'il s'est déjà passé quelque chose comme ça ici.

— Il y a eu un contact ?

— Par la bande, oui.

— Merde ! Ils n'ont pas traîné. Comment ça s'est passé ?

Corallo ricana.

— Rien ne s'est passé, il y a juste eu un échange d'amabilité, si tu vois ce que je veux dire.

— Fais gaffe, Genny, tu peux être sûr qu'ils ne vont pas en rester là. Prends tes dispositions.

— C'est ce que je suis en train de faire.

— Peut-être aussi que tu devrais conseiller à Rusty de mettre la fille de côté pour éviter la casse.

— Il t'écoute, Frank.

— Juste le temps que cette affaire soit conclue. Et qu'il se tienne éloigné lui aussi.

— Ce serait pas normal, c'est lui qui a établi la plupart des contacts.

— On pense surtout à ses potes, c'est ça qui ennuie tout le monde.

— Ça veut dire quoi, tout le monde ?

— D'abord, ceux qui n'étaient pas chauds au début. De notre côté, on serait aussi plus rassuré si on était certain que les gars de la *Cashera* ne se rempliront pas les poches à notre détriment. Personne ne souhaite ça, Genny. Toi non plus, hein ?

— Évidemment.

— Et ce serait con qu'il y ait de grosses emmerdes à cause d'eux. Faut pas oublier d'où viennent les investissements.

— J'oublie rien.

— Heu, dis-moi, tu as contacté quelqu'un ici, depuis que tu as eu cette... visite ?

— Disons que j'attends une réponse de quelqu'un.

— Johnny ?

— Ouais, pourquoi ?

— Fais attention avec lui, il va chercher à t'endormir.

— Je suis pas né de la dernière pluie, Frank.

— Je sais. Nous te faisons confiance pour que tout se passe bien.

— Dis-leur que tout baigne, qu'ils se fassent pas de soucis.

— D'accord. Si tu as le moindre problème, appelle-moi. Tu notes ?

— Oui, vas-y.

Corallo griffonna un numéro de téléphone portable sur un carnet près du téléphone.

— C'est bon, dit-il ensuite. Mais il n'y aura sûrement pas de problème.

— On espère. On te fait confiance, Genny.

Un déclic lui indiqua que le correspondant avait raccroché. Il reposa le combiné, mais aussitôt l'appareil se remit à carillonner.

— Oui ! lança-t-il sèchement.

— Gennaro ?

— C'est bien moi.

— On m'a dit de te rappeler à ce numéro.

— Ça me fait plaisir de t'entendre, Johnny. Tu vas sans doute pouvoir m'expliquer ce qui se passe.

— Au sujet de quoi ?

— Pourquoi est-ce qu'on nous envoie du monde ici ?

— Qui t'envoie du monde ?

— Merde ! On va pas finasser, hein ? Vous autres, vous avez les foies qu'on vous repasse, ou quoi ?

— Je comprends rien à ce que tu me dis.

— Je me doutais que tu allais me dire ça. Écoute... Dis aux gens de New York qu'ils se tiennent tranquilles et nous foutent la paix. Dis leur aussi qu'on ne se fera pas baiser par les mecs de Tel-Aviv, on contrôle tout à fait la situation. Je veux pas qu'on revienne là-dessus.

— Attends voir, Genny. Pourquoi tu me parles de ça ?

— Tu me demandes pourquoi ? s'exclama Corallo.

— Est-ce qu'il se serait passé quelque chose dont nous ne serions pas au courant ?

— Putain ! Y a pas de cactus. J't'ai pas appelé pour te dire que ça allait bien ou mal, mais pour te demander pourquoi il y a une connerie d'embrouille qui semble venir de votre côté.

— Il n'y a aucune embrouille, Genny. On a fait notre boulot et on vous laisse faire le vôtre. Mais à t'entendre, j'ai l'impression que tout ne se passe pas aussi bien que tu le dis.

— Enfin, merde ! Si tout le monde se tire dans les pattes, on va tout simplement foirer l'affaire. Je voudrais bien que les choses soient claires entre nous !

— Dis donc, elles n'ont pas l'air d'être aussi claires que ça, les choses. Pourquoi tu t'excites, t'as des démangeaisons ?

— Parle-le-moi autrement, tu veux ! Ici, tout le monde a travaillé dur pour monter ce business, et t'as pas intérêt à le prendre de haut.

— Tu déconnes, Genny, tu déconnes, grinça la voix dans le

téléphone. Tu oublies que c'est la *Commissione* qui a lancé cette affaire sur le plan international, et que c'est nous qui avons obtenu les accords avec la putain d'administration pour la couverture de l'opération. On dirait que tu as la mémoire courte.

— Ben voyons ! Et nous, pendant ce temps, on s'est branlé les couilles, peut-être !

— C'est pas la question. Je veux simplement te faire remarquer que tout le monde a été d'accord pour partager les responsabilités et les bénéfices de l'opération. Y a pas d'erreur là-dessus. Et s'il arrive que quelqu'un marche pas comme il faut, c'est à nous, ici, à New York, de prendre des décisions pour le remettre dans l'alignement. On ne permettra pas que...

— C'est ça, ouais, on va...

— Laisse-moi finir, Genny ! Ce qui devient clair, c'est que tu as un problème sur les bras, y a aucun doute, surtout après ce que tu viens de me raconter. Alors je te dis : bouge pas, on va prendre ça en main. Reste tranquille, t'as compris ?

— Nous y voilà ! Et puis quoi encore ? Je vais te dire, Johnny, quand j'entends ça, j'ai envie de dégueuler. Alors, ouvre bien grand tes oreilles. Envoie-nous encore quelqu'un et on saura comment l'accueillir. Tes équipes de bras-cassés nous font pas peur, mets-toi bien ça dans la cervelle et ne me dis surtout plus ce que j'ai à faire ici. Ciao !

Raccrochant rageusement, Corallo poussa ensuite un grognement et considéra le gros Rothman qui s'était statufié à côté de lui.

— T'as bien fait de lui river son clou, lui dit ce dernier. Mais tu as peut-être été un peu loin.

— Tu crois ça ? Si j'avais un doute, maintenant, je suis convaincu. Au fait, où est, heu, Jessica ?

— Au premier étage, elle a été un peu secouée par ce qui s'est passé à l'hôtel.

Corallo poussa un énorme soupir.

— Tu sais, Dave... Ne va rien t'imaginer, mais je suis d'accord avec Paul et Tony à ce sujet. Elle risque de nous foirer dans les pattes. Après tout, c'est qu'une nana.

— C'est ma vedette ! corrigea sèchement le gros financier véreux.

— Bien sûr. Je sais ce que tu as investi sur elle, et tu voudrais pas qu'il lui arrive des bricoles. Je crois que tu sais pas vraiment de quoi ces mecs de New York sont capables.

Rothman se mit à tourner en rond dans le salon, paraissant réfléchir intensément. Un gros pli adipeux lui barrait le front.

— Bon, lâcha-t-il finalement. Je vais la mettre au vert pour quelque temps. En avion, L.A. n'est pas bien loin.

— Je crois qu'il est trop tard pour l'envoyer à Los Angeles.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que s'ils se mettent dans la tête de la retrouver, ils y arriveront, même si tu l'envoies en Alaska. Ça me gêne de te dire ça, mais c'est ton point faible, Dave.

— C'est mon investissement.

— Comparé au business en cours, c'est rien qu'une goutte d'eau. Fais-moi confiance, bon Dieu ! Je suis ton ami.

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— Emmène-la comme prévu avec toi, c'est encore là que personne ne viendra y toucher. Mais colle-là au frais dans une piaule et, surtout, dis-lui qu'elle ne montre pas le bout de son nez. Je m'occupe de convaincre Tony et Paul.

— Tu as peut-être raison.

— J'ai sûrement raison ! Autre chose... Arrange-toi pour qu'elle ne puisse pas passer un coup de fil à ses potes des services secrets et de la *Cashera*. Elle t'a dit qu'elle bossait plus avec eux, mais elle a gardé des contacts. Ça, je le sais.

— Je suis au courant aussi. Mais ça nous a bien aidés, non ?

— Le temps n'est plus aux préliminaires, Dave. Maintenant, faut faire avec la situation, on n'a pas le droit de rater une marche. Et tu sais quoi ?

Rothman prit un air dubitatif.

— Qu'est-ce qu'il y a, Genny ?

— Je suis pas très loin de me demander si ces gus de Tel-Aviv n'essaieraient pas de nous endofter au finish.

— Tant que je serai là, ils n'essaieront pas, tu peux me croire. Tu connais mes relations avec la Knesset...

— Au point où nous en sommes, c'est pas vraiment une assurance. Il y a plus d'un milliard de dollars qui vont bientôt tomber dans notre cagnotte. Pour moi, ça veut dire qu'il faut se méfier de tout le monde, et surtout de ces Youps.

— De ces quoi ? grinça Rothman.

— Heu, excuse-moi, Dave, je voulais pas te blesser. On nous appelle bien les Ritals ou les macaroni, y a pas de quoi se fâcher. Bien. T'es d'accord au sujet de ta... vedette ?

— Ça marche comme ça, mais je veux pas qu'un connard de porte-flingue s'en approche. C'est moi qui m'en occupe.

— On n'a pas beaucoup de temps devant nous.

Rusty acquiesça silencieusement et se dirigea vers le hall d'entrée. Corallo l'entendit crier dans le couloir.

— Tu es prête ? Faut qu'on y aille, ma poulette.

Corallo soupira. Le con ! pensa-t-il. Heureusement que tout allait bientôt rentrer dans l'ordre. Encore quelques jours à subir ça. Ensuite, le pactole serait encaissé, le gros Rusty et sa pute pourraient aller faire

leurs cabrioles à Hollywood et monter toutes les merdes qu'ils voudraient : un remake de *Ma sorcière bien-aimée*, ou... Et il éclata de rire à l'idée de Rusty jouant Rhett Butler dans une nouvelle version d'*Autant en emporte le vent*.

CHAPITRE X

De retour sur le petit terrain d'aviation, l'Exécuteur avait déchargé le TACOM du C-130 avec l'aide de l'ami Jack. Dans le module technique, le scanner débitait doucement :

— ... Oui. Tu veux que je m'isole ?

— Pas la peine, il peut entendre. Le torchon brûle d'un certain côté, ici. Je ne peux pas te citer de noms au téléphone, mais tu devrais comprendre de qui il s'agit, je veux parler de ceux qui n'étaient pas très partants au départ pour conclure cette affaire avec la mafia juive...

Mack Bolan écoutait sa propre voix donnant la réplique à Genny Corallo. Faisant défiler la bande à grande vitesse, il se cala sur la fin de la conversation :

— ... C'est bon. Mais il n'y aura sûrement pas de problème, disait Corallo.

— On espère. On te fait confiance, Genny.

Tout de suite après, il y eut un second dialogue téléphonique. C'était encore Corallo avec un certain Johnny. L'Exécuteur avait pu « pomper » le coup de fil passé quelques secondes après qu'il eut raccroché. Le numéro de Duncanville provenait de la mémoire électronique du portable pris à Allioti.

— ... On m'a dit de te rappeler à ce numéro.

— Ça me fait plaisir de t'entendre, Johnny. Tu vas sans doute pouvoir m'expliquer ce qui se passe.

— Au sujet de quoi ?

— Pourquoi est-ce qu'on nous envoie du monde ici ?

— Qui t'envoie du monde ?

— Merde ! On va pas finasser, hein ? Vous autres, vous avez les foies qu'on vous repasse, ou quoi ?

Il consacra toute son attention à l'écoute de la conversation, repassa une partie de la fin, puis éteignit l'appareil. « C'est une affaire qui marche », se dit-il dans une grimace ironique.

À côté de lui, Grimaldi eut un petit rire.

— C'est pas croyable ! s'esclaffa-t-il. Comment fais-tu pour blouser ces mecs aussi facilement ?

— Je les connais bien, répliqua Bolan. Je connais parfaitement leurs méthodes, leurs manies, leur vocabulaire et leur boulimie du fric. C'est pas très difficile. Le but de la manœuvre est de les inquiéter suffisamment pour qu'ils n'aient pas le temps de réfléchir à l'essentiel. Quand tu sèmes le doute entre plusieurs familles de *Cosa Nostra* et que tu les emmêles avec ceux de la *Cashera*, là, tu es presque sûr qu'ils vont commencer à s'entre-tuer. Ils font le boulot à ta place, quoi.

Ensuite, il ne reste plus qu'à achever le travail et à s'attaquer au gros gibier... Si les managers sont nerveux, la troupe le sera aussi et tous ces gars auront la gâchette facile.

— Pour l'instant, ça a l'air de marcher.

— Profitons-en, l'effet ne durera pas longtemps, ils finiront par piger la manœuvre. Ils sont parano mais pas stupides. Tu as refait le plein du Bell ?

— À ras bord. Avec le réservoir supplémentaire, il peut tenir cinq heures en l'air. Je fais une mise en route ?

— Non, tu restes ici en renfort, je pars dans cinq minutes avec le TACOM. Je devrais être sur place dans moins d'une heure.

— Ça fait au moins du 120 km/h.

— À peu près. On restera en liaison permanente. Le cas échéant, tu devrais pouvoir me rejoindre en une vingtaine de minutes avec le ventilateur ?

— C'est très faisable.

Bolan envisageait d'arriver à Lake Limestone un peu avant 7 heures du matin. Ça lui laisserait le temps d'observer les lieux à l'aide des caméras longue-portée de son gros véhicule de combat.

Le TACOM pouvait rouler bien plus vite que 120 km/h. Troisième version du char de guerre de l'Exécuteur, l'énorme GMC était capable de performances dignes des engins de la NASA, comme de rouler à plus de 80km/h en parcours tout-terrain tout en tirant des obus ou des roquettes sur un objectif situé à plus de deux kilomètres. Un stabilisateur anti-roulis, anti-tangage, compensant en souplesse les cahots.

En plus de nombreuses possibilités offensives et défensives, l'engin était techniquement équipé pour faire face à toutes les situations que l'on rencontre habituellement dans un combat. Un système de visée laser couplé à un ordinateur de tir permettait d'atteindre une cible en mouvement avec un maximum de précision et d'efficacité et, côté transmissions, le TACOM recelait dans ses flancs un matériel comparable à celui équipant une navette spatiale. Le tout avait coûté à Bolan la bagatelle de 750 000 dollars, une partie de ses fonds de guerre prélevés à la mafia lors de ses blitz répétés.

En quelques minutes, après avoir vérifié sa réserve d'armes et de munitions, il fut fin prêt et commença à faire rouler le lourd véhicule en direction du sud-ouest, sur la départementale longeant le petit aérodrome.

* *

*

— C'est toi, Tony ? demanda Paul La Barbera dans son portable.

En bout de ligne, Langella émit une sorte de hennissement qui se voulait peut-être un signe de connivence.

— Comment ça se passe avec le gros sac et sa vedette bidon ?

— Genny vient de me dire que ça a pas été coton, mais tout s'arrange.

— C'est-à-dire ?

— Il est parti pour le lac avec sa pouffiasse. Il est d'accord pour l'obliger à planquer son cul pendant qu'on négociera avec tous ces mecs.

— Ça aurait peut-être été mieux de s'en occuper avant.

— J crois pas. J'en ai discuté avec Genny, les copains du sac à merde savent où il est. Ce serait con qu'ils rameutent les fédéraux du côté de Fort Worth.

— Quelle est la différence ?

— Il leur a passé un coup de fil juste avant d'embarquer dans son hélico, donc on est tranquille pendant quelques jours. Fallait l'endormir, lui et ses grosses relations de New York.

— Heu, je croyais qu'on avait décidé de la façon de se passer de lui. Il y aurait du nouveau ?

— Oui et non, répondit La Barbera. Nous sommes toujours d'accord pour lui régler son affaire mais on a des informations en provenance de Manhattan.

— Tu veux parler de cette histoire de gus qu'on nous aurait expédié ici ?

— C'est ça, oui.

— Genny m'en a parlé. Il m'a dit que Rusty était dans tous ses états.

Polo ricana.

— Ouais, il paraît. Il a eu deux conversations avec des gars de Manhattan. Les *capi* veulent qu'on mette les gus de la *Cashera Nostra* sur la touche.

— T'es sûr de ça ?

— J crois qu'il y a pas d'erreur. Il a d'abord eu un appel d'un certain Frank, pour nous mettre en garde contre, heu, comment dire, une opposition entre les familles de la côte Est et celles du Pacifique. C'est du moins ce que Genny a compris.

— Ce Frank, c'est qui ?

— Ça pourrait être n'importe qui. Il a dit qu'il était le porte-parole de nos amis.

— Je connais un Frank, à Manhattan. Frank Cassiopea, il est le *consigliere* de Vito.

— Vito Langella, ton cousin ?

— Ouais.

— C'est vrai qu'il a toujours été de notre côté... Tout de suite après, Genny a eu un autre appel de Johnny. Tu vois de qui il s'agit ?

— Très bien, oui. Ce sale con a toujours voulu mettre son nez dans nos affaires. Et il est le bras droit de Parizzi.

— Je te le fais pas dire. Si on se fout Parizzi à dos, c'est très, très mauvais pour nous. Et j'ai l'impression que Genny a eu quelques mots avec ce Johnny au téléphone. Ça pourrait être ennuyeux, mais je pense qu'on devrait tirer parti de ça.

— Qu'est-ce que tu as en tête, Tony ?

— À mon avis, on devrait clarifier la situation une bonne fois pour toutes.

— Est-ce que je dois comprendre que...

— Oui. Tu m'as très bien compris. Le moment est venu. Une fois tous ces mecs liquidés, ceux de Manhattan ne viendront plus nous emmerder. Ça fera une part en plus pour la *Commissione* et une part en plus pour nous. Et tout le monde sera content.

— On parle bien de Rusty et de ses troupes ?

— Évidemment. Et on commence par le gros porc.

— Et sa putasse ?

— Elle aussi. Mais avant, ce serait bon d'avoir un brin de conversation avec elle pour qu'elle nous parle de ses potes. On aurait intérêt à s'occuper d'eux aussi, et fissa !

La Barbera partit d'un gros éclat de rire.

— Qu'est-ce qui te fait marrer ?

— Je pense à ce gros sac à merde qui se voyait déjà producteur de cinoche.

Il prit une voix de fausset pour parodier Rothman :

— J'vous présente ma vedette ! C'est moi qui l'ai découverte, vous savez. J'voudrais bien me la faire, mais je sais plus comment on fait pour bander... C'te connard, même le Viagra ne lui fait pas lever la queue !

Tony le doucha brusquement :

— Te secoue pas trop la brioche, Polo. Ça va être à toi de le faire.

— Pourquoi moi ?

— C'est ta partie, non ?

— Je veux bien m'occuper de la pétasse, y a pas de problème.

— Dis, t'as pas l'intention de te débiter, hein ?

— Je plaisantais, Tony, je plaisantais.

Tony, lui, n'avait pas le ton de quelqu'un enclin à la plaisanterie.

— À ta place, je ne perdrais pas de temps, Polo. Plus tôt ce sera fait, mieux ce sera pour nous. Faudra débayer les ordures avant l'arrivée de nos acheteurs. Il faut que le terrain soit parfaitement

clean.

— T'inquiète pas. Un quart de milliard en plus, ça file des ailes. Et toi, tu pars quand ?

— Il va me falloir une petite demi-heure pour régler les derniers préparatifs.

— Tu veux que je passe te prendre avec l'hélico ?

— Non, démarre maintenant, moi je viendrai avec ma caisse. Mais tu peux prendre Genny en passant, il est encore dans la baraque de Rusty.

— O.K.

— Surtout ne préviens personne là-bas de ce que tu prépares. Tu donneras les consignes à tes gars en arrivant.

— Évidemment. Tu as quelque chose à faire dire à la grosse gonfle avant que je m'en occupe ?

Tony s'esclaffa :

— Dis-lui qu'on va baiser sa vedette et qu'elle va adorer.

— Il va en crever de rage.

— Pas seulement de rage. Tu connais la routine, hein, Polo !

— Ouais, ouais, te frappe pas, j'ai déjà commandé la benne à ordures.

CHAPITRE XI

L'Exécuteur arriva à pied d'œuvre alors que l'aube nimbait la région de lueurs grisâtres. Il arrêta le TACOM à bonne distance de Lake Limestone, sur une petite proéminence de terrain qui le plaçait légèrement en surplomb par rapport à son objectif. Une mesure par télémétrie lui indiqua avec précision la distance qui l'en séparait : 3 250 mètres.

L'endroit était conforme à la description faite par Jack Grimaldi et à ce qu'il avait examiné sur les clichés de nuit aux infrarouges ; à cette différence qu'il y avait une certaine agitation dans la place que les photos ne montraient pas.

Il n'était pas encore 7 heures du matin, mais des hommes s'affairaient à des tâches diverses, des véhicules tout-terrain allaient et venaient, certains partant visiblement pour effectuer des rondes de surveillance relativement étendues, surtout dans la zone boisée en bordure du lac.

Deux hélicoptères se trouvaient en stationnement à quelque distance des premiers bâtiments, deux Augusta dont les grandes pales retombaient mollement, et dont les moteurs étaient probablement encore chauds.

Le « camp », à proprement parler, s'étendait sur trois ou quatre hectares non clôturés, mais des hommes se tenaient bien au-delà de cette limite virtuelle, montant visiblement la garde. Certains effectuaient des rondes de routine, tous armés et équipés de talkies-walkies.

Des nuages sombres se traînaient à basse altitude, annonciateurs de pluie, mais, pour l'instant, la visibilité horizontale demeurait excellente. L'Exécuteur avait mis en batterie une caméra électronique longue portée et effectué un zoom pour un balayage panoramique des lieux. Il voulait se faire une idée très précise sur les moyens de défense mis en place par la mafia, estimer le plus possible la capacité de réaction adverse et mettre au point son approche ainsi que des cheminements de repli.

À distance, en utilisant le fantastique pouvoir de destruction de son char de guerre, il aurait pu anéantir en quelques minutes ces installations et éliminer la vermine qui y grouillait. Quelques fusées bien dirigées et il n'aurait plus subsisté que des décombres fumantes. Mais Bolan ignorait si des civils ne se tenaient pas parmi les *amici* qui occupaient ces installations incroyables. Il se pouvait que des « clients » délégués par des gouvernements étrangers soient déjà arrivés sur place. Il n'avait pour l'instant aucun moyen d'avoir une certitude à ce sujet et ne voulait surtout pas d'un tir à l'aveuglette,

même si ces types venaient conclure des affaires ténébreuses avec *Cosa Nostra*. Ce n'étaient que des sortes de représentants, vraisemblablement accompagnés d'experts ou de techniciens venus pour vérifier la validité de la marchandise proposée et qui n'avaient peut-être pas la moindre idée de la grosse magouille.

Il fallait donc qu'il aille au contact pour s'en assurer. Mais, d'abord, il devait préparer méticuleusement son action, sachant très bien que toutes sortes d'impondérables pouvaient surgir à n'importe quel moment lorsqu'il se lancerait en avant. Aussi le Guerrier solitaire tenait-il à minimiser le plus possible cette prise de risque.

Contrairement à ce que croyaient certains mafiosi qui n'avaient jamais eu directement affaire à l'Exécuteur, celui-ci ne fonçait jamais tête baissée contre l'ennemi, ne comptait jamais uniquement sur sa force de frappe ou sur son entraînement au combat. Il ne minimisait pas non plus la capacité de réaction de ses adversaires, ne les sous-estimait surtout pas. Invariablement, il tentait de prévoir de quelle façon ceux-ci riposteraient, de quel délai il pouvait bénéficier avant que les troupes de *soldati* s'organisent une fois les premiers moments de panique passés. L'objectif n'était pas seulement de détruire l'ennemi, mais aussi d'en sortir vivant.

Visiblement, ceux qui étaient chargés de la sécurité du camp avaient reçu des consignes précises. Chacun d'eux vaquait à des tâches déterminées. Bolan comprit qu'il y avait un dispositif établi sur trois niveaux de sécurité. Le plus large était constitué par plusieurs véhicules tout-terrain qui sillonnaient les alentours, chacun occupé par quatre hommes dont les visages fermés et graves en disaient long sur leurs qualités de soldats. Il s'agissait de tueurs, des gars aux ordres, bien entraînés à détecter les anomalies et à utiliser leurs armes.

Ceux qui effectuaient des rondes à pied étaient du même calibre, à n'en pas douter. Ils constituaient le niveau de surveillance intermédiaire. Tous prenaient leurs rôles très au sérieux, n'hésitant pas à dévier de leur tracé pour aller inspecter des zones pouvant être suspectes. Régulièrement, ils faisaient des comptes-rendus dans leurs radios portatives, repartaient, croisaient leur cheminement avec méthode et constance.

Et, enfin, des observateurs occupaient divers postes à l'intérieur du camp, des types munis de jumelles qui scrutaient régulièrement les alentours, installés à mi-hauteur de pylônes supportant les antennes paraboliques ou sur les toits de deux camions en stationnement placés en situation stratégique.

Le Guerrier était rarement tombé sur une organisation aussi impénétrable. De ce qu'il pouvait englober, il fit une première estimation des effectifs mafieux. Une trentaine de flingueurs, pour le moins. Tous, visiblement, étaient tendus comme s'ils avaient reçu des

directives spéciales en vue d'une situation qui n'avait plus rien à voir avec la routine.

C'était ce qu'avait espéré l'Exécuteur en bousculant quelque peu les *amici* à Fort Worth. Lorsque le moment serait venu, il voulait les voir sauter sur leurs flingues, mus par de subites et irréversibles poussées d'adrénaline, foncer comme des bêtes sauvages animées à la fois par la hargne et la trouille de ne pas voir d'où viennent les coups.

Il devait y avoir des troupes, aussi, à l'intérieur des bâtiments, tenues en réserve et prêtes à apporter un renfort aux autres. C'était classique. Traversant un espace d'une trentaine de mètres entre deux bâtiments, un homme lançait des appels en direction d'un petit groupe sur un parking de terre battue. Bolan l'identifia comme étant Paul La Barbera, l'un des meneurs de la grosse combine texane, dont Allioti lui avait parlé avant qu'il lui loge une balle dans la tête.

D'après ce que le Guerrier avait appris, La Barbera était plus spécialement chargé de la sécurité des affaires locales et avait la mainmise sur les bandes de racketteurs, de cogneurs et de gangsters de tous crins de la région.

Un homme petit et trapu, au mufle proéminent, quitta un véhicule à l'arrêt et fit un signe à La Barbera. Bolan mit également un nom sur ce visage d'animal : Genny Corallo, le *capo* en titre au Texas, l'un des trois fils d'Antonio Corallo qui avait été à la tête de la *Commissione* dans les années 80, avant d'être arrêté et condamné à mort. Genny Corallo, malgré la rusticité de son aspect physique, avait un esprit des plus vifs, apte à tordre des situations dans le sens qui lui était le plus favorable, à retourner d'éventuels opposants et à faire éliminer tous ceux qui pouvaient représenter un quelconque danger pour lui.

Derrière La Barbera, un type grand et sec, à l'allure d'oiseau de proie, arrivait en pressant le pas. Celui-là, d'après la description faite à Bolan par Herman « Gadget », était vraisemblablement Tony Langella, un cousin de Vito Langella, un important *capo* du grand conseil mafieux siégeant à New York.

À eux trois, ils représentaient ce que *Cosa Nostra* faisait de mieux en matière de criminalité à grande échelle. Ils étaient d'une avidité incontestable, particulièrement efficaces pour mener à bien les opérations les plus tordues, et savaient comment éviter les dangers représentés par le FBI dont ils semblaient se jouer depuis longtemps. C'étaient de dangereux rapaces qu'il ne fallait surtout pas mésestimer.

À côté de Corallo, un géant promenait un regard neutre sur le petit groupe qui venait de se former. Ses pommettes saillantes et ses yeux profondément enfoncés dans les orbites témoignaient de ses origines slaves. Il se nommait Douchko Krakovitch mais tout le monde l'appelait Krako. Cent vingt kilos d'os et de muscles. C'était le garde du corps personnel de Corallo. Son front était bas mais il n'était pas

stupide, suffisamment intelligent, en tout cas, pour piger une situation à risque au quart de tour et agir avec une rapidité stupéfiante.

Un panoramique supplémentaire sur les bâtiments qui s'alignaient au premier plan permit à l'Exécuteur de distinguer des silhouettes derrière de larges fenêtres, quelques visages qu'il n'avait jamais vus. Mais rien qui ressemblât à David « Rusty » Rothman. Le gros magouilleur de la *Cashera Nostra* demeurait invisible. Il n'était pourtant pas difficile de le reconnaître, avec ses cent cinquante kilos de tissus adipeux, sa tignasse rouquine et ses yeux bleu pâle sans cesse en mouvement. Peut-être se terrait-il quelque part pour ne pas se mélanger à la faune des *soldati*, se réservant d'apparaître pour recevoir les « acheteurs » venus au rendez-vous. Peut-être aussi ces types de la mafia latino-américaine avaient-ils décidé de le mettre sur la touche, par prudence et pour récupérer une part du marché juteux.

Poursuivant son observation, Bolan crut apercevoir durant une fraction de seconde une silhouette féminine derrière une fenêtre d'un bâtiment en préfabriqué. Il n'en fut pas certain, la vision avait été trop fugace. Se pouvait-il que ce soit Ruth Tordjman ? Si tel était le cas, ça ne signifiait pas grand-chose de bon pour elle. Après la conversation que Bolan avait échangée avec Genny Corallo en se faisant passer pour un *consigliere* de New York, puis celle qu'il avait surprise entre le même Corallo et un certain Johnny qui, lui, appartenait vraiment au Grand Conseil mafieux, ce n'était pas logique. Les types de *Cosa Nostra* ne mélangent pas les affaires avec ce qu'ils appellent communément la fesse.

Mais peut-être l'intox opérée par l'Exécuteur avait-elle porté ses fruits au-delà de ce qu'il espérait. Les *amici* avaient-ils résolu de coller la fille dans un placard pour satisfaire leurs copains de New York ? Si cela s'avérait, ça ne représentait rien de bien agréable, non plus, pour Rusty.

Diminuant un peu le rapprochement de l'image, Bolan examina encore le camp dans son ensemble, les cinq grands chalets de bois vernis dont trois étaient bâtis sur deux niveaux bénéficiaient apparemment de tout le confort souhaitable.

L'extrémité d'une sorte de pipe-line plongeait dans l'eau du lac, l'autre s'enfonçant dans le sol cent mètres plus loin, dans l'axe de ce qui pouvait être une petite station de filtrage. À l'opposé, il y avait un bâtiment en dur d'où partaient les câbles figurant sur les photos faites durant la nuit. C'était bien une mini-centrale électrique capable d'alimenter tout le camp et ses installations techniques en courant stabilisé. Près de pylônes supportant les antennes, d'autres câbles gainés sortaient du sol, reliés aux paraboles. Ça n'avait rien d'un bricolage fait à la hâte. C'était du sérieux.

Un instant, Bolan eut un doute. Se pouvait-il que la mafia ait

monté tout ce cirque dans le seul but de recevoir des « clients » ? Etait-ce uniquement pour opérer en toute sécurité leurs ténébreuses affaires ? S'il avait correctement estimé la situation, cela signifiait que des sommes énormes étaient en jeu, en provenance d'un peu partout dans le monde. Des centaines de millions de dollars, pourquoi pas des milliards. Un coup sans précédent. Si tel était bien le cas, les rapaces de *Cosa Nostra* pouvaient avoir effectivement investi des capitaux relativement importants dans le seul but de ces négociations secrètes. Ils pouvaient également avoir envisagé d'amortir le coût de l'opération en laissant par la suite les installations fonctionner comme un centre régional de téléphonie et de télématique, faisant ainsi feu de tout bois.

Malheureusement pour eux, vu ce qu'il en resterait après le passage du Guerrier, ils auraient bien du mal à recycler leur belle installation.

D'ailleurs peu importait l'utilisation ultérieure de cet agencement technique. L'Exécuteur avait l'intention de mettre le feu aux poudres avant l'arrivée des poules aux œufs d'or de la mafia. L'ennemi était là, sous ses yeux, et il n'allait pas le laisser s'évaporer dans la nature...

CHAPITRE XII

Le Guerrier passa encore un quart d'heure à observer les rives du lac ainsi que la forêt qui l'encerclait sur près d'un demi-périmètre. Les arbres poussaient très près de l'eau, mais il y avait par endroits de petites plages, des bandes sablonneuses de huit à dix mètres de largeur, et quelques criques formées par des proéminences calcaires. Curieusement, le terrain à peine vallonné sur des dizaines de kilomètres comportait le long du lac des sortes de falaises peu élevées, fissurées par endroits et comportant des orifices ressemblant à des entrées de cavernes ou à des couloirs naturels creusés par l'eau.

Le lac lui-même n'était pas immobile. Un léger courant déplaçait lentement des feuilles mortes et des branches cassées à sa surface. Le fait pouvait s'expliquer par l'apport de la rivière Navasota qui y déversait ses eaux.

Limestone Lake, d'une surface d'environ six kilomètres carrés, n'avait aucun déversoir, c'était une sorte de cul-de-sac hydraulique. Pourtant, son niveau d'eau était toujours constant quelle que soit la saison. Bolan pensait que le trop-plein s'écoulait à travers des galeries souterraines creusées naturellement dans le calcaire, comme c'était le cas de nombreux lacs dans cette région du Texas.

Mais ses préoccupations étaient ailleurs. Éteignant le système de repérage électronique, il passa dans le module habitable du TACOM pour s'équiper. Il hésita un court instant sur le choix de sa combinaison de combat. Une combinaison kaki aurait pu convenir pour se confondre dans la végétation, mais le temps s'assombrissait malgré la levée du jour. Il n'y aurait aucun rayon de soleil, que des nuages sombres et peut-être de la pluie d'un instant à l'autre. Sa combinaison noire était mieux adaptée. Il l'enfila, alla décrocher d'un râtelier d'armes son gros combiné de combat M-16/M-79, ainsi que l'énorme Automag Big Thunder qu'il glissa dans un étui de cuir contre sa hanche droite. Le fidèle Beretta prit naturellement sa place dans un holster sous son aisselle gauche.

Tout un assortiment de munitions vint compléter son équipement guerrier ainsi que quelques « gadgets » hyper-sophistiqués dus aux équipes du Black Warriors Ranch dirigées par l'ami Schwarz, puis il sortit d'un placard métallique un gros sac en toile épaisse contenant des charges explosives, des détonateurs à retard et à déclenchement par ondes radio, qu'il plaça près du M-16/M-79.

Il ne lui restait plus qu'à programmer l'ordinateur de tir du char de guerre pour un déclenchement à distance de roquettes dont il choisit soigneusement les cibles. Une pour chaque bungalow, trois autres pour les pylônes supportant les antennes et la grande coupole

de liaison satellitaire. Quatre autres encore, qu'il programma pour des impacts sur le parking et l'aire réservée aux hélicoptères.

Douze oiseaux de feu étaient maintenant prêts à jaillir de la tourelle de lancement dès qu'il presserait des touches numérotées pour leur mise à feu, et le camp des mafieux ne serait plus qu'un souvenir fumant.

Le réapprovisionnement de la tourelle était automatique et ne demandait que dix secondes pour chaque chargement de six missiles.

Enfin, il chargea le lourd sac de toile sur son dos et quitta le TACOM en activant les sécurités électroniques à l'aide d'une télécommande. Quiconque, à part l'Exécuteur, tenterait à présent de s'y introduire recevrait d'abord un avertissement sous forme d'une décharge électrique de 10.000 volts, et, si un deuxième intrus insistait, il serait purement et simplement éliminé par des tirs de grenades jaillies des flancs de l'énorme véhicule.

Lorsqu'il en fut éloigné de quelques centaines de mètres, Bolan se retourna un instant. Presque entièrement dissimulé derrière de hauts buissons, le char de guerre ne laissait voir que la tourelle des missiles ainsi qu'une antenne flexible et le périscope de visée. Depuis le camp mafieux, il était pratiquement indécélable.

En portée directe, la distance était d'un peu plus de trois kilomètres, mais Bolan dut marcher sur une distance de plus du double, effectuant un large demi-cercle pour aborder son objectif par l'est, s'enfonçant aussitôt sous le couvert de la forêt.

Dans le petit matin, l'air était humide et froid, presque poisseux. Il dut bientôt ralentir sa progression. À proximité du lac, le sol était saturé d'humidité, glissant par endroits et la plupart du temps recouvert d'un tapis d'aiguilles de pin dissimulant des trous et des racines. La marche était difficile et épuisante, mais le Guerrier avait connu des terrains plus terribles encore, et il soutint l'allure durant près d'une demi-heure puis s'arrêta à l'amorce d'une petite clairière.

Son équipement pesait très lourd sur son dos. Il souffla un instant, écoutant les bruits ambiants, le fourmillement de la forêt du à une multitude d'insectes et de petits animaux qui poursuivaient leur incessant labeur.

De l'autre côté de la clairière, un chemin s'enfonçait sous la frondaison des pins. Il y observa des traces de pneus, des traces récentes à n'en pas douter. D'après ce qu'il avait vu depuis le TACOM, ça n'avait rien de surprenant.

Reprenant sa marche forcée, il croisa une autre piste également marquée de traces laissées par des véhicules. Il entendit aussi un bruit de moteur en approche et se laissa tomber au sol sans un bruit pour éviter une équipe de surveillance effectuant sa ronde.

Le terrain commençait à devenir dangereux. S'il tombait nez à nez

avec des *amici*, il ne pourrait éviter une fusillade et, alors, adieu l'approche en sourdine. Il n'était plus question de marche forcée. Bolan ôta le gros sac de son dos et le dissimula derrière des broussailles, prenant des repères pour le retrouver sans difficulté. La forêt était quasiment identique en tout point, mais l'Exécuteur savait y évoluer et se créer des marques et des repères invisibles pour le commun des mortels. Il avait été formé au combat dans la jungle du Sud-Est asiatique et la forêt dans laquelle il progressait actuellement paraissait comparativement un terrain de jeu de pistes. Sa seule crainte était un engagement prématuré avec tous ces gars armés jusqu'aux dents qui sillonnaient le coin.

* *

*

Paul La Barbera referma la porte derrière lui et s'avança dans une grande pièce aménagée en salle de conférence.

Langella lui lança un regard interrogatif.

— Alors ?

— C'est fait, répondit Polo avec un sourire de hyène, faisant un geste de la main contre sa gorge. Je me suis occupé moi-même de la grosse gonfle.

— Et les autres ?

— On les a gentiment conduits dans la salle à manger pour leur offrir un petit déj' et...

Il ricana.

— Ça s'est passé tout tranquillement. Ils n'ont même pas eu le temps de comprendre.

Langella vit que l'autre avait une tache de sang encore tout frais sur le dos de la main. Dissimulant une grimace d'écœurement, il se tourna de côté et s'enquit encore :

— Genny t'a dit quelque chose au sujet de la pouffe ?

— Il va lui parler lui-même. Il dit qu'il va lui mettre le marché en main et voir si elle veut bien coopérer avant de passer aux choses sérieuses.

— Ce sera du temps perdu.

— Peut-être pas. Surtout quand elle verra la tête de Rusty.

— Tu viens de me dire que tu l'as...

Le mafieux pouffa de rire.

— J'ai dit, la tête. Pas le reste.

Pointant son pouce vers la porte, La Barbera ajouta d'un ton railleur :

— Elle est dans un sac, là dehors. Tu veux voir la tronche qu'il

fait, ce gros con ? Son dernier sourire ne manque pas de charme...

Langella n'en avait pas vraiment envie, non. Il eut un petit haut-le-corps et un rictus se dessina sur ses lèvres minces.

— Faudra passer un coup de torchon, répliqua-t-il pour se donner une contenance.

— T'inquiète, des gars s'en occupent déjà. Ce sera nickel quand on ouvrira les portes aux représentants de commerce de luxe. Tu veux vraiment pas voir la gueule de Rusty ?

— Fous-moi la paix avec ça ! grogna Langella. Y a des choses plus sérieuses à penser.

Son estomac émit un borborygme et il ajouta :

— On n'a toujours pas de nouvelles de la navette ?

Il voulait parler de l'hélico prévu pour amener les visiteurs sur place.

— Tu perds ton sang-froid, mec... C'est encore trop tôt. Ils n'arriveront pas avant 10 heures.

— Je vais quand même aux nouvelles, dit encore Langella en sortant un téléphone portable de sa poche.

— Hé, fais pas ça, Tony ! Tu sais ce que les techniciens ont dit.

— Merde, c'est vrai. Ça commence à me faire chier, cette histoire de black-out téléphonique.

— T'es pas le seul. Les gars ont pas été heureux quand on leur a piqué leurs appareils. Paraît que ça fait des interférences avec le système. Si tu veux balancer un coup de fil, fais-le du local technique.

Haussant les épaules, Langella souffla dans ses mains en un geste qui lui était habituel, puis quitta la pièce.

— T'énerve pas, lui lança Polo. Dans cinq jours, t'auras plus à te gêner.

Il cracha sur le dos de sa main et se mit à la frotter avec un kleenex pour faire disparaître la tache de sang.

Puis il alla ouvrir la porte, descendit deux marches et ouvrit le sac contenant la tête de David Rothman, la fixa avec un sourire hideux, envoya dessus un jet de salive et referma le sac.

— Va chier, connard ! proféra-t-il.

Les premières gouttes de pluie commencèrent à tomber sur le camp.

« Encore un peu de patience, et la plus grosse magouille de l'année serait terminée et en route pour les Bahamas », songea le pourri.

CHAPITRE XIII

Tapi entre les grands arbres, Bolan avait une vue imprenable sur l'arrière du camp mafieux. De ce côté, il découvrait ce qu'il n'avait pu observer depuis le TACOM, deux bungalows de plein-pied dont le plus proche était situé presque sur la rive du lac. Il y avait un petit ponton contre lequel on avait amarré une embarcation rapide équipée d'un moteur hors-bord. Le bateau servait peut-être occasionnellement pour effectuer des rondes de surveillance à la périphérie du lac.

Un groupe d'hommes était visible près du bâtiment le plus proche, des types en train de discuter ; eux aussi semblaient nerveux. Dans l'optique de ses jumelles, l'Exécuteur pouvait observer leurs visages tendus, leurs regards nerveux. Probablement une équipe de renfort, pour le cas où... Mais ils ne ressemblaient pas aux classiques voyous qui arpentent les rues des grandes villes, frimant et attendant des coups faciles. C'étaient manifestement des durs, des gars entraînés aux situations à risque. La Barbera et ses amis avaient dû soigneusement les choisir. Peut-être certains étaient-ils d'anciens militaires, voire des types formés dans les Spécial Forces. Il faudrait en tenir compte au moment de passer à l'action.

La pluie commença à tomber d'un coup, dura moins d'une minute et s'arrêta, comme un premier coup de semonce. Le plafond nuageux s'était abaissé à moins de cinq cents mètres, paraissant vouloir écraser les lieux de sa masse colossale, et la visibilité se réduisait de plus en plus.

Bolan en avait assez vu. Il se préparait à se replier pour rejoindre l'endroit où il avait laissé son barda, quand il entendit des glapissements ainsi qu'un cri strident qui ne pouvait avoir été poussé que par une femme.

Il se tint parfaitement immobile, les sens en alerte. Cela lui semblait provenir du chalet dans lequel il avait cru apercevoir une silhouette féminine, lors de sa première observation depuis le char de guerre.

Les hommes massés à proximité du ponton avaient eux aussi entendu les cris et se déplaçaient déjà pour tenter de voir ce qui se passait. Puis une grosse voix clama :

— Faites-la taire, cette connasse ! Merde...

Invisible depuis la position que Bolan occupait, quelqu'un donna aussitôt la réplique :

— Vous en faites pas, m'sieur Paul, on l'emmène au local technique.

Portés par la surface de l'eau, les sons se propageaient loin. Il y eut encore quelques cris stridents et ce fut tout. Bolan grimaça. Il ne

voyait pas qui d'autre que Ruth Tordjman aurait pu se trouver dans ce camp. La fille n'avait rien d'une sainte, bien sûr, ce n'était qu'une arriviste sans la moindre moralité, mais l'Exécuteur imaginait difficilement de l'abandonner à un sort qui deviendrait à coup sûr vite intolérable.

Il s'agissait d'un être humain entre les pattes des cannibales de la mafia. Il ne savait que trop ce que ceux-ci étaient capables de lui faire, soit pour l'obliger à parler, soit tout simplement pour rigoler un bon coup avant de l'éliminer. La suite des événements était sans équivoque pour Mack Bolan. Comment la situation en était-elle parvenue là ? La Barbera et sa bande s'étaient-ils déjà occupés du protecteur de la fille ? Oui, probablement. Mais cela n'avait pas d'importance. Rusty, lui, était un pourri absolu.

Tandis que l'attention générale se portait toujours dans la direction où il y avait eu des cris, Bolan aperçut un mouvement bizarre, à l'autre extrémité des lieux. Une silhouette furtive venait de se démasquer de l'angle d'un bungalow et franchissait rapidement une étendue dégagée en direction du parking ; une silhouette mince vêtue d'une combinaison kaki et coiffée d'une casquette qui ne laissait voir que la moitié du visage. Dans l'optique des jumelles, il la vit prendre place dans une jeep Renegade décapotée et s'affairer sur le tableau de bord. Un instant plus tard, la jeep démarra, roula d'abord doucement puis accéléra vers l'extrémité du camp. Quelques secondes plus tard, deux hommes se mirent à lancer des appels, désignant du bras la direction prise par le véhicule. Puis un 4 x 4 Dodge se mit en branle, se lançant sur les traces de la jeep qui disparut bientôt, absorbée par la forêt.

Le peu que Bolan avait vu de la silhouette évoquait pour lui un souvenir. Se pouvait-il que... Non, il aurait fallu un ahurissant concours de circonstances. Dubitatif, il envisagea d'appliquer sans délai l'un des trois plans d'attaque qu'il avait envisagés, d'abord une diversion à l'aide de quelques roquettes déclenchées à distance, ce qui sèmerait la pagaille dans une partie du camp tandis qu'il opérerait individuellement de l'autre côté. Ça pouvait lui permettre de tirer la fille Tordjman de la gueule du loup. En faisant ainsi, pourtant, il minimisait ses chances et ne bénéficierait que partiellement de l'effet de surprise.

Il pensa que Ruth Tordjman pouvait attendre un peu, qu'elle n'était pas dans l'immédiat en danger grave, les mafiosi ayant des questions autrement importantes à régler que de s'occuper d'une actrice au destin mal parti. Reculant entre les arbres, il s'enfonça dans la forêt et se mit à marcher rapidement. Il avait parcouru plusieurs centaines de mètres, quand son portable se mit à vibrer dans une poche de poitrine de sa combinaison. Sortant le petit appareil, il

regarda l'écran où venait de s'inscrire le numéro du correspondant. C'était Grimaldi. Il avait demandé au pilote de ne l'appeler qu'en cas d'urgence.

— Oui, souffla-t-il tout en s'accroupissant et surveillant les alentours.

— Je viens juste d'avoir Alice en ligne, Striker.

Alice était le nom de code de Harold Brognola à Washington. Une ultime mesure de prudence malgré l'inviolabilité du cryptage électronique.

— Il a eu du nouveau, il fallait que tu saches. Tu es sur place ?

— Oui. Qu'est-ce qui se passe ?

— La DIA a quelqu'un là-bas. Deux agents qui apparemment ont réussi à infiltrer le système.

Bolan jura sourdement.

— Quand a-t-il eu cette information ?

— C'est tout récent. Il jure qu'il n'était pas au courant auparavant. Les services secrets militaires voulaient régler l'affaire en douce, sans nous mettre dans le coup.

— Il t'en a dit un peu plus ?

— Il ne sait pas de qui il s'agit, il n'a obtenu aucune description de ces agents, mais il pense que l'un d'eux pourrait être quelqu'un de la DEA[1].

— Ça semble tordu.

— À priori, oui, mais ça recoupe un renseignement qu'il a eu voilà près d'un mois, au sujet d'un agent des anti-stups qui aurait mis le doigt sur une affaire de gros arrivage, du côté de Dallas et Fort Worth. J'en connais pas plus, Striker, Alice tente de son côté d'obtenir des informations complémentaires. Bref, il te fait dire d'ouvrir l'œil et de ne pas balancer toute la sauce sans avoir identifié les cibles.

— Je vois, grogna l'Exécuteur. Autre chose ?

— Pas pour l'instant.

— O.K. N'établis plus de contact avant que je t'appelle.

— Compris. Heu, ce serait peut-être bien que je me rapproche un peu avec le ventilateur ?

Bolan répliqua après un court instant d'hésitation :

— Entendu, mais ne t'approche pas trop. Pas plus de dix kilomètres.

— D'accord, Striker, je resterai hors de portée.

— Tu as vu Tommy ?

Il parlait du gardien du petit terrain d'aviation où Grimaldi avait posé le C-130.

— Non, y a pas un chat ici, c'est toujours le grand désert. Ça doit pas être un lève-tôt, le mec, vu le trafic sur son tarmac ! Bon, je vais décarrer.

— O.K. Ciao.

L'Exécuteur rempocha l'appareil, notant que des vrombissements de moteurs se faisaient entendre. Malgré l'épaisseur de la forêt qui atténuait les sons, il eut conscience qu'il s'agissait de plusieurs véhicules et que ceux-ci paraissaient venir dans sa direction.

Se tenant parfaitement immobile, il chercha à comprendre. Le mouvement de troupes avait-il un rapport avec le départ précipité de la jeep, auquel il avait assisté, ou les *amici* avaient-ils décelé sa propre présence à proximité ? Les deux hypothèses étaient plausibles. Il se demanda aussi si l'appel téléphonique qu'il venait de recevoir de Grimaldi pouvait être à l'origine d'une détection et d'un repérage. Pourquoi pas ? Avec tout l'appareillage technique dont bénéficiait la mafia dans le coin, ce n'était pas invraisemblable.

Forçant l'allure, il poursuivit sa progression au milieu des arbres, écoutant les ronflements de moteurs qui s'amplifiaient rapidement. Au moins deux véhicules roulaient à assez vive allure sur sa droite, probablement sur le chemin dont il avait vu l'amorce, près du lac. Et il y en avait un autre qui traçait sa route à plus grande distance, sur sa gauche. Ensuite, il perçut un autre bruit, le grondement moins sourd d'un moteur que l'on venait de lancer et qui devait correspondre à celui du bateau près du ponton.

L'affaire se présentait mal. D'un coup, l'effet de surprise prévu se désagrégeait et, pourtant, il ne lui semblait pas avoir commis d'erreur. À part, éventuellement, la communication téléphonique avec son portable.

Puis il entendit des cris, des appels, et plusieurs coups de feu retentirent. Mais ce n'était pas après lui qu'on en avait, aucun tireur n'était encore en vue. Alors quoi ? Les *soldati* de la mafia étaient-ils brusquement devenus fous ? Qui était la cible ?

Tous ses plans étaient à l'eau. Il ne pouvait prendre le risque de tirer sur des gus de l'Administration américaine et, en plus, il ne comprenait absolument rien à ce qui était en train de se passer !

Sans parler de la star déchue, perdue au milieu d'une guerre qu'elle n'avait sûrement pas prévue...

CHAPITRE XIV

Un talky-walky crépita dans la main de La Barbera, visiblement, les consignes de silence n'avaient plus cours :

— Rouge Deux à leader ! On pense avoir coincé le gibier, mais on a besoin d'un renfort.

— Vous pouvez pas vous démerder à vous tous ? rugit le chef mafioso, fou de rage.

— On n'est pas assez, on voit rien dans cette putain de merde de forêt !

— Où êtes-vous ?

— Presque au bout du chemin, au sud. Rouge Trois et Quatre bloquent l'extrémité, mais on craint un passage vers le nord.

— Ouais ! Bon, je vous envoie du renfort. Tâchez au moins de pas vous faire entuber !

— On fait tout ce qu'on peut.

— Faites encore plus !

La Barbera laissa passer trois secondes puis aboya dans le transceiver :

— T'as entendu, Buddy ?

— J'ai entendu, répliqua aussitôt une voix dans les aigus.

— Fais embarquer une dizaine d'hommes dans un Dodge, je veux qu'ils soient là-bas dans moins de deux minutes. Envoie aussi quelques gars avec le bateau.

— Qu'est-ce qu'on doit faire exactement, on ramène la cible ou on la bute ?

— Tu ramènes rien du tout, Buddy. On n'a pas le temps. Je veux que tout soit réglé dans moins de vingt minutes. Pigé ?

— O.K.

Au moment de couper, il ajouta :

— Fais gaffe, ne va pas arroser les autres.

— O.K., on y va.

La Barbera remit brutalement l'appareil à sa ceinture et se tourna vers Tony Langella qui se bouffait les ongles, assis d'une fesse sur le coin d'une table.

— C'est ça, les spécialistes que tu as ramassés ? grinça ce dernier.

— Oh ! Viens pas me faire des reproches. Tout ce que toi et Genny aviez à me proposer, c'étaient que branleurs de mouches. Et puis, c'est vrai que c'est pas évident de repérer quelque chose dans ces bois.

— C'était trop beau !

— Qu'est-ce qui était trop beau, Tony ?

— L'opération était trop bien partie pour que ça dure.

— Te fais pas trop de mouron, la place sera nette quand nos

visiteurs se ramèneront.

— J'voudrais bien.

— T'es défaitiste ?

— Non, sûrement pas, mais je sais voir la merde quand elle est là.

— Laisse-moi m'occuper du problème, on en reparlera après.

— Tu sais ce qui me fait mal aux seins, Polo ? C'est de savoir qu'on s'est fait espionner pendant plus d'un mois par une merde d'agent des anti-stups sans que personne ne s'en doute. Et le pire, c'est que ce business n'a rien à voir avec la came.

— Personne pouvait se douter, Tony. Personne, même pas toi...

— Qui a amené cette salope, hein ?

— Quelqu'un qui était en affaires avec Genny et le gros sac à merde qui a perdu la tête, un de ceux que j'ai fait liquider tout à l'heure.

— C'est ça que je voulais t'entendre dire, répliqua Langella. Alors pourquoi est-ce que cette petite connasse a pu passer à travers, hein, dis-moi ?

— J'en sais rien. Putain ! Est-ce que tu es en train d'essayer de me donner une leçon ? Je connais mon boulot et c'est sûrement pas toi qui vas me torcher la gueule, fous-toi bien ça dans la tête, Tony !

Langella haussa les épaules. Décollant sa fesse de la table, il se dirigea en silence vers la sortie et claqua la porte derrière lui.

Polo lâcha une bordée de jurons, décrocha de nouveau le talky-walky de sa ceinture et cracha :

— Où tu en es, Buddy ?

Une voix mêlée au ronflement d'un moteur en marche lui répondit aussitôt :

— On est sur le chemin le long du lac. Vous en faites pas, on va le coincer.

— T'as intérêt ! fulmina-t-il en balançant son énorme poing sur le plateau de la table.

Il se raidit subitement en entendant l'écho d'une rafale, dans le lointain. Il y eut ensuite plusieurs coups de feu rapprochés, puis une seconde rafale qui semblait tirée avec une arme différente. Il crut également entendre des cris et des vociférations, alla se coller à la fenêtre, comme s'il pouvait distinguer quelque chose à cette distance, surtout avec la pluie qui recommençait à tomber et limitait la visibilité à moins de vingt mètres.

Bolan avait eu le réflexe de se laisser glisser au sol en apercevant le groupe des quatre flingueurs qui venaient de surgir brusquement. Il les vit passer à cinq mètres de lui, apparaissant et disparaissant entre les troncs d'arbres et le feuillage. Le dernier soldat eut la très mauvaise idée de trébucher et de s'affaler dans l'humidité tout en crispant malencontreusement son doigt sur la détente du P.M. qu'il

tenait. Une rafale partit dans le feuillage alentour, blessant par la même occasion l'homme qui le précédait. Immédiatement, les deux autres s'arrêtèrent et pivotèrent, croyant à une attaque venue de l'arrière.

Pour la discrétion, c'était plutôt foutu. Se redressant à demi, Bolan faucha les deux tireurs d'une salve de .223 avec le M-16, arrosa dans la foulée le tireur malchanceux ainsi que son copain qu'il avait blessé. Le tout ne dura que trois secondes, le temps de vider un chargeur qu'il remplaça aussitôt.

Bientôt, il retrouva l'emplacement où il avait laissé son sac en toile étanche et le chargea sur son épaule, revenant carrément sur ses pas alors que la pluie se mettait à tomber avec force. La frondaison des arbres en atténuait la violence, mais ça ne pouvait qu'empirer.

À l'occasion d'une courte pause, il entendit des bruits de branches cassées, des appels étouffés. Cela provenait de son flanc gauche et, manifestement, il s'agissait d'une équipe supplémentaire lancée de ce côté pour lui couper la retraite.

Il dut incurver sa trajectoire, accepter temporairement d'être refoulé vers le lac. Marchant très vite sur plus de deux cents mètres, il déboucha sur un chemin boueux qui sinuait à travers les arbres, s'accroupit quelques secondes pour observer la nouvelle situation. Des appels, des bruits de branches cassées lui parvenaient d'un peu partout à la fois. Les chasseurs de scalps ne se gênaient plus à éviter d'être bruyants, ils étaient nombreux, maintenant. Ils se sentaient sûrs d'eux.

Il lui fallait absolument traverser le chemin de terre pour s'enfoncer à travers des taillis qu'il apercevait de l'autre côté et dans lesquels il avait des chances de faire perdre sa trace. Ce fut précisément au moment où il se redressait pour s'élancer que deux silhouettes armées débouchèrent au pas de course d'un tournant de la piste. Les deux mafiosi l'aperçurent avec un temps de retard et stoppèrent net.

Le Guerrier avait laissé pendre le combiné de combat sur sa poitrine, préférant utiliser le Beretta silencieux pour se dégager en sourdine. Avant même que les arrivants aient pu aligner leur tir, le flingue sinistre leur cracha deux pastilles de 9 mm qu'ils prirent chacun en pleine tête dans un bref éclaboussement pourpre. Pour assurer le coup, il doubla et attendit un instant, voulant s'assurer qu'il ne survenait pas une arrière garde. Mais les bruits qu'il percevait toujours étaient éloignés.

Il alla récupérer un talky-walky tombé à côté de l'un des deux cadavres et l'accrocha à son ceinturon avant de reprendre son chemin, se dirigeant vers les rives du lac pour rejoindre la position qu'il avait occupée auparavant. Revenir sur ses pas lui semblait être la meilleure tactique, d'autant plus que le camp était à présent dégarni d'une

bonne partie de ses effectifs. Arrivé à proximité, il pourrait reprendre son plan d'attaque initial, même s'il devait improviser quelque peu.

Comme par un caprice de la nature, la pluie cessait par à-coups, reprenant de plus belle un peu plus tard. Au bout de quelques centaines de mètres, il s'arrêta une nouvelle fois, tout près du bord du lac, se rendant compte que des véhicules arrivaient en nombre par des routes différentes, tandis que des glapissements retentissaient un peu partout. Devant lui, à une cinquantaine de mètres, il y avait une crique entourée de roches calcaires, et ce qui attira son regard fut un mouvement furtif dans cette direction. Lors d'une perte d'intensité de la tourmente, il vit une silhouette se glisser entre les feuillages, se dirigeant par petits bonds vers la crique. Le fuyard s'arrêta bientôt et se retourna pour observer ses arrières. Vu son comportement, ce n'était pas un soldat de la mafia.

Essuyant sommairement l'objectif de ses jumelles, Bolan les plaça devant ses yeux. La mise au point était automatique et une exclamation lui échappa aussitôt. Le visage qu'il apercevait en gros plan lui était connu. Malgré la casquette qui en dissimulait une partie, il était à présent sûr de ne pas se tromper. Bon Dieu ! Il savait désormais qui était l'agent de la DEA dont Grimaldi lui avait signalé la présence dans le camp mafieux. Et c'était très mal parti pour lui. Ce n'était pas le petit pistolet extra-plat qu'il apercevait dans les jumelles, tenu d'une main ferme, qui pouvait lui permettre de se tirer d'affaire.

Bolan ne pensa même pas aux conséquences que son intervention allait avoir sur son plan d'attaque. Il y avait tout près de lui une vie chère qu'il voulait sauver à tout prix, même s'il devait y laisser sa propre peau.

Engageant une grenade dans le M-79, il la largua aussitôt en direction d'un véhicule dont il entendait le ronflement à présent tout proche, en envoya une autre sur trois tueurs qui venaient d'apparaître près de la crique, poursuivit méthodiquement son pilonnage en faisant décrire au combiné de combat un arc de cercle afin de bloquer l'avancée ennemie. Il ne comptait pas toucher systématiquement ses objectifs, son intention était surtout d'opérer un tir de barrage pour décourager temporairement les soldats de la mafia.

Au bout de la huitième grenade, il cribla la forêt d'une multitude de petits projectiles de .223, consumma deux chargeurs dans un feu d'enfer et se mit ensuite à courir vers la crique tout en balançant encore quelques charges explosives pour couvrir sa rapide progression. Crochetant pour éviter des balles qui miaulèrent tout près de lui, il atteignit la petite falaise surplombant la crique, aperçut la silhouette qui le mit un instant en joue avec son pistolet et se laissa tomber à côté d'elle. L'arme dévia aussitôt, se réalignant dans l'axe où elle était pointée précédemment.

Le « gibier » de la mafia grinça un peu des dents, eut un sourire crispé.

— J'aurais dû penser que c'était toi, lâcha-t-elle d'une voix essoufflée.

Bolan lui tendit l'Automag, conseillant en même temps :

— Tiens-le à deux mains, ça secoue.

Lâchant une nouvelle rafale avec le M-16 par-dessus la petite falaise, il jaugea la situation. Ce n'était pas brillant. Des tueurs arrivaient de partout, convergeant vers leur position qui n'était rien d'autre qu'un cul-de-sac, un piège dans lequel ils avaient toutes les chances de rester pour de bon.

S'emparant de la radio prise à l'ennemi, il passa en émission :

— À toutes les équipes ! lança-t-il précipitamment. Faites gaffe, c'est une diversion, y a des gus qui débarquent par l'arrière !

Avec un temps de retard, quelqu'un répondit sur le même ton :

— Quels gus ? Qu'est-ce qui se passe ?

— T'as pas compris ? Merde ! On est en train de se faire baiser. Faites gaffe à vos culs !

— Ici Rouge Quatre ! Qui parle, et pourquoi on se ferait baiser ?

— Regarde derrière toi, Rouge quatre !

Une autre voix passa sur la fréquence :

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? Répondez, tous les Rouges !

— Ici Rouge Deux, on comprend pas nous non plus.

— De Rouge Trois à Leader... J'ai l'impression que ça se passe mal. On sait pas ce qu'il y a dans cette foutue forêt et on voit rien.

— Rouge Trois ! lâcha l'Exécuteur. Tu es en train de te faire coincer par la gauche. Dégage ! Dégage, bon Dieu !

Des coups de feu retentirent aussitôt, des cris de rage et de douleur, tandis qu'un chauffeur actionnait le klaxon de son véhicule pour une raison obscure. Peut-être appelait-il à l'aide ou s'était-il effondré sur son volant, touché par un projectile aveugle.

En quelques instants, Bolan avait réussi à semer la pagaille en jouant sur l'excitation des *amici* dont les nerfs devaient être tendus au paroxysme. D'après ce que comprenait le Guerrier, certains étaient même en train de se tirer dessus à l'aveuglette, croyant avoir affaire à des assaillants surgis dans leur dos. Mais il savait bien que le répit serait de courte durée.

Une observation brève de la crique lui prouva qu'ils étaient coincés. Il n'existait aucun cheminement qui pût leur permettre de quitter le piège, aucun abri naturel. La roche calcaire qui s'étendait sur moins de deux mètres de hauteur et délimitait un arc de cercle d'une quinzaine de mètres sur le plan horizontal ne possédait d'autre sortie que par le lac où le bruit grondant d'un moteur poussé à fond se faisait entendre. Le bateau, bien sûr. Toute retraite leur était coupée.

Il lui restait encore la possibilité d'utiliser les charges explosives de C-4 en les balançant autour de la crique pour fabriquer une ligne défensive. Il pourrait les faire péter à distance avec son déclencheur radio. Mais après ? Lancer le grand feu d'artifice depuis le char de guerre ferait un assez joli massacre. Malheureusement ils seraient parmi les victimes...

Le Guerrier fit un ultime examen de la crique à la découverte d'une de ces failles dans la paroi rocheuse qu'il avait repérées durant son inspection préliminaire, et trouva enfin ce qu'il cherchait, une grosse fêlure qui s'élargissait sous la surface de l'eau, comme l'entrée d'une caverne.

Mais c'est alors que l'embarcation déboucha d'un coup du rideau de pluie en un jaillissement d'eau. Dans un réflexe, l'Exécuteur fit pivoter le canon du M-16 dont il caressa la détente. Une dizaine de balles criblèrent la coque et il eut la satisfaction de voir deux des occupants se faire éjecter dans l'eau en battant des bras. Tout de suite après, le bateau vira court pour se mettre hors de portée, sous le rideau de pluie, et devint rapidement invisible. Mais il ne quitta pas les environs, décrivant un va-et-vient dans le but évident d'interdire un retrait par le lac.

Un court instant, l'Exécuteur se dit qu'ils pourraient peut-être s'éloigner en nageant le long de la rive, parcourir ainsi deux ou trois cents mètres, et reprendre pied au ras de la forêt. Mais il déchantait vite. La pluie cessa subitement, comme si quelqu'un avait coupé un gigantesque robinet. L'embarcation reparut à une cinquantaine de mètres, se rapprochant en oblique. Le Guerrier largua coup sur coup deux grenades dans cette direction, mais le pilote du bateau donna un brusque coup de volant et les projectiles explosèrent sous la surface de l'eau, à plus de cinq mètres de la petite vedette qui tangua durement tout en reprenant de la distance. Puis une nuée de projectiles s'abattit avec violence sur la crique, arrachant une multitude de fragments de roche friable, sifflant et miaulant dans une infernale cacophonie tout autour de Bolan et de sa compagne.

Après avoir tiré trois grenades fumigènes vers l'orée de la forêt, pour se donner quelques minutes de répit, le Guerrier lâcha le combiné de combat, s'avança jusqu'à la cuvette d'eau bordée par la roche, se laissa couler dans l'eau, faisant signe à la fille de l'attendre, et s'y enfonça profondément. L'inspection de la cavité lui prit une vingtaine de secondes avant qu'il remonte à la surface, faisant signe à la taupe de la DEA tout en passant le combiné en bandoulière sur sa poitrine et attrapant le sac aux explosifs. Après une courte hésitation, les yeux pleins d'étonnement, elle le suivit dans l'eau froide, plongeant à sa suite.

La faille observée en surface devenait carrément une ouverture béante à trois mètres de profondeur. Il s'y glissa, sentant que la fille s'accrochait à lui par son ceinturon, et ils nagèrent ainsi sur quelques mètres avant de remonter doucement, débouchant dans une sorte de

poche d'air obscure. Bolan passa une main dans son dos pour extraire du sac une torche étanche et en promena le faisceau autour de lui.

Ils étaient parvenus dans une petite caverne dont ils pouvaient toucher la paroi supérieure en tendant le bras.

— C'est pas le pied ! gargouilla sa complice d'occasion d'une voix enrouée. Je suppose que tu as une idée ?

Bolan nageait déjà vers une sorte de boyau qu'il venait d'éclairer, au fond de la grotte. La fille fit quelques brasses pour avancer elle aussi dans cette direction, toussant et crachant de l'eau. Quelques secondes plus tard, ils eurent la sensation qu'un léger courant s'établissait, comme si l'eau était aspirée vers les entrailles de la terre. Puis le boyau s'élargit, la paroi supérieure remonta et ils s'aperçurent qu'ils venaient de déboucher dans une caverne beaucoup plus grande dont une paroi devant eux était à peine éclairée par le faisceau de la torche.

Il sentait son amie tout contre lui, percevait sa respiration un peu courte.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

— Faudra bien. Tu sais où on va ?

Bolan n'en avait aucune idée. Il espérait simplement que l'orifice sombre qu'il entrevoyait tout au fond communiquait avec un autre boyau et qu'ils finiraient par trouver une sortie.

L'atmosphère était oppressante et ils n'entendaient autour d'eux que le clapotis de l'eau déplacée par leurs mouvements. Puis l'Exécuteur sentit sous ses pieds le fond de la nappe d'eau sombre. Il y avait une pente douce qui leur permit de progresser plus facilement jusqu'à l'amorce de l'étroite galerie souterraine dans laquelle ils s'enfoncèrent. Un instant plus tard, ils perçurent un crépitement continu, comme si de la grêle tombait quelque part devant eux, puis des explosions assourdies qui leur parvenaient à travers l'épaisseur de la roche. Là-haut, un enfer se déchaînait. La mafia sonnait l'hallali.

Profitant de l'arrêt de la pluie, une équipe de cinq hommes s'était embarquée dans un hélicoptère qui, à présent, survolait la crique. La portière latérale avait été repoussée et deux *soldati* inspectaient les lieux en contrebas, leurs armes pointées.

Douchko Krakovitch avait pris place dans l'appareil.

— Où sont passés ces fumiers ? cria-t-il pour dominer le vacarme de la turbine.

— Pour moi, ils se sont fait rectifier, dit le soldat assis à côté de lui et qui tenait un pistolet-mitrailleur.

— On verrait des cadavres.

— P't'être qu'ils se sont trissés en nageant.

— On les aurait découverts.

— Ils ont pu plonger...

— Tu parles ! Combien de temps tiendrais-tu sous l'eau, Gus ? Ça fait près d'une minute qu'on survole le coin.

— Quoi, qu'est-ce que tu dis ?

Le bruit des pales ne facilitait pas la conversation !

À une trentaine de mètres sous l'Agusta, la petite vedette décrivait des va-et-vient, longeant la rive pour tenter de repérer un quelconque mouvement, et des hommes s'approchaient prudemment de la crique dans une manœuvre d'encerclement.

Le transeiver pendu à la ceinture de Krakovitch se mit à cracher :

— Où en êtes-vous ? Tu m'entends, Krako ?

C'était Paul La Barbera.

— On est juste au-dessus de l'objectif, mais y a personne.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— C'est incompréhensible, à moins qu'ils se soient tirés avant qu'on arrive. Mais je vois pas par où ils auraient pu passer.

— Tu vois vraiment rien ?

— Négatif. Ou alors, ils se sont jetés à la baille. Ils ont peut-être des appareils pour respirer sous l'eau.

— Possible. Est-ce qu'on sait au moins combien ils étaient ?

— Deux, d'après ce qu'on nous a dit. La petite salope devait avoir un copain dans les environs.

— Balaie-moi tout ce coin, Krako. Je veux pas qu'il reste quoi que ce soit de vivant, t'entends ?

— Oui, bien compris, on va bombarder toute la zone.

— Laisse les équipes s'éloigner. Les Rouges, vous avez entendu ?

— O.K., on prend de la distance, répondit une autre voix dans la radio.

— Ouais, on dégage ! fit encore une autre.

— L'équipe du bateau, vous avez capté ?

— On est déjà hors zone, m'sieur Paul. Ils peuvent y aller !

— Perds pas de temps, Krako, pilonne-moi tout ce secteur !

La voix de La Barbera prit des intonations hystériques :

— Criblez-moi toute cette zone ! Ils essaient peut-être de nous feinter. Envoyez le potage, putain de merde ! Truffez chaque mètre carré de cette saloperie de flotte ! Je veux être sûr qu'ils sont bien clamsés. Qu'est-ce que vous attendez, bande d'abrutis ?

Le Serbe grimaça.

— Voilà, cracha-t-il, passant son pistolet-mitrailleur par l'ouverture de la portière.

L'homme installé derrière lui en fit autant et, d'un coup, une pétarade épouvantable se fit entendre, délimitant une multitude d'impacts contre la roche calcaire et criblant la surface de l'eau. Six chargeurs de trente cartouches y passèrent avant que le pilote de

l'hélicoptère effectue une manœuvre de positionnement pour permettre aux deux autres *soldati* de projeter des grenades à main le long de la rive.

Les explosions se succédaient de seconde en seconde, soulevant de grosses gerbes d'eau, puis les armes automatiques se remirent à crachoter en de longues rafales. Durant une trentaine de secondes, une zone de plus de cent mètres de longueur subit une ahurissante mitraille de plomb et d'acier tombant du ciel dans un vacarme qui, enfin, cessa d'un coup, les percuteurs des P.-M. claquant à vide dans les culasses.

Krakovitch clama ensuite dans sa radio :

— C'est terminé ! On a balancé toute la sauce, y peut plus rien y avoir de vivant là-dessous !

— Mate bien, quand même ! fit la voix de Polo.

— On fait un tour en descendant pour examiner ça de plus près, et après, j'crois qu'on pourra rentrer.

— Toi, tu rentres, la moitié des autres resteront sur place. Tant qu'on n'aura pas vu de cadavres remonter à la surface, j'veux qu'on surveille !

— C'est comme vous voulez !

— Ouais, c'est comme je veux, fulmina Paul La Barbera. Et ce sera comme ça que personne pourra nous baiser la gueule !

L'ouverture était envahie par des racines et des branchages et Bolan dut agrandir le passage à l'aide de son poignard, taillant et cisaillant comme un fou pour qu'ils puissent enfin prendre pied sur le sol en pente. Il aida la jeune femme pour lui éviter de glisser sur la multitude d'aiguilles de pin qui s'étaient agglutinées dans l'étroite cavité, la fit s'asseoir ensuite doucement au pied d'un arbre géant, puis prit le temps d'écouter les bruits montant de la forêt.

Des ronronnements de moteurs se faisaient entendre, s'amenuisant progressivement. Plus proches, des appels radio étaient perceptibles, ainsi que toute sorte de bruits témoignant d'une présence assez nombreuse, tout autour d'eux. Cela semblait surtout provenir de la crique qu'ils avaient quittée in extremis, en s'échappant par le puits d'eau. À quelle distance en étaient-ils ? Cent, cent cinquante mètres peut-être. Leur progression dans les grottes et les boyaux avait duré une vingtaine de minutes, mais Bolan était conscient qu'ils n'avaient pas pu parcourir une distance plus importante. C'était pourtant une chance inouïe qu'ils aient réussi à trouver dans ce dédale souterrain une sortie, et, qui plus est, débouchant à l'abri des arbres.

Entraînant la jeune femme, il marcha prudemment à travers la sylve saturée d'eau, évitant les chemins lorsqu'il en apercevait sur leur trajet.

— Salut, Eva.

— Salut, Mack.

C'était les premiers mots qu'ils échangeaient.

Eva Swanson était un agent spécial de la *Drugs Enforcement Administration*. Bolan la connaissait bien et depuis très longtemps. Il avait eu l'occasion de la rencontrer à plusieurs reprises, un peu partout, et toujours dans des cas critiques. Grande, rousse aux yeux verts, Eva était une superbe fille qui pourtant n'avait rien à envier à ses collègues masculins. C'était une vraie professionnelle, habituée aux risques de son métier et aux dangers qu'ils représentaient. Pour l'instant, elle était couverte de boue et gelée par son séjour dans l'eau glacée des souterrains du lac Limestone. Une marche d'une quinzaine de minutes sur un terrain difficile n'avait pas réussi à la réchauffer. Elle n'avait pas grand-chose sur le dos, une simple combinaison en grosse toile kaki et des godillots de cuir. Elle claquait des dents.

Bolan la fit asseoir, se débarrassa de son sac à dos et entreprit de lui frictionner vigoureusement le dos et les jambes.

— Ça va aller, dit-elle bientôt avec un petit sourire coincé. Tu vas m'arracher la peau, Mack.

Ils devaient avoir gagné au moins cinq cents mètres de distance,

ils pouvaient souffler un peu. Bolan lui aussi était couvert de boue des pieds à la tête. Il lui renvoya son sourire.

— Comment es-tu arrivée ici ? la questionna-t-il.

Elle respira plusieurs fois profondément.

— Je me suis échappée avant qu'ils me fassent la peau.

— Ta couverture avait sauté ?

— C'est pas exactement ça. Je n'étais pas seule à m'être infiltrée dans ce cirque, il y avait avec moi un gars des renseignements militaires que j'avais réussi à faire entrer dans la combine quand j'ai compris ce qui se passait dans la région. De bonne heure ce matin, il m'a fait comprendre qu'il était en danger, que quelqu'un avait passé une information à ces pourris. Je venais d'apprendre qu'il y avait une taupe chez nous, à la DEA, un type en relation avec ces grosses têtes de Fort Worth. Taupe pour taupe... Bref, nous devons nous retrouver sur le parking pour faire le point et c'est là qu'ils lui sont tombés sur le poil. J'ai assisté à la scène, ils l'ont entraîné à l'écart et ils lui ont tiré une balle dans la nuque avec un silencieux.

— Sans même le passer à la moulinette ?

— Ouais. J'en ai déduit qu'ils savaient tout ce qui les intéressait et j'ai compris que ça allait être mon tour si je ne déguerpissais pas au plus vite. Alors, j'ai piqué une jeep et j'ai foncé à travers la forêt en espérant que ça se passerait à peu près bien.

— Et ils ont lancé une meute après toi...

— Quand je m'en suis aperçue, j'ai largué la caisse et j'ai continué à pied. Bon Dieu, tu es arrivé à temps !

— Et moi qui croyais que c'était après ma pomme qu'ils en avaient !

Elle eut un petit rire contenu.

— Tu ne peux pas toujours avoir le meilleur rôle.

— Mais, j'ai le meilleur rôle, celui du chevalier blanc venant au secours de la dame en détresse !

— C'est vrai... Je suis bien ingrate de l'oublier si vite !

Et ils se sourirent doucement.

Changeant de sujet, il lui demanda :

— Qu'est-ce que les anti-stups ont à voir avec ce qui se passe ici ?

— Ces malades cherchaient un technicien spécialisé dans le cryptage électronique des fréquences radio. Ça tombait bien. J'ai travaillé sur le sujet, par le passé.

Bolan était au courant. Eva Swanson était une fille bourrée de diplômes universitaires. Elle avait pourtant choisi d'être un agent secret du gouvernement.

— J'ai réussi à me faire engager, enchaîna-t-elle. Mon physique de vamp a dû y être pour quelque chose... Je surveillais en douce ces gros magouilleurs depuis plus d'un mois, il était question d'un énorme

arrivage de came à Dallas et j'ai sauté sur l'occasion. Mais j'étais loin de me douter de leurs vraies préoccupations. La drogue n'était qu'une affaire secondaire dont s'occupait un de leurs associés.

— Comment ce gars de la DIA s'est-il greffé sur l'opération ?

— Assez simplement en apparence. Voilà une semaine, mon chef de service m'a fait savoir discrètement que l'armée voulait faire entrer quelqu'un dans le circuit. J'ai dit que j'avais besoin d'aide pour terminer le travail qu'on attendait de moi, que je connaissais une personne calée dans ce domaine. Ça n'a pas été bien difficile, le programme avait pris du retard et David m'avait dit qu'il fallait que tout soit bouclé en quelques jours.

— David Rothman ?

— Oui. Tu en as entendu parler ?

— C'est un de leurs associés de la *Cashera Nostra*.

— C'était un de leurs associés, corrigea-t-elle. Ils l'ont égorgé moins d'une demi-heure avant que je prenne la tangente. Je les ai entendus plaisanter à ce sujet. Et ce n'est pas tout, ils ont également liquidé une demi-douzaine d'autres types du même bord que lui. Je crois que ça s'est passé pendant qu'ils prenaient leur petit déjeuner.

— Un lessivage en grand, on dirait. La *Cashera* ne va pas apprécier...

— Je crois que c'était prévu depuis un certain temps.

— Est-ce que Rothman est venu seul ?

— Non, il était accompagné d'une fille, une super nana genre starlette plutôt prétentieuse qu'ils ont embarquée je ne sais pas trop où, après avoir réglé son compte à Rothman. Et voilà tout ce que je peux te raconter, conclut-elle.

Bolan replaça le barda sur son dos.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, maintenant ? s'enquit-elle.

Il ne lui répondit pas tout de suite. Sortant un petit emballage étanche d'une poche de sa combinaison, il en retira son portable qu'il actionna.

— Jack ! souffla-t-il dans l'appareil lorsque la connexion fut établie.

— Je suis là, Striker, répliqua Grimaldi. Pas très loin de toi. Tu as eu des ennuis, on dirait ?

— Pour l'instant, ça va. Tu peux te pointer par ici sans te faire repérer ?

— En faisant un bon détour, ça doit être possible.

— À l'extrémité est de la forêt. Tu verras une clairière assez large pour te poser.

— Laisse-moi cinq minutes.

— Prends ton temps, je n'y serai pas avant un quart d'heure.

— C'est une affaire qui marche.

Le Guerrier rempocha le petit téléphone.

— En route, miss ! On a près d'un kilomètre à abattre en se bougeant les fesses.

— J'espère que tu sais ce que tu fais.

— Moi aussi, lui renvoya-t-il en forçant l'allure.

Tony Langella tournait nerveusement dans la pièce en écoutant le compte rendu d'un certain Andy Scopollano, un chef d'équipe qui avait servi dans les commandos de marines. La Barbera et Corallo étaient également présents, mais ils étaient immobiles, chacun dans son coin, une tasse de café à la main et feignant une attitude décontractée.

— J'espère que ça s'est bien passé comme ça, dit La Barbera lorsque Scopollano eut terminé son exposé.

Il y avait aussi l'immense Krakovitch, appuyé contre la porte, ses yeux fixés sur la scène comme s'il n'entendait rien.

— Je vous assure que tout le nécessaire a été fait, m'sieur Paul. Personne n'aurait pu passer à travers une telle mitraille.

— Est-ce qu'au moins tu as pu voir le mec ?

— Ouais. Pas longtemps, mais je l'ai aperçu quand il a rejoint cette petite salope. Il cavalait comme un dingue, avec un gros sac sur le dos. Ça a duré six ou huit secondes avant que j'le voie sauter dans un trou.

— Dans un trou ?

— Je veux dire, du haut de cette espèce de falaise au-dessus de la crique.

— Comment était-il ? Décris-le-moi.

— C'était un grand costaud, presque aussi grand que Krako. Il avait une espèce de combinaison moulante, un peu comme un habit de plongée.

— Et sa tête, quelle tête avait-il ?

— Ça j'en sais trop rien, j'ai pas eu assez de temps, ça s'est passé trop vite.

Langella intervint :

— Tu as dit une combinaison... De quelle couleur ?

— Je crois qu'elle était noire, vachement sombre, en tout cas. Il avait des armes et des munitions accrochées partout, à son ceinturon, à ses épaules, il cavalait à toute vitesse et je me suis demandé comment il pouvait aller aussi vite avec une pareille charge, je...

Scopollano s'interrompit subitement et resta la bouche ouverte, comme si une tardive révélation s'imposait à son esprit. Un silence se fit, tandis que les chefs se jetaient des regards éloquents. Tony Langella avait cessé de tourner en rond. Rompant le silence, il laissa

tomber :

— Ça paraît pas très bon, hein, Polo !

La Barbera haussa les épaules.

— Ce ne serait pas très bon si on l'avait vu réapparaître.

— Aux dernières nouvelles, la grande pute était loin des États-Unis, fit Corallo d'une voix mal assurée. Il foutait le bordel en Amérique latine, non[2] ?

— Et alors ? ricana La Barbera. Tu devrais savoir que ce fumier se déplace vite. C'est même sa grande force. Il est toujours là où on ne l'attend pas. Et je dois reconnaître qu'il y réussit très bien, je ne l'attendais pas du tout dans ce coin paumé !

Langella alluma une cigarette pour calmer sa nervosité.

— Bon, fit-il. Admettons que ce soit bien ce fumier de Mack Bolan qu'on a vu dans le coin. Qu'est-ce que ça peut foutre maintenant qu'il s'est fait rayer ? C'est bien ce que tu as dit, hein, Andy ?

— J'ai seulement dit qu'il n'y avait plus personne là-bas après qu'on a ratissé le coin. Krako et moi, on n'a fait que suivre les ordres.

— Il ne nous manquait plus que ça ! soupira Corallo. Après qu'on s'est fait espionner par cette garce, on s'est...

— Oh, ça va ! trancha Polo. Ça ne sert à rien d'en faire toute une tartine. Personne ne peut être certain qu'il s'agit bien du grand fumier et, même si c'est le cas, il est sans doute déjà en train de se faire bouffer menu par les poissons.

— C'est ce qu'il faut souhaiter. L'ennui, c'est que personne n'a vu son cadavre. Quelqu'un a-t-il déjà entendu dire qu'un mort ne remonte pas à la surface de l'eau ?

— Ça suffit ! gronda sourdement La Barbera. Andy, je te charge de coordonner les recherches autour du lac et dans la forêt. Même s'il faut passer dix kilomètres carrés au râteau, je veux des résultats. Fais attention que tous ces gars fassent ça en silence, je veux pas les entendre, compris ?

— J'ai bien compris, monsieur Paul. Je m'occupe de ça.

— Qu'est-ce que tu attends ? Reste pas planté là comme un gland.

Scopollano acquiesça vivement de la tête avant de tourner les talons. Une fois qu'il eut quitté les lieux, les chefs de la combine se regardèrent en silence, puis Corallo dit d'une voix empreinte d'inquiétude :

— L'hélico devrait plus tarder, maintenant.

Comme pour lui donner raison, une radio annonça :

— On a un appareil en approche !

La Barbera se rua sur le transceiver.

— À combien ?

— D'après le radar, six kilomètres.

— Est-ce qu'il y a eu un contact radio ?

— Négatif. On l'a appelé, mais il ne répond pas. Euh, attendez... Ouais, ça y est, on accroche sa fréquence... Merde, c'est complètement haché, ça doit être dû au mauvais temps.

— À seulement six kilomètres ?

— Ça arrive parfois. Il y a de grosses formations orageuses à proximité.

— Continuez de l'appeler !

Se tournant ensuite vers Krakovitch, il ordonna :

— Rameute quelques gars et fonce au parking pour accueillir ces visiteurs, Krako. Assure-toi que tout se passe bien.

— Tu pourrais me demander mon avis ! grinça Corallo.

— Ouais, c'est ça ! Est-ce que je peux envoyer ton garde du corps pour surveiller la manœuvre, Genny ? Bon sang ! La plupart de nos soldats sont dans la forêt, y a presque plus personne ici !

Corallo haussa les épaules et soupira hargneusement.

— Vas-y, Krako, fais ce qu'il te demande.

Le bruit de l'hélicoptère était maintenant perceptible. Tandis que l'immense Serbe sortait de la pièce, Langella s'approcha d'une fenêtre pour tenter d'apercevoir les arrivants. La pluie avait cessé de tomber depuis plus d'une demi-heure et la visibilité était redevenue presque normale, mais il ne distingua rien dans le ciel, bien que le bruit des pales et du moteur fût de plus en plus fort.

— Ce connard de pilote ne voit même pas le parking ! fulmina-t-il.

La Barbera s'approcha et scruta à son tour le ciel à travers la fenêtre. Il ne voyait rien, lui non plus. Mais tous entendirent le fracas retentissant qui fit trembler les murs et brisa presque toutes les vitres de la pièce.

CHAPITRE XVII

Jack Grimaldi laissait descendre l'hélicoptère sur une pente assez forte, tout en maintenant une vitesse stable et visant soigneusement un emplacement marqué d'une croix.

— Je continue ? demanda-t-il.

— Tout droit, lui dit Bolan. Présente-toi tranquillement.

Un quart d'heure plus tôt, le pilote avait ramassé l'Exécuteur ainsi qu'Eva Swanson dans la clairière, à l'est de la forêt. Il s'était pointé en rase-mottes et était reparti de la même façon, réalisant un large détour pour contourner la position mafieuse.

Quelques minutes plus tard, Bolan avait laissé la jeune femme à l'intérieur du char de guerre, après avoir fermement insisté pour qu'elle y reste. Comme prétexte, il lui avait demandé de surveiller les opérations et de rester en écoute radio. L'ordinateur était toujours programmé pour un tir déclenchable à distance, les cibles pré-établies.

De nouveau, il avait fallu effectuer un arc de cercle important pour donner l'impression que le Bell 47 arrivait en droite ligne de Fort Worth. Ils n'étaient plus qu'à deux ou trois kilomètres du point d'atterrissage virtuel lorsqu'un nouvel appel se fit entendre sur la fréquence d'auto information :

— Appareil en approche, vous me recevez ?

— Maintenant, ça passe mieux, répondit l'Exécuteur dans le micro de son casque d'écoute. Où dois-je me poser ?

— Vous venez d'où ?

— D'où voulez-vous que je vienne ? Je vous ai demandé où je dois me poser.

— J'ai besoin de connaître votre indicatif, répondez.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Ce sont les consignes. Je vous écoute.

— J'ai d'importants VIPs à mon bord. On m'a bien précisé de ne répondre à aucune question. Demandez plutôt à Paul ou Tony, ils vous le confirmeront.

— Bon, restez sur la fréquence.

Quelques instants plus tard, alors que l'hélico n'était plus qu'à environ un kilomètre de son but, la voix de l'opérateur se fit de nouveau entendre :

— Je viens d'avoir une réponse. Interdiction de vous poser sans avoir fourni votre code d'identification.

— Qui a dit ça ?

— Stoppez la descente immédiatement et placez-vous en attente !

— D'accord ! cracha Bolan. Mais ça te coûtera cher, connard.

Le bluff ne marchait pas à tous les coups...

Relâchant le bouton d'émission, il jeta un coup d'œil sur son équipement pour le vérifier.

— T'es quand même gonflé ! fit le pilote à travers l'intercom. Tu penses pas qu'ils pourraient nous allumer avec leurs sarbacanes ?

— Ce serait surprenant. Ils ignorent qui est réellement à bord.

— Quand ils pigeront qu'il ne s'agit pas de leurs VIPs...

Bolan espérait simplement que les *amici* ne s'en apercevraient pas trop tôt.

— Fais ce qu'ils demandent, Jack, stoppe l'approche mais continue de descendre.

— Voilà ! répliqua Grimaldi en actionnant ses commandes.

L'appareil donna un instant l'impression de faire du surplace puis entama une dégringolade en spirale jusqu'à une vingtaine de mètres du sol.

— Qu'est-ce que vous foutez ? demanda aussitôt le type dans la radio.

— Il y a un problème, renvoya l'Exécuteur.

— Quel genre de problème ?

— Un gros. Attendez un instant et vous allez comprendre.

Le petit boîtier de la télécommande était déjà dans sa main. Il en déverrouilla la sécurité et appuya résolument sur une touche, recommandant à Grimaldi :

— Fonce à l'ouest, Jack. Le plus bas que tu peux.

Le Bell perdit encore de la hauteur. Son avant s'inclina et il partit à toute vitesse à ras du sol, frôlant les herbes de la clairière, faisant parfois de petits sauts pour éviter des talus et redescendant dans des déclivités de terrain.

« Meilleur pilote que l'ami Jack, ça n'existe pas », songea Mack Bolan.

Juste à cet instant, quelque chose passa rapidement sur la gauche de l'appareil qu'il doubla en un éclair avant de filer, un petit panache de condensation accroché à son sillage. Ils entendirent ensuite une stridulation aiguë et perdirent de vue la roquette qui n'en continua pas moins sa mortelle trajectoire vers le camp des *amici*.

Devant eux et un peu sur la gauche, une grosse boule de feu se développa soudain, enveloppant les deux hélicoptères posés sur le parking, les démantelant en quelques fractions de secondes. Des morceaux de métal partirent en tous sens, criblant un camion et plusieurs autres véhicules stationnés dans une relative proximité.

— Nom de Dieu ! s'exclama Grimaldi.

— Joli calcul de visée à distance, non ?

— Tu parles ! tu ne me donnes pas souvent l'occasion d'assister à un aussi beau feu d'artifice !

Il n'avait encore jamais vu d'aussi près l'explosion d'une fusée XC-130 que l'Exécuteur utilisait parfois pour appuyer ses blitz.

Le vacarme de la déflagration leur parvint avec un temps de retard, puis le Bell se dandina durant quelques secondes, secoué par l'onde de choc. D'une main sûre, le pilote rétablit l'équilibre et maintint l'appareil jusqu'à ce que Bolan lui désigne un espace dégagé entre deux bâtiments.

Son sac d'armement était déjà attaché à ses épaules. Il avait posé le gros combiné de combat sur ses cuisses et fixé depuis longtemps tout son équipement.

Réduisant subitement le pas collectif, le pilote cabra le Bell, juste ce qu'il fallait pour l'immobiliser au-dessus du terrain. Bolan lui jeta un regard glacé.

— Taïaut ! cria-t-il en s'éjectant.

— Taïaut ! Tu parles... Fais gaffe à tes os, Mack Bolan ! marmonna Grimaldi en faisant redécoller immédiatement son gros ventilateur.

Le Guerrier solitaire courait déjà vers le chalet le plus proche, le combiné en batterie et crachant sa hargne sur plusieurs hommes qui venaient d'apparaître, armes aux poings. Il les cisaila sans ralentir, leur expédiant une giclée crépitante de 223, largua coup sur coup deux grenades sur sa droite et deux autres sur sa gauche pour protéger son avance, et s'introduisit d'un bond dans l'entrée du bâtiment d'où les mafiosi venaient de sortir. Il ne rencontra qu'un seul défenseur, un gars qui déboucha d'une pièce, la bouche tordue dans un vilain rictus, et qui tenta de l'aligner avec un riot-gun. Plusieurs impacts sanglants se dessinèrent instantanément sur sa poitrine et il grimaça un peu plus avant de s'affaler.

L'ensemble des pièces étaient désertes. Elles devaient servir de dortoir aux hommes de troupe. Ressortant par une porte secondaire sur l'arrière du chalet, Bolan prit pour cible un groupe de *soldati* qui refluaient en débandade, ne comprenant pas encore d'où venait le danger. Il les obligea à se terrer avant de bifurquer brusquement vers le bâtiment abritant la petite centrale électrique. Puis il commanda presque simultanément le départ de deux autres oiseaux de feu qui déboulèrent venant du char de guerre dans un hurlement démentiel et explosèrent sur l'autre extrémité du parking, transformant plusieurs véhicules en d'informes tas de ferraille.

Mais maintenant les pourris allaient se reprendre. Quelques grenades fumigènes partirent alors dans diverses directions, tirées par le M-79. L'Exécuteur voulait se ménager un passage jusqu'à un bâtiment plus important que les autres, où il pensait trouver les chefs de la combine qui s'y étaient probablement réfugiés. Un peu avant de s'éjecter de l'hélicoptère, il avait aperçu une demi-douzaine de *soldati*

répartis devant le grand chalet comme s'ils avaient été placés là pour en protéger les occupants. Peu après l'explosion de la première fusée, il en avait vu quelques-uns rentrer précipitamment à l'intérieur, tandis que les autres s'éparpillaient en braquant leurs armes devant eux.

Il ne pouvait attaquer le bâtiment de front, sous peine de devoir essuyer un feu trop important de la part des défenseurs, aussi s'était-il résolu à créer un maximum de diversion en s'en prenant d'abord à des objectifs secondaires.

Il espérait aussi réussir à tirer d'affaire une personne pour laquelle il n'avait pas beaucoup d'estime mais qu'il ne pouvait moralement pas laisser se faire tuer sous les prochaines salves de ses roquettes. Ruth Tordjman aurait peut-être aussi des choses intéressantes à raconter aux hommes de Harold Brognola, notamment au sujet de l'implantation de certains services secrets étrangers aux États-Unis.

Après avoir noyé une partie du camp dans des nuages de fumigène, il courut en louvoyant vers la petite centrale électrique qu'il apercevait à moins de trente mètres. Il bénéficiait du fait que la plupart des hommes de troupe avaient été envoyés pour ratisser les bords du lac et une partie de la forêt, et ne rencontrait encore que peu d'opposition, mais ce répit serait de courte durée.

Courant toujours, le M-16 aboyant par courtes rafales, il aligna un homme isolé qui venait de tirer une décharge de chevrotines dans sa direction, sans résultat, lui découpa la poitrine en pointillés à l'aide des quelques balles qui restaient dans son chargeur. Laissant retomber le combiné sur sa poitrine, il dégaina le monstrueux Automag et lâcha un projectile de .44 Magnum dans la serrure qui céda en s'arrachant de la porte.

Bingo ! C'était bien d'une installation électrique qu'il s'agissait. Au centre de la pièce unique, un volumineux groupe électrogène ronronnait gravement dans une odeur d'ozone entêtante. Des cadrans de contrôle s'alignaient sur un pan de mur ainsi que des manettes, un pupitre de commande électronique et des boîtiers de connexion d'où partaient des câbles. Il plaça dans les lieux deux charges de C-4 dont il régla les détonateurs à retard sur vingt secondes, et ressortit à l'instant où un feu nourri se déclencha.

Des projectiles claquaient contre le mur du bâtiment, encadrant la sortie, arrachant de gros éclats qui crépitaient tout autour de lui. Par réflexe, il se laissa tomber à terre mais il ressentit un choc dans sa cuisse et grimaça sous la douleur. Une grenade était engagée dans la culasse du M-79. Au jugé, il la fit partir en direction du tireur, vit un court instant celui-ci se dresser sur le toit d'un camion, voulant sans doute arroser plus commodément sa cible. L'engin explosif péta contre l'avant du véhicule, le prit dans son onde de choc et l'envoya valdinguer en l'air comme une marionnette.

Bolan eut conscience qu'il ne lui restait plus que six ou sept secondes avant l'explosion du C-4. Il se releva d'un bond pour prendre de la distance, serrant les dents sous la cuisante brûlure qu'il ressentait à la jambe.

La déflagration se produisit alors qu'il n'était encore qu'à une quinzaine de mètres du bâtiment. Un souffle fantastique le poussa dans le dos et le projeta à terre, tandis qu'un bourdonnement lui emplissait la tête.

Il ne perdit pourtant pas connaissance, il était juste sonné et plusieurs secondes s'écoulèrent avant qu'il retrouve toute sa clarté d'esprit. Dans l'épaisse fumée noire et les cendres qui voletaient autour de lui, il tâta sa cuisse. Sa combinaison était déchirée et il palpa la plaie pour vérifier les dégâts. Du sang tout chaud coulait mais, *a priori*, ce n'était pas trop grave. Prélevant une compresse dans une petite trousse de secours, il la fixa sur la blessure à l'aide d'un garrot. C'était tout ce qu'il pouvait faire pour l'instant.

Il se mit à genoux puis se redressa. La douleur semblait se calmer relativement. Il s'efforça de l'oublier complètement et repartit dans la fumée qui inondait le camp de la mafia.

CHAPITRE XVIII

Tony Langella dardait un regard atterré par la fenêtre aux vitres brisées. Il ne savait pas s'il fallait s'enfuir en courant, se coucher sous une table ou, tout simplement, se laisser aller à pisser dans son froc...

— Putain !... Qu'est-ce que c'est que...

Corallo, lui, restait muet de saisissement et d'horreur, tandis que La Barbera poussait un cri de rage en se précipitant vers la porte. Personne parmi eux n'avait assisté à l'explosion qui s'était produite à une extrémité du parking, cette zone étant masquée à leur vue. Mais ils avaient entendu la colossale déflagration qui avait secoué le bâtiment aussi fort qu'un tremblement de terre.

Sur le parvis du bungalow, La Barbera pouvait à présent contempler les dégâts. Il était sorti juste à temps pour voir retomber des monceaux de ferraille et s'étendre un gigantesque nuage de fumée qui continuait de se développer autour des emplacements ayant supporté les hélicoptères.

— Merde, merde, merde ! gémit-il.

Comment une telle chose avait-elle pu se produire ?

Un court moment plus tard, alors qu'il cherchait toujours à comprendre, il crut entendre un bruit d'hélicoptère mais ne vit rien malgré les quelques pas en avant qu'il venait d'accomplir. Ce n'était vraiment pas le moment de voir débarquer les VIPs !

Puis son visage se contracta douloureusement lorsqu'il perçut le crépitement d'une arme automatique ainsi que des déflagrations qui se faisaient entendre, comme un martèlement méthodique et régulier.

Alors, il n'eut plus aucun doute sur ce qui se produisait et sa gorge se dessécha.

— Le fumier ! L'ordure ! cracha-t-il dans un souffle rauque.

Comment Bolan avait-il fait pour survivre après que ses hommes eurent criblé de balles et de grenades le piège à cons dans lequel il s'était fourvoyé ?

D'un bond rageur, il rentra dans le bungalow, heurtant Langella qui essayait d'en sortir pour regarder lui aussi ce qui se passait.

— Qu'est-ce que c'est que cette merde, Paul ? Bon Dieu ! Tu peux me dire ce qui se passe ?

— T'entends pas ? lui renvoya La Barbera, méchamment. Cette pourriture de mec est en train de nous bombarder !

— Qui ? Tu veux dire... Bo... Bolan ?

Corallo regardait La Barbera avec des yeux exorbités.

— Mais, tu as bien dit qu'il était mort, ce salaud !

— Vas le lui répéter à lui, abruti !

D'un geste brutal, Polo saisit sa radio et hurla dans l'appareil :

— Appel à toutes les équipes ! Répondez, putain de merde !

— Rouge 3 ! répondit un type à la voix coincée. Qui parle ?

— Ici Leader ! Ramenez-vous, nom de Dieu ! Vous avez les oreilles bouchées ?

— On entend des coups de pétard et des explosions. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Connard ! Tu t'imagines qu'on est en train de s'amuser ? Rapprochez tous en vitesse, j'veux vous sur place dans moins de trente secondes.

— On arrive, m'sieur. Vous en faites pas...

La Barbera coupa l'émission. L'imbécile !

« Vous en faites pas... » Comme s'il n'y avait pas lieu de s'en faire, bordel de merde !

De la fumée commençait à se répandre en plusieurs points entre les installations, poussée par une brise qui avait tendance à s'amplifier.

Cette saloperie arrivait maintenant dans leur direction et bientôt ils n'y verraient plus grand-chose.

La porte s'ouvrit à la volée, repoussée par un grand type que Polo braqua nerveusement avec son pistolet, prêt à lui lâcher le potage dans la caisse. Il se retint de justesse en voyant qu'il s'agissait du Serbe et l'apostropha :

— Qu'est-ce qui te prend d'arriver comme ça, Krako ? T'aurais pu te faire flinguer.

Le grand Serbe le regarda avec un regard de mépris.

— Moi, j'ai vu des tas de mecs se faire flinguer en quelques secondes, m'sieur Paul. Ça pète dans tous les coins !

Le garde du corps serrait dans son poing la crosse d'un Colt .45. Regardant l'arme, il jeta d'un ton dégoûté :

— Je sais pas si c'est avec ça qu'on pourra arrêter tous ces gus.

— De quels gus parles-tu ?

— De ceux qui ont débarqué de cet hélico.

— Tu les as vus ? questionna nerveusement Langella.

— J'ai vu seulement l'hélico qui repartait. Il n'y avait plus que le pilote à bord. Je lui ai tiré quelques pruneaux, mais il était déjà trop loin. Pourquoi vous me mettez en doute ?

— Paul croit qu'il n'y avait qu'un seul mec dans cet appareil, dit encore Langella.

— Quoi ?... Bolan ?

— J crois pas qu'il y ait d'erreur. Tu devrais aller donner un coup de main à l'extérieur, Krako.

— Pas question ! répliqua le garde du corps. Mon boulot, c'est de rester à côté de M. Corallo.

La Barbera n'insista pas. Il remâchait sa fureur et la trouille qui le

tenaillait depuis le début de l'ahurissant chambardement qui s'était installé dans les lieux.

La grande affaire juteuse était complètement foutue, mais, surtout, ils allaient tous y laisser leur peau. Ce type ne faisait jamais de cadeau !

Plusieurs déflagrations en série martelèrent l'atmosphère, suivies de coups de feu tirés de partout à la fois, lui semblait-il. Combien de temps ces abrutis allaient-ils mettre pour revenir des bois et leur prêter main-forte ? Il ne restait même pas une quinzaine de soldats dans le camp pour empêcher Bolan la pute de semer sa merde !

On disait que l'Ordure était aussi bien armée qu'un détachement de troufions et qu'il disposait aussi d'un système spécial pour envoyer des obus à distance. Des obus ou des missiles. Ouais, on parlait de ça dans le Milieu, on racontait des tas d'histoires auxquelles La Barbera n'avait jamais vraiment cru, parce que ça lui paraissait trop gros, trop invraisemblable. Il n'avait plus l'âge de croire aux contes de fées ni aux films d'horreur.

Il avait toujours pensé que ce troufion à la con bossait avec une équipe ou qu'il était aidé par les fédéraux, mais on lui avait assuré qu'il ne s'agissait pas de ça, que Bolan n'avait besoin de personne pour foutre le bordel parmi les *amici* et tuer les pauvres gars à la pelle. Il était plus mauvais et dangereux que les bêtes féroces dans la jungle, survenant quand on ne s'y attendait pas, aussi rapidement que la foudre et provoquant infiniment plus de dégâts.

À présent, ces histoires lui paraissaient toujours aussi invraisemblables, mais il était bien obligé d'y croire. L'incroyable lui tombait sur la tête.

Un mouvement rapide intervenait parmi les hommes éparpillés à la lisière de la forêt. Certains se dirigeaient à la hâte vers les véhicules qui les avaient conduits sur place, d'autres se regroupaient pour échanger fébrilement des palabres.

Quelques-uns de ces hommes semblaient s'opposer à la décision de leur chef d'équipe.

— Je crois qu'il y a pas d'illusions à se faire, Georgio. Ce sont les fédés !

— Dis pas n'importe quoi ! Tu as déjà vu les fédés débouler comme ça, sans faire de sommations ?

— C'est ce qu'ils ont pourtant fait à quelques kilomètres d'ici, à Waco, quand il y a eu cette histoire de secte avec je sais plus combien de morts...

— C'est vrai, intervint un autre soldat avec véhémence. J'en ai entendu parler. Il paraît qu'ils ont carrément bombardé ces types sans leur laisser la moindre chance. Bon sang, regarde là-bas ce que je vois, Georgio ! On dirait le Vietnam.

— Vous avez les foies, ou quoi ?

— Ouais, j'ai les foies. Je crois qu'on a tous les foies et je pense qu'on n'est pas payés pour se faire massacrer.

Il y eut un raidissement dans le groupe. Georgio eut un mauvais sourire.

— Vous êtes sûrs de ce que vous voulez faire ?

— Ouais. Retourne là-bas si tu veux, nous on se casse.

Haussant les épaules, il pivota comme pour se diriger vers le gros 4 x 4 qui les attendait un peu plus loin, puis il se retourna d'un coup et fit cracher son pistolet-mitrailleur en deux brèves rafales. Les deux récalcitrants s'effondrèrent sans un cri, laissant les autres pantois, les yeux remplis d'incompréhension.

— Qu'est-ce que vous décidez ? leur demanda-t-il avec férocité.

— Fais pas le con, Georgio, s'empressa de répondre un type au visage couturé de cicatrices. Tu sais bien qu'on est avec toi.

— Alors, amenez-vous ! Je rectifie le premier qui essaie de se trisser.

Remplis d'hommes, les autres véhicules étaient déjà en train de rouler sur la piste boueuse qui s'enfonçait dans les sous-bois. Il y avait un détour à faire pour rejoindre la périphérie du camp et il fallait compter deux ou trois minutes pour y parvenir.

Georgio lança dans son talky-walky :

— Tenez bon, monsieur Paul, on arrive !

Près d'une trentaine d'hommes arrivaient en effet en renfort, faisant dépasser leurs armes par les portières et se préparant au combat. À travers ses jumelles, Bolan observa leur convoi qui débouchait de la forêt, roulant à vive allure.

Il se tenait depuis quelques secondes derrière un pan de mur aux trois quarts démoli par un missile, faisant une courte pause pour reprendre son souffle. Il n'avait plus beaucoup de temps devant lui pour parer au danger. Graduellement, les vapeurs de fumigènes se répandaient dans la zone qu'il occupait.

D'un bond il se détacha des ruines encore fumantes, courut suivant une trajectoire coupant en biais celle que devaient emprunter les véhicules en approche, s'arrêtant brièvement pour déposer de place en place des charges explosives avec un retard de cinq en cinq secondes. Il les avait paramétrées pour que la première saute dans un délai de trente secondes, un temps qu'il espérait suffisant.

Au terme de sa rapide progression, il émergea d'un nuage de fumée et aperçut un mafieux isolé qui avançait prudemment, armé d'un fusil à pompe et jetant des regards attentifs autour de lui à chaque pas. Le gars fit un bond en voyant la haute silhouette sombre sortant de la fumée et tira deux coups de feu beaucoup trop hâtifs. Les chevrotines passèrent largement à droite de l'Exécuteur qui avait déjà

appuyé sur la détente de l'Automag. Un énorme aboiement accompagna le départ d'une balle de 175 grains qui pulvérisa la tête du tireur maladroit.

La danse macabre se poursuivait. Une odeur entêtante de poudre brûlée imprégnait les lieux, se mélangeant à la fumée, et l'on entendait des clameurs venues d'un peu partout, des appels, des gémissements et des cris de rage.

Et, pourtant, ce n'était que le début d'une guerre à mort.

Les secondes continuaient à filer et Bolan n'avait plus beaucoup de temps avant que surviennent les renforts. Remontant vers le parking sinistré, il s'inséra entre deux carcasses de voitures éventrées et surveilla l'avance ennemie. Il avait commis une petite erreur dans le timing de déclenchement du C-4. La première charge sauta alors que le véhicule de tête avait déjà dépassé d'une quinzaine de mètres le cordon explosif, ne faisant que le déporter légèrement de sa route. Le second 4 x 4, en revanche, fut pris de plein fouet dans un éclair aveuglant et décolla du sol pour se coucher d'abord sur le côté, se retournant ensuite sur le toit en écrasant ses passagers.

Il ne lui restait que six grenades. Deux lacrymogènes et quatre explosives. Il largua deux de ces dernières sur le véhicule rescapé qui arrivait en trombe à moins de cinquante mètres, eut la satisfaction de voir la première exploser contre la calandre alors que la suivante atterrissait sur l'habitacle bâché.

Deux autres véhicules venaient de subir un sort analogue et se couchèrent violemment en déversant pêle-mêle leur cargaison de *soldati* dans la boue. Un camion Dodge, pourtant, évita la zone dangereuse. Il fermait le convoi et son chauffeur devait être debout sur les freins pour arrêter son bahut qui dérapait dans de brutales embardées. Avant même qu'il soit complètement arrêté, des grappes de mafiosi enjambaient les ridelles et sautaient au sol, se précipitant ensuite vers un bungalow proche pour s'y abriter.

Sortant le boîtier de télécommande de sa poche de poitrine, Bolan choisit la bonne touche qu'il enfonça aussitôt, déclenchant la mise à feu d'un nouveau missile depuis le TACOM. Sans attendre le résultat, il arrosa une ligne de tireurs embusqués de l'autre côté du parking, à une centaine de mètres. Dans le vacarme de la mitraille, il n'entendit pas le sifflement de l'oiseau de feu. Celui-ci tomba sur le toit du bâtiment où s'étaient abrités les occupants du Dodge, éventrant l'édifice aussi facilement qu'un château de cartes. Des corps disloqués tournoyèrent dans l'intense lumière accompagnant la déflagration, donnant l'impression qu'ils avaient échappé aux lois de la pesanteur.

Mais des projectiles sifflèrent tout près de Bolan, d'autres ricochèrent sur des obstacles en miaulant à l'infini. Il y avait encore quelques nids de résistance. Quelques planques où la vermine mafieuse s'était retranchée pour se protéger du déluge de feu et d'acier qui leur tombait du ciel. Pour l'Exécuteur, l'affaire était loin d'être gagnée. Ah ! s'il pouvait faire abstraction de cette actrice de bazar, le combat serait vite terminé dans des gerbes de flammes.

Mais les circonstances étant ce qu'elles étaient, il lui fallait

trouver les trois grosses crapules qui avaient monté l'opération texane.

Dans un chalet installé à l'écart, il découvrit deux hommes terrorisés à l'intérieur d'une grande pièce comportant toutes sortes d'appareillages techniques. Il s'agissait sans aucun doute du local à partir duquel on contrôlait le réseau de communications hertziennes.

Ceux-là n'étaient pas forcément des mafiosi. Leurs yeux étaient rivés sur l'effrayante silhouette sombre et maculée de sang qui s'était encadrée dans le chambranle de la porte. Bolan pointait sur eux l'Automag, le regard aussi froid qu'un bloc de banquise.

— Ne... ne tirez pas ! dit l'un d'eux d'une voix blanche.

— Vous avez une explication ? leur demanda-t-il.

— On n'est pas avec... ces gens.

— Mais vous êtes là.

— Heu, oui. Il n'y a personne d'autre ici. Nous ne sommes que des ingénieurs. Nous sommes payés pour ça. Vous comprenez ?

Bolan comprenait que ces salauds, s'ils n'étaient pas mafieux, avaient accepté le gros paquet de pognon pour venir donner un coup de main capital à la grosse magouille. Mais il était fatigué de tuer. Il se déplaça pour dégager la porte. Le canon de l'Automag décrivit un petit arc de cercle pour leur montrer la sortie. À moitié convaincus, les deux techniciens se dirigèrent dans cette direction sans cesser de le fixer, puis détalèrent.

— Prenez par le nord, leur conseilla-t-il avant qu'ils disparaissent complètement.

Le nord des installations mafieuses constituait la zone la moins dangereuse depuis qu'il l'avait en grande partie nettoyée, celle, aussi, où les oiseaux de feu n'atterraient plus.

Dès qu'il eut quitté le local technique et parcouru une distance suffisante pour éviter les retombées, il commanda l'envoi d'une nouvelle fusée, s'en alla ensuite au pas de course vers le bâtiment central où il pensait pouvoir débusquer les gros pourris, espérant très fort que ceux-ci ne s'étaient pas déjà éclipsés.

Son sac de munitions était vide. Il le jeta dans la foulée, comptant uniquement sur les quelques chargeurs et les quatre grenades accrochées sur sa combinaison. Sa blessure à la jambe ne le faisait plus souffrir. Il en avait décidé ainsi et donnait le maximum de ses possibilités, tirant sur les réserves de son corps pour en finir maintenant au plus vite avec la racaille qui se planquait encore dans ce camp du diable.

— Je vous dis qu'on devrait se tailler tout de suite d'ici, déclara Corallo après avoir écouté nerveusement la réplique de Paul La Barbera.

Ce dernier prétendait que c'était ici le meilleur endroit où ils

pourraient se protéger. Krakovitch avait hoché la tête pour donner muettement raison à son patron contre Polo, mais il n'en fit pas plus. La décision ne lui appartenait pas.

Dehors, sous les ordres d'Andy Scopollano, cinq hommes montaient la garde autour du bâtiment. Cinq *soldati* bien armés qui se feraient sans doute tuer plutôt que de laisser entrer le danger dans la maison. C'était du moins ce que se disait La Barbera pour se rassurer. Il n'était pas un trouillard, il avait trop vécu pour ça, il avait liquidé trop de connards et avait été confronté à trop de risques pour mouiller son pantalon quand il entendait pétarader des armes autour de lui. Mais, en ce moment, il n'en menait pas tellement large. Toutes les histoires qu'on lui avait racontées sur Bolan l'Ordure étaient présentes dans sa tête et se mélangeaient avec la réalité présente. D'habitude, c'était lui qui menait le jeu, mais là, en l'occurrence, il était pris au piège et mourait de trouille.

Se carapater hors de cet abri lui semblait relever de la plus grande imprudence. Bien sûr, il avait vu de ses yeux s'envoler deux bungalows dans l'atmosphère, des corps disloqués projetés par le souffle de monstrueuses explosions.

Mais aussi il avait aperçu des gars qui se faisaient descendre dehors, atteints par des coups de feu qui semblaient venir de partout et de nulle part. Il n'avait aucune idée du nombre de soldats sur lesquels il pouvait encore compter pour assurer la défense des lieux. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il y avait beaucoup de macchabées étendus dans la boue, là, dehors, un peu partout. Il ne voulait pas finir comme tous ces gars, voir son propre sang pisser de son corps avant de s'en aller dans une putain de croisière sans retour. C'était trop con.

Il avait rapidement pesé le pour et le contre, estimant que la pourriture de mec qui liquidait systématiquement ses hommes finirait par se fatiguer et se trisserait sans demander son reste, aussi brusquement qu'il était apparu. Bon sang, il ne pouvait pas continuer comme ça indéfiniment ! C'était rien qu'un troufion, pas un surhomme ! Depuis le temps qu'il tirait dans tous les coins, il allait bien finir par manquer de munitions et être obligé de dégager le terrain.

Pourtant, la bataille continuait de faire rage, le front paraissait se déplacer continuellement, d'après ce qu'il entendait.

Il en était arrivé à souhaiter que les fédés surviennent pour les libérer de ce boucher ivre de sang. Et pourquoi pas l'armée, aussi ? Il embrasserait les troufions sur la bouche et leur glisserait à chacun un biffeton de cent sacs dans la pogne pour les récompenser de lui avoir sauvé la mise. Après tout, il n'était qu'une victime, merde !

Porté par une sorte de rêverie inconsciente, La Barbera s'aperçut soudain que Genny Corallo lui parlait avec véhémence, essayant

toujours de le persuader de mettre les bouts.

— Si tu veux rester, ça te regarde, Paul. Moi, je m'en vais avec Douchko.

Les yeux de son garde du corps s'animèrent. Il caressa le .45 glissé dans sa ceinture.

— On passera, j'en suis certain.

— Pour aller où, Genny ? Où veux-tu aller ? On n'a plus de bagnoles, plus d'hélicos, plus rien pour se barrer !

— N'importe où, Polo. N'importe où. On passera par la forêt, ce sera toujours mieux que de rester ici à jouer les autruches.

La Barbera eut soudain un geste de main vers la porte.

— O.K., c'est comme tu veux, Genny. Ici, on a une garde de fer, mais si tu tiens à aller te faire massacrer avec ton clebs, j'en ai plus rien à foutre.

Repris par sa tournure d'esprit vicieuse, il ajouta en ricanant :

— Ça fera une part de plus à se partager.

Corallo hocha gravement la tête.

— Je crois que tu es devenu complètement givré, Paul. Que veux-tu qu'on partage ? Y a plus rien, ici ! Y a plus rien, et bientôt tu vas-y...

Il s'interrompit soudainement en observant Langella qui regardait fixement à travers une fenêtre, par l'arrière de la salle, dans une curieuse attitude.

— Qu'est-ce qu'il y a, Tony ?

Tony Langella ne bougea pas d'un poil. Il semblait hypnotisé par la fenêtre, la mâchoire pendante et les yeux horrifiés comme s'il regardait le diable.

La Barbera fit un pas de côté pour découvrir ce qui accaparait l'attention de Langella, mais il ne vit rien d'autre qu'un morceau de ferraille qui avait atterri dans la boue, une dizaine de mètres au-delà des vitres, et de la fumée stagnant en arrière-plan.

— Enfin, qu'est-ce que t'as, merde ?

Les lèvres de Langella remuèrent imperceptiblement et les mots sortirent avec difficulté :

— Il est là, prononça-t-il d'une voix éteinte. Je l'ai vu.

— Qui ? Qui tu as vu ?

— Bolan.

Krakovitch avait sorti son .45 et son front étroit s'était barré d'un gros pli. Un silence poisseux s'installa dans la salle de conférence. Dehors, les détonations avaient cessé, comme si plus personne ne se battait. Ou comme si tout le monde était mort.

— T'es malade ? souffla Polo en hochant doucement la tête.

— J'vous dis qu'il nous regardait. Il était de l'autre côté de la fenêtre. Quelques instants avant, j'ai... j'ai entendu comme un choc ou

un bruit de chute, je sais pas trop.

— J’crois que tu as trop d’imagination, Tony. Bolan doit être en train de cavalier pour aller planquer son cul.

Paul La Barbera s’écarta de la fenêtre et se mit à crier :

— Andy, t’es toujours là ?

Une voix se signala de l’autre côté de la porte :

— Je suis là, oui.

— Tout va bien ?

— Je crois que c’est en train de se tasser.

— Où sont tes hommes ?

— J’en ai deux avec moi, on ouvre l’œil.

— Et les trois autres ?

— Derrière la baraque.

La Barbera se tourna vers Tony :

— Tu vois ? C’était pas la peine de se cailler les sangs.

Comme pour prouver le bien-fondé de son affirmation, il alla ouvrir la porte extérieure et chancela en recevant le corps d’Andy Scopollano dans les bras. Du sang maculait la tête du chef d’équipe et l’arrière de son crâne avait disparu. Polo émit un couinement aigu en reculant brusquement pour se dégager du cadavre tout chaud et agité de petits spasmes nerveux.

Cette fois, La Barbera connut la peur, la peur absolue et qui vous cloue au sol.

Dépassant un nid de résistance qu'il avait neutralisé, l'Exécuteur était parvenu à proximité de son dernier objectif, l'avait abordé par l'arrière, profitant de la fumée qui s'était étendue jusque-là. Après avoir liquidé en silence deux sentinelles postées de ce côté, il avait pris le temps de jeter un coup d'œil à l'intérieur du grand chalet. Il avait trouvé ceux qu'il cherchait et les avait écoutés parler.

— Ici, on a une garde de fer, disait La Barbera, mais si tu tiens à aller te faire massacrer avec ton clebs, j'en ai plus rien à foutre.

Il y avait donc de la dissidence dans l'air. La confusion et la peur s'étaient installées dans les esprits, ce qui faisait l'affaire du Guerrier.

Une garde de fer ? Sûrement pas. Les individus qui se trouvaient là, aussi bien à l'intérieur que dehors, n'étaient rien d'autre que d'ignobles chacals assoiffés de gros fric et de pouvoir sur les autres. Et leurs hommes de main étaient des pions qu'ils mettaient en avant pour se protéger des convoitises et des menaces de leurs pairs. Bolan ne les craignait pas. L'immense Krako qu'il voyait pour la première fois ne lui inspirait que de la pitié. Peut-être cette montagne de muscles aurait-elle pu être autre chose qu'un tueur en d'autres circonstances. C'était sans doute une question d'opportunité, de chance dans la vie. Bolan n'était pas là pour lui trouver des circonstances atténuantes, pas plus qu'à ceux qui étaient censés protéger les grosses légumes, mais pour les éliminer.

Il surprit un troisième garde sur le côté de la bâtisse, lui enroula un garrot autour de la gorge et le fit passer de vie à trépas sans qu'il puisse émettre le moindre cri. Ensuite, il marcha carrément vers la façade devant laquelle se tenaient cinq hommes immobiles et apparemment vigilants. Ils ne l'étaient pourtant pas assez. Sans doute ne croyaient-ils pas à une attaque frontale aussi proche et aussi subite, guettant et observant plutôt les zones d'ombre, à quelque distance du chalet. Ils virent trop tard le danger et payèrent la faute de leur vie. Des balles chuintantes cueillirent deux d'entre eux sans même qu'ils aient le temps de comprendre quoi que ce fût, et un troisième projectile atteignit en plein front celui qui se tenait devant la porte d'entrée. Dans la seconde qui suivit, celle-ci s'ouvrit en grand, absorbant le cadavre qui bouscula involontairement La Barbera en lui arrachant un cri aigu.

Sans ralentir, l'Exécuteur cribla les corps entremêlés d'une nuée de frelons hargneux qui s'enfoncèrent dans les chairs tressautantes. Il y eut une réaction quasi immédiate à l'intérieur. Des coups de feu claquèrent et Bolan dut bondir de côté pour éviter les projectiles tirés à travers l'encadrement de la porte. Un instant plus tard, l'Automag au

poing, il se lança en force contre une fenêtre qui n'avait plus de vitres et qui céda dans un craquement de bois brisé. Un roulé-boulé lui évita de recevoir deux projectiles tirés trop vite par un colosse aux yeux fous qui s'était placé devant Genny Corallo comme pour le protéger de sa masse. Krakovitch, dans un ultime réflexe, lâcha encore un coup de feu en direction du projectile humain qui venait d'atterrir dans la pièce, une fraction de seconde avant que son front épais se disloque comme une pastèque sous la formidable poussée d'une balle de .44 Magnum.

Il ne restait plus que Tony Langella et Genny Corallo. Tous deux s'étaient tassés contre une cloison et restaient figés dans une attitude incrédule, les yeux hagards, les mâchoires serrées. Paul La Barbera, lui, gisait à côté de la porte, criblé de balles de .223.

Ils n'eurent aucune réaction lorsque la gueule noire de Big Thunder vint se pointer sur eux. Bolan voulait les regarder en face avant de les éliminer, comprendre pourquoi des êtres aussi vicieux et prétendument féroces restaient ainsi sans réaction aucune, par lâcheté ou calcul. Il vit la crosse d'un automatique qui dépassait de la veste de Corallo.

— Prends-le, lui dit-il.

L'autre ne bougea pas d'un poil, la bouche tordue dans un vilain rictus, une peur immonde au ventre. Mais les lèvres minces de Langella s'animèrent et des mots fielleux en sortirent :

— T'es rien qu'une sale pute de merde, Bolan. Tu te crois supérieur à cause de ton flingue, mais t'oseras pas nous tuer.

— Tu te trompes.

— Alors, pourquoi t'appuies pas sur la détente ?

— Tu es pressé ? Moi, je contemple ta peur et ta lâcheté.

— Je suis pas con à ce point. Tout le monde sait que tu tires pas sur un homme désarmé.

— Tu te trompes, pourri, car tu n'es pas un homme. Toi et ton pote, vous n'êtes que des ordures qui polluent la société.

La bouche de Tony Langella s'ouvrit encore pour proférer une insulte puis disparut dans un jaillissement de sang et de fragments d'os. La puissante détonation avait été terrifiante, elle fut aussitôt suivie par un autre coup de tonnerre et le visage terrorisé de Corallo disparut à son tour, ainsi qu'une partie de sa cervelle qui éclaboussa le mur derrière lui.

— Rien que deux ordures de plus, grogna Bolan avant de disparaître.

Il en avait fini avec le trio dégueulasse. Il lui fallait maintenant battre le coin encore un peu pour retrouver une fille dont les scrupules n'étaient sûrement pas la préoccupation principale. Sur le trajet qu'il accomplit pour visiter les locaux encore intacts, il rencontra un jeune

gars assis dans la boue, dont un bras pendait le long de son corps, couvert de sang et à moitié arraché. Le gamin gémissait et ne le vit même pas. Bolan lui jeta sa trousse de secours sur les genoux, c'était tout ce qu'il pouvait faire pour lui. Un peu plus loin, il essuya le feu d'un homme dissimulé derrière l'épave d'une voiture, un tir nerveux, maladroit. Toujours en marchant, il lui expédia une volée de balles avec le M-16, plus pour le contraindre à déguerpir que pour le liquider. En effet, le soldat quitta précipitamment son abri précaire, à quatre pattes d'abord, puis en sprintant tout en claudiquant. Il abandonnait le combat.

Il y avait des morts et des blessés presque partout où portait le regard, des ruines et des décombres, les restes d'une installation technique hypersophistiquée, érigée par la mafia grâce à des complicités puissantes au sein de la société américaine.

Bolan était écoeuré. Il était encore sous l'emprise du combat qu'il venait de mener, l'adrénaline circulait toujours dans son sang et le soutenait sans défaillance, mais il entrevoyait déjà les troubles rebondissements que pouvait avoir l'affaire texane. Il n'était pas loin de penser que la guerre personnelle qu'il menait depuis si longtemps n'était qu'une goutte d'eau dans un océan de vice, de cruauté et d'horreur.

Il trouva Ruth Tordjman dans une chambre au premier étage du chalet où il avait vu quelques heures plus tôt passer une ombre féminine. C'était le seul qu'il n'avait pas détruit. La jeune femme se tenait recroquevillée derrière un fauteuil, le visage meurtri et sa robe déchirée à plusieurs endroits. Elle n'avait plus rien de la fille arrogante et sournoise qu'il avait rencontrée au cours de la nuit au Ramada Inn.

— Je vous en prie, gémit-elle, ne me faites pas de mal.

— Où est John Murdock ? lui demanda-t-il comme si elle pouvait détenir la réponse à la question qu'il se posait depuis son arrivée. Où sont les autres ?

Contrairement à ce qu'il pensait, elle lui répondit :

— Il est mort. Murdock est mort. Il a été tué avec les autres.

Elle voulait probablement parler des autres savants disparus sans laisser la moindre trace.

— Corallo et Langella disaient qu'ils ne servaient plus à rien.

Il comprit, bien sûr, ce qu'elle voulait dire. Ces grands savants ne s'étaient pas vendus. On les avait embarqués de force. La mafia avait obtenu d'eux tout ce qu'ils voulaient après de probables et interminables séances de tortures, et ces types avaient parlé. Ils avaient confié aux *amici* ce qu'on exigeait d'eux, dans le détail, et même plus encore. On ne pouvait pas le leur reprocher. L'Exécuteur savait comment ça se passait. Il ne connaissait que trop bien les méthodes de *Cosa Nostra*.

Il obligea la fille à se relever et l'entraîna dehors, toujours sur ses gardes, mais il n'eut pas à repousser une quelconque attaque. Un silence oppressant régnait sur les lieux envahis de décombres fumantes, seulement troublé par des gémissements et des crépitements de flammes. Englobant du regard le décor apocalyptique, il s'apprêtait à utiliser sa radio pour envoyer un signal à Grimaldi, mais il retint son geste. Déjà, le ronronnement saccadé du petit hélicoptère se faisait entendre dans le ciel envahi par toute sorte de fumées. Jack avait devancé sa pensée.

Un moment plus tard, il aidait la fille à monter à l'arrière du Bell 47 et s'installa à côté du pilote qui redécolla dans le souffle puissant de son rotor. Il se passa près d'une minute sans qu'aucun mot ne fût échangé. Enfin, Grimaldi eut un toussotement dans son micro.

— Tu m'as foutu la trouille, Striker. J'avais l'impression qu'il n'existait plus rien de vivant dans ce coin pourri. Ça a été dur, hein ?

— Assez, oui, répondit Bolan d'un ton neutre.

Le pilote fit une grimace en observant la déchirure de la combinaison au niveau de la cuisse, et la plaie qui paraissait au travers. La compresse était partie depuis un bout de temps. L'Exécuteur était tout entier souillé de sang et de boue. Il donnait l'impression de sortir de l'enfer.

— Alice a rappelé, ajouta Grimaldi. Il est à Waco avec une cinquantaine de bonshommes et il attend ton signal pour lancer la meute. Ils ont intercepté les voyageurs de commerce internationaux avant que tu lances ton blitz pour éviter des incidents diplomatiques...

— Tu le remercieras de ma part. Je me demandais bien où ils étaient passés, ces grands hommes d'affaires et tu lui diras qu'il envoie surtout des ambulances, répliqua Bolan avec un petit sourire grimaçant.

— Je crois que les ambulances ne suffiront pas. Il faudra des pelleteuses et des cercueils. Et, heu... elle, c'est la vedette ?

— Ouais. Elle n'était pas très au point dans son dernier rôle.

La radio de bord lança un appel :

— Gros veau pour libellule, tu me reçois ? C'était Eva, depuis le TACOM. Sa voie était vibrante d'inquiétude.

— Cinq sur cinq, libellule.

— Comment va Striker ?

— Je crois qu'il aura besoin que tu t'en occupes un peu, répondit Grimaldi en souriant. Il a quelques égratignures. À part ça, il va bien.

— J'en suis ravie ! Tu m'entends, Striker ? Bolan appuya sur le bouton d'émission.

— Tu peux lancer le moteur, Eva.

— D'accord. Et après ?

— Direction Buffalo, par la 34.

- J’espère que tu n’as rien à faire à Buffalo.
- Ce n’est qu’une étape.
- C’est bien vrai que tu as terminé ?
- Affirmatif, gros veau.
- Hé ! Fais gaffe à ce que tu dis, cow-boy.
- Le rodéo est fini.
- O.K. ! Je prépare la chambre d’amis pour te recevoir. Ciao.

Bolan coupa l’émission en souriant. Oui, le rodéo était bien fini. Le Texas n’avait plus besoin de lui et il était décidé à aller chercher ailleurs d’autres prairies plus accueillantes. Waco lui laissait un goût âcre dans la gorge.

Il avait besoin d’air frais, et la jeune dame qui était dans le TACOM s’apprêtait à lui en offrir un grand bol et plus, si affinité...

Mais le combat de Mack Bolan continue...

L'aéroport international Eldorado de Santa Fé de Bogotá n'avait guère changé depuis le dernier blitz de Mack Bolan en Colombie. Locaux toujours aussi peu accueillants et autant de monde dans l'aérogare tout en longueur, où les « petits hommes verts » de la police municipale déambulaient, casque vert et blanc sur la tête et fusil d'assaut au poing. Et il pleuvait, comme d'habitude...

Située en pleine Cordillère et à 2600 mètres d'altitude entre deux versants de montagnes, la capitale colombienne n'avait rien de très séduisant. De toute façon, Mack Bolan n'allait pas s'éterniser.

Contrôles franchis, son sac de voyage à l'épaule et fendant la foule, il se retrouva sur un trottoir trempé. Se lançant sous la pluie, le Guerrier se retrouva bientôt dans une zone de parking, repérant aussitôt le véhicule qu'il cherchait : un gros 4 x 4 gris Toyota aux vitres fumées. À l'instant où il s'en approchait, la portière du conducteur s'ouvrit, découvrant un homme aux cheveux poivre et sel, assis sur le siège du passager : Harold Brognola.

— Salut, Striker.

Jetant son sac derrière le dossier du chauffeur, Bolan grimpa au volant en renvoyant :

— Salut, Hal.

Puis, sans préambule :

— Je suis là pour quoi ?

— Ricardo Cabrai, ça te parle ?

— Négatif.

Sortant une enveloppe de sa poche de veste, Brognola en tira une photo. Un instantané pris dans la rue, montrant un gros homme au visage dur et au crâne dégarni.

— C'est lui, renseigne le fédéral. Officiellement, il est avocat, officieusement, c'est le *consejero*, le conseil du nouveau caïd de Pereira.

Pereira, une des villes des anciens cartels colombiens de la drogue. Intéressé, Bolan demanda :

— Ça veut dire qu'on a identifié le boss actuel de Pereira ?

— Pas aussi simple, temporisa le fédéral.

Dépité, Bolan encouragea :

— Raconte.

— Trop long. J'ai un avion à prendre, tu trouveras tout ce que tu veux dans cette enveloppe. Pour des raisons que tu comprendras en lisant mon mémo, Cabrai a décidé de collaborer avec nous, mais ne

révélera ce qu'il sait qu'une fois à l'abri aux States, avec nouvelles identités pour lui et sa famille, et passeports en conséquence. Et contre cinq millions de plus, il donnera les noms des boss des autres cartels ainsi que les dossiers qu'il possède. Ce type sait tout et vaut une fortune.

— Il est aussi très gourmand !

— Et prudent, renvoya Brognola. Et nerveusement solide aussi.

Pragmatique, le Guerrier questionna :

— Qu'est-ce que tu attends de moi ?

Le fédéral posa l'enveloppe sur le tableau de bord.

— Sous le rabat, renseigna-t-il. Les coordonnées de Cabrai à Carthagène.

— Donc, je pars pour Carthagène.

— Exact. Pour être clair, ce type me fait vomir. Je ne veux pas négocier avec lui. Débriefe-le, fais-lui cracher tout ce qu'il sait et...

Il marqua un temps, ajouta sur un ton quasi indifférent :

— ... fais ce que nous ne pouvons pas faire : mets un grand coup de pied dans la fourmilière. Voilà, c'est tout. Salut !

À cet instant, le regard de Harold Brognola aurait fait peur à beaucoup de criminels. Un regard de juge et de bourreau à la fois. Implacable et glacé.

— *No problem*. Salut !

Mais, déjà, le numéro Un du *Justice Department* s'éloignait sous la pluie...

DON PENDLETON
CARNAGE À WACO
PROLOGUE
CHAPITRE PREMIER
CHAPITRE II
CHAPITRE III
CHAPITRE IV
CHAPITRE V
CHAPITRE VI
CHAPITRE VII
CHAPITRE VIII
CHAPITRE IX
CHAPITRE X
CHAPITRE XI
CHAPITRE XII
CHAPITRE XIII
CHAPITRE XIV
CHAPITRE XV
CHAPITRE XVI
CHAPITRE XVII
CHAPITRE XVIII
CHAPITRE XIX
CHAPITRE XX

Lisez
Plein feu sur Barranquilla
en vente partout le 9 octobre 2001

*Composé sur le serveur d'Euronumérique, à Montrouge
Achevé d'imprimer en août 2001*

BUSSIÈRE
CROUPE CPI à Saint-Amand-Montrond (Cher)

— N° d'imprimeur : 14724 –
— N° d'éditeur : Ex. 184 –
Dépôt légal : septembre 2001.
Imprimé en France

[1] : DEA ; Drugs Enforcement Administration.

[2] : Les démons du Pacifique, L'Exécuteur N°183.